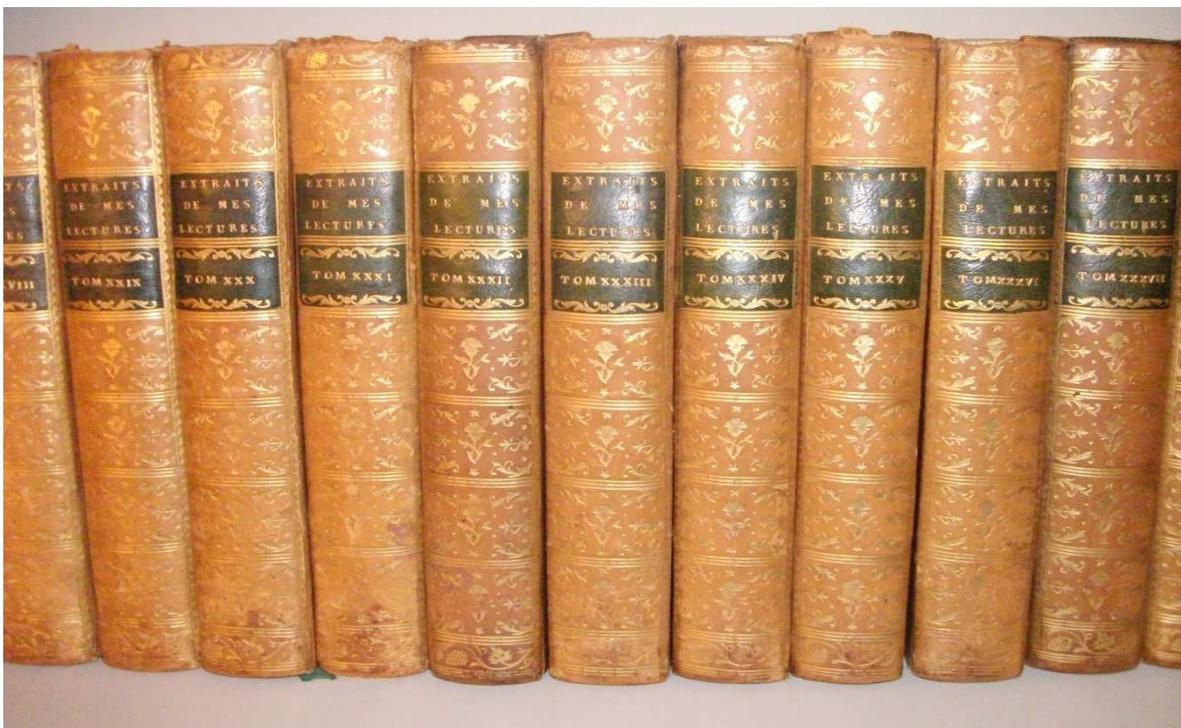


Pierre VOISIN

Le magasin de bonnes choses

La pratique des extraits de lecture de Charles d'Herculeis (1770-1808)



Volume II

Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et Histoire de l'art

Spécialité : Histoire des relations et échanges culturels internationaux de l'Antiquité à nos jours

Sous la direction de Monsieur Gilles BERTRAND

Année universitaire 2011-2012

Pierre VOISIN



Le magasin de bonnes choses

La pratique des extraits de lecture de Charles d'Herculeis (1770-1808)

Volume II

Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et Histoire de l'art

Spécialité : Histoire des relations et échanges culturels internationaux de l'Antiquité à nos jours

Sous la direction de Monsieur Gilles BERTRAND

Année universitaire 2011-2012

AVERTISSEMENT

La transcription des préfaces A-1 à A-17 n'est pas de notre fait. Nous remercions M. Henriot de nous les avoir communiquées et d'avoir accepté qu'elles apparaissent dans notre travail.

Pour les autres documents originaux de Charles d'Herculais, nous avons respecté l'orthographe d'origine.

Toutes les photographies utilisées dans ce mémoire sont des clichés personnels

TABLE DES ANNEXES

ANNEXE A-1 : Préface du tome 1 des <i>Extraits de mes lectures</i>	7
ANNEXE A-2 : Préface du tome 2 des <i>Extraits de mes lectures</i> : « Souhait ».....	9
ANNEXE A-3 : Préface du tome 3 des <i>Extraits de mes lectures</i> : « mes livres de choix »	10
ANNEXE A-4 : Préface des tomes 4 et 5 des <i>Extraits de mes lectures</i> : « Détails sur ma famille »	12
ANNEXE A-5 : Préface des tomes 6 et 7 des <i>Extraits de mes lectures</i> : « Sur M. de Franquières »	16
ANNEXE A-6 : Préface du tome 8 des <i>Extraits de mes lectures</i> : « Sur Dieu ».....	20
ANNEXE A-7 : Préface du tome 9 des <i>Extraits de mes lectures</i> : « Sur l'âme »	22
ANNEXE A-8 : Préface du tome 10 des <i>Extraits de mes lectures</i> : « sur les religions »	25
ANNEXE A-9 : Préface du tome 11 des <i>Extraits de mes lectures</i> : « De l'homme et des autres animaux »	27
ANNEXE A-10 : Préface du tome 12 des <i>Extraits de mes lectures</i> : « De l'ordre, du destin, de la liberté, des causes finales »	30
ANNEXE A-11 : Préface du tome 13 des <i>Extraits de mes lectures</i> : « De la morale ».....	33
ANNEXE A-12 : Préface du tome 14 des <i>Extraits de mes lectures</i> : « Autres réflexions sur la morale »	36
ANNEXE A-13 : Préface des tomes 15 et 16 des <i>Extraits de mes lectures</i> : « Sur la santé ».....	39
ANNEXE A-14 : Préface des tomes 17 à 19 des <i>Extraits de mes lectures</i> : Lettre à Fiévée.....	45
ANNEXE A-15 : Préface du tome 20 des <i>Extraits de mes lectures</i> : « Sur la Mort »	52
ANNEXE A-16 : Préface du tome 21 des <i>Extraits de mes lectures</i> : « Sur le suicide ».....	55
ANNEXE A-17 : Préface du tome 22 des <i>Extraits de mes lectures</i> : « Du bonheur ».....	58
ANNEXE A-18 : Lettres de Jean-Jacques Rousseau à Franquières.....	61
ANNEXE A-19 : Testament de Charles d'Herculais	65
ANNEXE B-1 : Tableau récapitulatif de la répartition des extraits des <i>Recueils d'anecdotes</i> ...	70
ANNEXE B-2 : Présentation des <i>Extraits de mes Lectures</i>	71
A. TRANCHE, NERFS ET CONTRE-NERFS DES <i>EXTRAITS DE MES LECTURES</i>	71
B. MOTIF DE LA BORDURE EXTERIEURE DES <i>EXTRAITS DE MES LECTURES</i>	72
C. GARDE INTERIEURE MARBREE ET MOTIF DE LA BORDURE INTERIEURE DES <i>EXTRAITS DE MES LECTURES</i>	73
ANNEXE B-3 : Tentative de reconstitution d'un parcours de lecture de Charles d'Herculais	74
ANNEXE B-4 : « livres que je ne relirai plus et dont j'ai fait des extraits ».....	75
ANNEXE B-5 : Catalogue de la bibliothèque portative de Charles d'Herculais.....	77

ANNEXE B-6 : Détail des œuvres de Voltaire lues par Charles d’Herculais	92
ANNEXE B-7 : Catalogue des périodiques des <i>Recueils d’anecdotes</i>	93
ANNEXE B-8 : Répartition des périodiques par volume	94
ANNEXE B-9 : Catalogue et répartition des périodiques du volume 2 des <i>Extraits de mes lectures</i>	96
ANNEXE B-10 : Les « Herculeana », quelques extraits tirés des <i>Recueils d’anecdotes</i>	98
A. BONS MOTS, PENSEES, PROVERBES	98
B. PLAISANTERIES ET ANECDOTES.....	99
C. RELIGION ET RELIGIEUX.....	101
D. MEDECINS ET MEDECINE	103
ANNEXE B-11 : « bonnes tragédies du 2 ^d ordre »	104
ANNEXE B-12 : « bonnes comédies du 2 ^d ordre ».....	105
ANNEXE B-13 : La galerie des hommes illustres.....	106
A. CATALOGUE DES PERSONNAGES.....	106
B. REPARTITION DES PERSONNAGES PAR CATEGORIE	109
C. REPARTITION CHRONOLOGIQUE DES PERSONNAGES	110
ANNEXE B-14 : Entrées des tables des matières se rapportant à la médecine, aux médecins et à la santé	111
A. MEDECINS.....	111
B. MALADIES	112
C. MEDECINE	113
D. CONSEILS THERAPEUTIQUES ET PRESERVATION DE LA SANTE	114
ANNEXE B-15 : Commentaire de Charles d’Herculais sur la médecine	115
ANNEXE B-16 : Entrées des tables des matières se rapportant aux animaux de <i>l’Histoire Naturelle</i> de Buffon.....	116
A. ENTREES RENVOYANT EXPLICITEMENT A L’HISTOIRE NATURELLE DE BUFFON.....	116
B. ENTREES NE RENVOYANT PAS EXPLICITEMENT A L’ŒUVRE DE BUFFON, MAIS DONT L’INTITULE SE RETROUVE DANS L’HISTOIRE NATURELLE DE BUFFON.	116
ANNEXE B-17 : Entrées des tables des matières se rapportant à la réflexion politique.....	118
A. REPUBLIQUE	118
B. MONARCHIE.....	118
C. DEMOCRATIE.....	118
D. DESPOTISME	119
E. REFLEXIONS GENERALES SUR LA POLITIQUE	119
ANNEXE B-18 : Lettre adressée au conseil des Cinq Cents.....	120
ANNEXE B-19 : Annexe Entrées des tables des matières se rapportant à la religion.....	123
A. REFLEXION ET CRITIQUE GENERALE AUTOUR DE LA RELIGION.....	123
B. ATHEISME	124
C. CRITIQUE DES ECCLESIASTIQUES.....	124

ANNEXE B-20 : Comparaison entre la préface du tome 22 « sur la mort » et le chapitre 13 du tome 1 ^{er} du <i>Système de la Nature</i>	126
ANNEXE B-21 : Extraits des <i>Recueils d'anecdotes</i> et entrées des tables des matières se rapportant à la crainte de la mort	131
ANNEXE B-22 : Extraits des <i>Recueils d'anecdotes</i> et entrées des tables des matières se rapportant à l'âme	132

ANNEXE A-1 : Préface du tome 1 des *Extraits de mes lectures*

APH, Charles d'Hercule, *Extraits de mes lectures*, vol. 1.

J'ai toujours aimé les livres et la lecture. C'est ma passion dominante, et j'avoue qu'elle a été pour moi la source des plus pures jouissances. Dès l'âge de 13 ans, je me levais à la pointe du jour pour dévorer la *Jérusalem délivrée*. Heureux si je fusse tombé entre les mains d'un instituteur qui eût su bien diriger ce goût ! Je ne serais pas sorti du collège à 18 ans et demi, sans avoir rien appris.

A mon entrée dans le monde, je fus distrait par mon service dans les Mousquetaires, par l'exercice du cheval, des armes. On me donna, beaucoup trop tard, des maîtres de musique et de mathématiques, qui s'embarrassaient peu que je fisse des progrès, pourvût qu'ils eussent leur cachet. Ma mère avait d'excellentes intentions ; mais elle n'avait pas d'autres connaissances que celles que donne l'usage du monde. Elle était hors d'état de juger de la capacité de ceux qu'elle employait dans mon éducation, et elle ne les surveillait pas. Elle me menait avec elle dans ses Sociétés, où je m'ennuyais beaucoup, où je ne disais mot, et où je n'avais l'air que d'un petit garçon. Elle ne me donnait presque point d'argent, et me faisait supporter souvent tout le poids de sa mauvaise humeur. N'ayant point de livres, et point de guide, étant contraint et molesté, je ne pouvais guère me former : Cependant l'histoire universelle de Voltaire étant tombée entre mes mains, mes vues avaient commencé à s'étendre. Enfin mon père me redemanda. J'avais 22 ans. Je partis pour aller à Grenoble.

Ma liberté date de cette époque. Mon père ne me gênait point. Il me donnait une pension de 1200 livres. Il me prêtait ses livres dont je fis bientôt plus d'usage que lui. J'en achetai aussi. Je lus le dictionnaire de Bayle, plusieurs articles de la 1^{ère} encyclopédie, la lettre de Thrasibule à Leucippe, le Système de la Nature, etc. etc. Ces ouvrages m'apprirent à penser. Je ne donnai pas à la métaphysique tous mes moments : L'anatomie, la physique m'occupèrent aussi. J'étais avide de connaissances. Enfin, au mois de mai 1774, je fus obligé de rejoindre le régiment des dragons de la Reine où j'avais une compagnie.

Au milieu des distractions inévitables de l'état militaire, je ne perdis pas de vue l'étude, excédé quelquefois des conversations vides et bruyantes de mes camarades, je rentrais dans ma chambre avec délices. Je lisais, je méditais. Je pris comme Pline, l'habitude de faire des extraits. L'écriture me délassait de la lecture. Lorsque je rencontrais dans un livre une page remarquable, je la transcrivais, je trouvais en cela

L'avantage de m'occuper et de pouvoir me représenter à tout moment ce qu'il y avait de mieux dans un grand nombre d'ouvrages. Mais je n'ai jamais suivi ce plan d'une façon plus constante que depuis mon retour d'Italie, vers la fin de 1782. J'avais quitté le service deux ans avant la mort de mon père arrivée au mois de décembre 1779. Ayant voyagé pendant près d'un an, je me suis rendu à Paris, et j'ai cherché à profiter de toutes les ressources qu'on y trouve. J'y ai passé sept ans de suite, puis je me suis fixé à la campagne où j'ai été tout entier à mes livres et à mon jardin.

Ce recueil commencé il y a 20 ans, a été porté peu à peu jusqu'à 40 volumes : je crois qu'il n'y en a guère de plus riche quoique je n'y aie pas inséré d'extraits de quelques excellents ouvrages qu'il aurait fallu copier presque en entier et dont je donnerai la note. Je ne sais si je pourrai le continuer. J'ai 57 ans. J'ai perdu un œil : l'autre est bien malade. C'est l'effet d'une humeur qui s'est manifestée sur ma joue, immédiatement après ma petite vérole (en 1765). Je n'ai jamais pu la dompter, mais je l'ai rendue supportable par ma conduite. Enfin elle a fait de grands progrès depuis sept ans ; et elle a laissé sur mon visage des traces affreuses.

Les désastres de la Révolution ont aggravé mes maux. Au milieu de ces malheurs, l'étude a été ma seule consolation : Hélas ! Sans elle, aurais-je pu supporter le poids de la vie ? Cependant le fond de ma santé est assez bon. Je me sens encore quelques forces dans le corps, et quelque énergie dans l'esprit. Je mettrai à profit ces ressources. Je soignerai mon jardin. Je lirai et j'extraurai tant que je pourrai. Je mettrai à la tête de chaque volume de ce recueil divers détails, diverses réflexions, et, au milieu de ces occupations, j'entendrai avec calme sonner ma dernière heure.

J'ignore entre les mains de qui tombera ce recueil après ma mort. A présent je ne suis lié avec aucun homme que j'estime assez pour le lui léguer. Il est vraisemblable que le hasard seul en disposera. Au reste je ne m'inquiète pas de ce qu'il deviendra ; mais j'avouerai ingénument que j'aurais été bien aise si, à l'âge de 25 ans, j'en eu possédé un pareil. En le formant, je n'ai eu d'autre but que d'éviter l'oisiveté, et d'avoir toujours à ma disposition un magasin de bonnes choses, qui, dans la supposition où la nécessité me forcerait de vendre ma bibliothèque, pût me mettre à même de me passer de beaucoup de livres et me borner à la possession d'un petit nombre de ces productions originales qu'il faut lire et relire sans cesse en entier.

ANNEXE A-2 : Préface du tome 2 des *Extraits de mes lectures* : « Souhait »

APH, Charles d'Hercule, *Extraits de mes lectures*, vol. 2.

Souhait

Les livres se multiplient trop. Les bibliothèques sont surchargées d'ouvrages insipides et remplis d'erreurs. Il serait temps enfin, qu'on établît dans la capitale une société de gens de lettres et de savants, distingués par leur goût, leur science et leur impartialité, dont l'unique fonction serait d'extraire de chaque livre ce qui mérite d'être conservé. Il y a beaucoup d'ouvrages qui ne fourniraient pas une ligne digne d'être transmise à la postérité. Les bibliothèques publiques en seraient purgées. Les autres seraient extraits ou conservés en entier. Ce qui serait jugé bon serait imprimé avec soin, sur beau papier et accompagné de notes où les erreurs en tout genre seraient soumises à une critique judicieuse. Ce travail se ferait dans ce siècle-ci pour tous les livres qui ont paru jusqu'au 1^{er} janvier 1800. En 1900 on continuerait pour ceux qui auraient été mis au jour dans le cours des cent années précédentes, et ainsi de suite.

On bannirait le respect superstitieux pour l'étymologie. L'orthographe qui serait suivie serait conforme à la prononciation : il serait défendu d'employer l'ancienne pour l'impression. Amyot et Montaigne seraient seuls exceptés ; parce que si on les habillait à la moderne, leur physionomie serait trop altérée. La langue serait enrichie de locutions nouvelles. On devrait refaire tous les livres de sciences ; car il n'en existe aucun qui ne laisse beaucoup à désirer. Chaque science serait traitée en détail depuis les premiers éléments jusqu'au dernier où nous sommes parvenus. On en ferait l'histoire et on y mettrait les choses intéressantes qui regardent ceux qui s'y sont distingués. Les histoires générales seraient sous la forme d'annales, et on y éviterait la sécheresse autant qu'on pourrait, sans nuire à l'exactitude. On ferait aussi la vie particulière des grands hommes dans le goût de celles de Plutarque. On choisirait dans les matières d'érudition tout ce qui peut être utile et même curieux. Ces extraits seraient classés. Tout le reste serait sacrifié impitoyablement.

Je crois qu'en suivant un pareil plan, les lumières se propageraient plus facilement, et que l'esprit humain ferait de grands progrès. Alors les livres seraient réellement utiles, et on ne serait pas obligé d'en parcourir une infinité pour se former dans la partie à laquelle on se serait attaché. Ce que je viens de dire n'est qu'un simple aperçu, lequel serait susceptible de grands développements.

ANNEXE A-3 : Préface du tome 3 des *Extraits de mes lectures* :
« mes livres de choix »

APH, Charles d'Hercule, *Extraits de mes lectures*, vol. 3.

mes livres de choix

Si, par ces revers de fortune qui ne sont pas rares, j'étais ruiné au point de n'avoir qu'un seul habit, une seule chambre et chaque jour une livre de pain et quelques fruits, je serais cependant content, pourvu que j'eusse conservé mon recueil et quelques livres. Mais, direz-vous, quels sont ces livres ? - Les voici :

Le système de la nature par d'Holbach, 2 vol. in 8° 1770 Amsterdam.

Le bon sens (ibid.) 1 vol. in 8° 1772 Amst.

La morale universelle (ibid.) 3 vol. in 8° 1776 Amst.

Le système social (ibid.) 3 vol. in 8° 1773 Amst.

Lettre de Thrasibule à Leucippe par Fréret corrigée par Naigeon et telle qu'elle est dans l'Encyclop. Méthodique

Sénèque, trad. par La Grange

Les offices de Cicéron, trad. par Barrett. Avec le texte. 1776

Epictète. In 8° Edition de Bastien 1790.

Montaigne. Edition de Didot. 4 vol in 8°

Maximes de La Rochefoucault.. De l'imprimerie de Monsieur. 1779 petit in12°

Les fables de Lafontaine ; édition donnée par Naigeon. 2 vol. Didot l'aîné. 1787

Boileau. 3 vol. Didot l'aîné. 1788 in12

J.B. Rousseau, mais réduit à 2 petits volumes

Elite des poésies fugitives... 5 vol 1769 et 70

Corneille, commenté par Voltaire. 12 vol in 8° 1764

Racine. Edition de Luneau de Boisgermain 7 vol. in 8° 1768

Molière, commenté p.Bret (?) 6 vol. in 8° 1773

Œuvres de Regnard 4 vol.

Quelques-unes des meilleures tragédies de Crébillon et d'autres.

Les meilleures pièces de Dufresny, Brueys, Destouches, Piron, La Chaussée, Le Sage, Boursault etc.

Virgile. Traduction des professeurs. 4 vol. 1769

Horace, trad.par Batteux et Peyrand. 2 vol.

Lucrèce, trad par La Grange 2 vol

Eloge de Marc Aurèle par Thomas in8° 1775

Bélisaire par Marmontel. In 8° 1767

Les mondes parallèles. Fontenelle 1 vol.

Œuvres de Montesquieu 12 in 8 Didot

Traité de morale et de bonheur. Par Raymondis. 2 petits vol.

Télémaque 2 vol.

Tacite trad. par d'Alembert 2 vol

Salluste. Trad. par Beaurée 1vol.

Réflexions de l'empereur Marc-Aurèle traduites par Joly et attribuées par ordre
matières etc. 1802

S'il m'était possible, je garderais aussi mon Voltaire en 78 volumes grand in-8°
édition de Beaumarchais.

Je joindrais à ces ouvrages quelques livres de Sciences, tels que ceux-ci :

Astronomie de Lalande. 3vol. in 4° 1792 avec un traité sur le flux et reflux etc. 1781
in4° qui fait suite

Exposition du système du monde par Laplace. 2 vol in 8° l'an 4 de la répub. Franç.

Eléments d'algèbre par Euler. 2 vol. in 8° 1774.

Eléments d'arithmétique, d'algèbre, de géométrie par Mazéas in 8° 1788 7^{ème} édition

Institutions Newtoniennes, par Sigorgne. In 8°. 1769

Récréations mathématiques et physiques. P. Ozanam. Nouvelle édit. fort augmentée.
4 vol

in 8° 1778

Chimie de Lavoisier. 2 vol. in 8°

Quelque bon cours de physique fait d'après les découvertes nouvelles.

Histoire de l'astronomie ancienne et moderne par Bailly. 4 vol in4°

ANNEXE A-4 : Préface des tomes 4 et 5 des *Extraits de mes lectures* :
« Détails sur ma famille »

APH, Charles d'Herculais, *Extraits de mes lectures*, vol. 4 et 5.

Détails sur ma famille

Mon grand père paternel, Président à Mortier au parlement de Grenoble, était un homme de mérite. Il avait de la considération, mais sa vie fut empoisonnée par une circonstance singulière. Ses trois premiers fils naquirent sourds et muets. Il fut très affligé de ce malheur et en signe de sa douleur, il fit peindre dans la chapelle de son château d'Herculais un cœur percé de trois flèches. Cependant il donna de l'éducation à ces trois enfants infortunés. Ils apprirent à dessiner, à peindre, et ils montrèrent du talent. En un mot on leur fit acquérir toutes les connaissances dont leur état était susceptible. Ils avaient une intelligence et une sagacité qui étonnaient tout le monde, et ils s'exprimaient par signes avec beaucoup de feu. L'aîné était, dit-on, un très bel homme. Sa figure était noble, et on pouvait dire qu'il ne lui manquait que la parole. Le second avait une tournure déliée et une physionomie spirituelle. C'est le seul que j'ai vu et je me rappelle qu'il me faisait grand'peur, lorsque j'étais présent à ses conversations avec mon père. Quant au troisième, on dit qu'il avait moins d'ouverture d'esprit que les autres, mais qu'il était taillé en hercule.

On mit auprès d'eux un homme de bien, nommé Moréon qui s'en fit aimer et respecter. C'était en quelque sorte leur gouverneur. Il les mena par le moyen de la religion, et il sut toujours les empêcher de faire des sottises. Ils firent un assez long séjour à Rome, où ils donnèrent carrière à leur goût pour la peinture ; trop heureux de trouver dans l'occupation un dédommagement de leurs privations ! Ils habitèrent le château d'Herculais, situé près de Theys au dessus de la vallée du Grésivaudan, à cinq lieues environ de Grenoble. Quelquefois ils allaient à la ville. Il sont morts dans un âge avancé. Comme ils paraissaient avoir des passions fort vives, ils donnaient de l'inquiétude à mon père qui craignait qu'ils ne prissent fantaisie d'épouser quelque fillette. Cependant il se reposait sur l'honnête et sévère Moréon qui leur en imposait et les contint toujours. Le Président Alloys, en faisant mon père héritier, avait néanmoins assuré un sort honnête à ses fils aînés. Tout était en commun.

Mon père naquit en 1692 au mois de décembre, et, à la grande satisfaction de ses parents, avec le sens de l'ouïe. Sa mère avait été accoucher à Crest, petite ville du Dauphiné à 6 lieues de Valence parce qu'on lui avait persuadé que le seul moyen de

ne pas faire un enfant sourd et muet, était de changer de climat. Dès l'âge de 5 ans il fut orphelin. Ses tuteurs gèrent très bien ses affaires ; mais ils eurent l'imprudence de placer en constitution de rentes le produit des économies au lieu de les placer en terres ; ce qui fit que la fortune de mon père éprouva un grand échec dans le temps du système de Law, parce que ceux sur lesquels les contrats étaient placés remboursaient en papier qui était déprécié au point qu'on ne put en tirer presque aucun parti.

Mon père servit quelque temps en qualité de Capitaine de Cavalerie. Il fut au siège de Fontarabie. Comme il était riche et garçon, il tenait à son régiment un assez grand état. Il était en train de faire son chemin, lorsque la gestion de ses biens et l'inquiétude que lui donnaient ses frères le rappelèrent en Dauphiné, et le décidèrent à quitter le service. Il paraît qu'il n'avait pas une grande vocation pour le mariage. Il avait refusé des partis brillants pour l'illustration, entre autres une Biron ; mais ses frères le pressant souvent de se marier, et le menaçant de se marier eux mêmes s'il différait plus longtemps, il se détermina enfin à épouser Mademoiselle Vaulserre des Adrets qui n'avait presque rien. Il avait alors plus de 40 ans. Ce fut par raison de convenance qu'il fit ce choix.

On lui donna la terre de Theys dans laquelle son fief d'Herculais était enclavé. Cet effet valait environ 30 à 35 000 livres. On stipula que, supposé que M. des Adrets voulût rentrer dans cette terre, il donnerait à mon père 50 000 livres. Mon père eut tort sans doute de laisser mettre cette clause, puisqu'elle rendait sa possession précaire : aussi eut-il dans la suite le regret de voir mon oncle des Adrets reprendre la terre ; ce qui a mis de la brouillerie entre les deux beaux frères pendant plusieurs années.

Ma mère était d'une des bonnes maisons de la province. Elle avait la figure noble, [elle parlait bien] et au total elle était propre à figurer dans le grand monde [où l'on n'exige que de la superficie]. Mon père la mena à Paris. Elle y fut très accueillie, surtout par la maison d'Orléans dans laquelle Mme de Montauban, sa sœur, tenait un rang distingué. Elle prit dès- lors beaucoup de goût pour la Capitale, et elle y est retournée le plus souvent qu'elle a pu. Elle a fait obtenir à mon frère aîné un guidon de Gendarmerie, à moi une compagnie de dragons ainsi qu'à mon frère cadet qui a quitté avant d'être en pied. Voilà tout le fruit du long séjour qu'elle a fait à Paris où elle a dépensé beaucoup d'argent.

Cet esprit de famille si nécessaire et dont l'union est la base, n'a jamais régné parmi nous ; et cela n'est pas surprenant, puisque mon père n'a point cherché à le faire naître. C'était autour de lui qu'il fallait nous rallier. S'il n'eût pas souffert que nous

fussions tous dispersés et que ma mère fût d'aussi longues absences, sa fortune se serait augmentée, et nous aurions contracté l'habitude d'être ensemble, de nous instruire à l'envi, et de nous aimer ; ce qui aurait peut-être prévenu cette indifférence et division qui règnent à présent parmi nous.

Ma mère avait de l'inégalité dans l'humeur ; mon père qui était faible en souffrait souvent, et, comme il aimait sa tranquillité, il consentait assez facilement aux absences de ma mère, qui lui alléguait pour prétexte tantôt notre éducation, qu'elle ne savait pas cependant trop bien diriger, tantôt notre avancement. Sans elle mon frère aîné n'aurait certainement pas été Guidon de Gendarmerie ; mais il aurait couru la carrière ordinaire des gentilshommes de province, il aurait pu être capitaine de cavalerie. Son état brillant a, je crois, plus flatté sa vanité que contribué à son bonheur. Au moins aurait-il dû en profiter pour faire un beau mariage, et en épousant une demoiselle [Melle Regnault de Parcieux] qui ne lui a donné ni alliance ni appui, il a manqué essentiellement le but que ma mère avait voulu lui faire atteindre.

Au reste, tous ces détails ne sont nullement intéressants, surtout pour un étranger à notre famille. Cependant si mon recueil vient à tomber entre les mains d'un de mes parents, il sera peut-être bien aise de les lire. Je pourrais en ajouter beaucoup d'autres. Je pourrais exposer les mauvais procédés que mes frères ont eu pour moi, et me plaindre du trop faible attachement de ma mère, surtout depuis son veuvage, ainsi que de l'égoïsme de ses parents, etc.,etc...

Mais j'aime mieux garder le silence la dessus. J'ajouterai seulement qu'après la mort de mon père et l'expiration de son deuil, ma mère est venue passer deux ans à Paris. Ensuite elle s'est fixée à Grenoble où elle est morte au mois de mars 1800, après avoir donné à mon frère cadet tout ce qu'il lui restait des débris de sa fortune. [Je n'ai pas eu d'elle la plus petite marque de souvenir ; ce que j'attribue à mon frère cadet.]

Elle avait plus de 12 000 livres de rente que la révolution avait réduite à peu de choses. La plus grande partie était en viager. Elle avait voulu augmenter son aisance, et cette considération l'avait emporté sur les autres sentiments que devaient lui inspirer la tendresse maternelle.

On entreverra par ce qui précède que je n'ai pas eu trop lieu de me louer de ma famille. J'ai été d'ailleurs victime d'un barbare usage. Mon père m'aimait et il ne pas moins réduit à une légitime. L'aîné a eu tout le reste. Mais la sottise qu'il a faite d'émigrer l'en a privé à jamais. Il avait plus de 20 000 livres de rente en fonds de terre

[sans compter les contrats, les maisons et un grand mobilier] ; pour moi je n'ai eu que 60 000 livres et ma compagnie de dragons dont la finance était de 7 000 livres. On traitait alors ses enfants de cette manière, et on disait qu'on les chérissait. Quel aveuglement ! comment peut-on se résoudre à mettre ainsi ses enfants dans un état voisin de la pauvreté, afin d'en entretenir un seul dans l'éclat. En Dauphiné, les pères étaient libre de partager également. Mais l'usage, le sot usage, parle souvent plus haut que la nature. Qu'auraient dit les esclaves du préjugé, sur celui qui n'aurait pas suivi la foule imbécile, le *profanum vulgus* ? Heureusement les nouvelles lois ont corrigé cet abus criant. C'est un de ces grands bienfaits que nous devons à la révolution et qui peuvent consoler les gens sensés des maux affreux qu'elle a fait.

J'avais 4 500 livres de rente viagère et 700 livres de rente perpétuelle, outre mon bien de Chépy. La Révolution ne m'a laissé que mon bien de Chépy, 1 500 livres de viager et 332 livres de perpétuel. Ces rentes sont sur l'Etat : Heureux, si elles n'éprouvent point encore de réduction ! Ces pertes m'ont été assez sensibles. J'ai eu cependant bientôt pris mon parti, et j'ai fini par être aussi content qu'autrefois. Ce qui m'a fait seulement de la peine, lorsque j'y pense, c'est de ne pouvoir plus faire autant de bien à tout ce qui m'entoure. Pour moi personnellement, je pourrais exister avec très peu de chose. 600 livres me suffiraient ; car je suis revenu de toutes les vanités du monde. Quand on a appris à élaguer les superfluités, et à mépriser ces hochets qui excitent si ardemment les désirs des hommes, on est riche avec peu de bien ; et on jouit mieux même de sa liberté et de sa tranquillité.

Franquières m'a beaucoup aidé pour l'acquisition de mon bien de Cheppy et les 15000 livres [ils proviennent d'un diamant de 6000 livres et d'un legs de sa bibliothèque que j'ai vendu 9000 livres] qu'il m'a encore laissés après sa mort ont fini par affranchir ce bien de tout espèce de redevance. La reconnaissance que je lui dois ne me permet de taire ces bienfaits. J'ai eu le malheur de perdre cet ami intime le 30 mars 1790. Avec lui a disparu tout ce qu'il y avait dans ma vie de plus agréable et de plus doux. Il était dans la force de l'âge. Il est mort à Grenoble. Il avait été quelque temps conseiller au parlement ; mais son amour excessif de la liberté ne s'alliait pas avec les gênes de cet état. Il le quitta bientôt. Il passa une grande partie de sa vie à Paris, cultivant dans l'obscurité les sciences et les belles lettres. J'ai eu le plaisir de faire le voyage d'Italie avec lui, et c'est une des époques de ma vie que je me rappelle avec le plus de plaisir.

ANNEXE A-5 : Préface des tomes 6 et 7 des *Extraits de mes lectures* :
« Sur M. de Franquières »

APH, Charles d'Herculais, *Extraits de mes lectures*, vol. 6 et 7.

Sur M. de Franquières

J'ai dit quelque chose de mon ami Franquières dans le volume précédent ; j'en veux encore parler dans celui-ci : C'est un sujet que j'aime. En le traitant, je cède à mon plaisir : *trahit sua quemque voluptas*.

Notre union a commencé au collège d'Harcourt à Paris ; elle se resserra beaucoup, lorsque je fus de retour à Grenoble en 1767. il ne se passait guères de jour que nous ne vissions. Nous faisons ensemble de longues promenades, où nos conversations tantôt gaies tantôt sérieuses faisaient disparaître les heures sans que nous nous en aperçussions. Jamais de nuage dans notre amitié. Nous nous ouvrons sans réserve l'un à l'autre, et il avait entre nous une rare conformité de penser. Il avait alors une verve d'imagination peu commune. Il était fertile en saillies, surtout quand il était à son aise avec ceux qu'il voyait habituellement. Au contraire avec ceux qui lui en imposaient, il était si timide qu'il avait l'air d'un imbécile. Jamais il ne put vaincre cette timidité si défavorable à ceux qui veulent fréquenter le monde. Combien de fois ne m'a-t-il pas fait de plaintes amères sur son naturel poltron qui dans certains moments étouffait ses idées et donnait l'air commun à cet esprit si propre d'ailleurs à être distingué !

On peut dire qu'il avait le cœur lâche et l'esprit courageux. Il avait terrassé tous les préjugés ; mais il n'avait pas la même bravoure quand il fallait agir. Il manquait même de cette présence d'esprit qui fait parler sur le champ d'une façon nette et précise, qui aplanit les obstacles, qui montre promptement le meilleur chemin à prendre, et sans laquelle il est impossible de se montrer avec avantage dans les circonstances délicates et imprévues. O mon bon ami ! si tes organes pouvaient reprendre leur jeu, si tu pouvais m'entendre, je suis persuadé que tu ne me saurais pas mauvais gré de dire ici la vérité. Ton impartialité, ton éloignement de toute imposture, tes aveux même, me seraient un sûr garant de ta tranquillité, lorsque tu jetterais les yeux sur l'esquisse que je viens de tracer. Combien de fois dans notre voyage d'Italie, n'ai-je pas calmé, et rassuré son imagination vagabonde et pusillanime qui lui faisait voir des dangers où il n'y en avait pas ; qui les multipliait où il y en avait réellement. Nous aurions fait un voyage bien incomplet, si je n'eusse

pas souvent combattu ses petites répugnances, ses alarmes mal fondées, tantôt par des représentations douces et gaies, tantôt par ma contenance seule. Il était dans la suite bien aise de la victoire que je lui avais fait remporter sur lui-même, et il me laissait arranger et disposer, sans aucune contradiction tout ce qui était relatif à nos diverses excursions.

J'avais obtenu, par le moyen de l'archevêque d'Auch, mon cousin germain, des lettres de recommandation pour nos ambassadeurs dans les états d'Italie. Cela nous a procuré des agréments, surtout à Rome où le Cardinal de Bernis représentait splendidement, et à Naples où le marquis de Clermont d'Amboise nous présenta au roi et à la reine, et nous fit admettre dans toutes les fêtes qui furent données (1782) au Comte du Nord, fils de l'illustre Catherine, impératrice de Russie.

Franquières fuyait le monde par l'effet de l'embarras qu'il ne pouvait s'empêcher d'y porter. Il était gauche, cependant lorsqu'il s'était familiarisé, il paraissait fort gai. Je dis qu'il paraissait gai, car au fond il ne l'était point, et souvent sa gaîté n'était qu'un effort. Beaucoup de gens ne l'auraient pas soupçonné de misanthropie ; mais moi, je le connaissais trop bien pour m'y tromper. Il n'était content que lorsqu'il était seul, et qu'il pouvait se livrer tout entier à ses rêveries. Il était sujet à des caprices assez bizarres. Dans sa jeunesse, il s'était passionné pour l'Argenis, roman de Barclai qui sans doute n'est pas sans mérite, mais qui ne devait pas exciter en lui autant d'enthousiasme : Il l'avait lu et relu, et en avait fait des analyses de toute espèce.

Dans son âge mûr, il montra aussi pour Figaro une ardeur enfantine, au moins aussi singulière que le succès étonnant de cette pièce. Il ne manqua presque aucune représentation. Il acheta plusieurs exemplaires des diverses éditions qu'on fit de cette comédie, ainsi que toutes les caricatures qui furent étalées à cette occasion sur les quais. Il en fit une longue analyse. En un mot, c'était une espèce de délire, et il en était quelquefois honteux vis-à-vis de moi. Ses jugements sur cette pièce n'auraient point été approuvés par les gens de goût ; il la qualifiait d'excellente. Il est certain qu'il aurait eu raison, en supposant qu'on doive juger de son mérite par le nombre de ses représentations qui ont été portées jusqu'à cent ; mais ce succès prodigieux fut l'effet des circonstances, et prouve peu en faveur de la pièce, qui ne brille que par l'intrigue dont encore les ressorts sont trop compliqués, et dont le développement est beaucoup trop long, et qui est infiniment au-dessous des comédies de nos bons auteurs.

Franquières aima beaucoup la littérature. Il fit des analyses d'Homère, de Virgile, du Tasse et des meilleures tragédies du théâtre français. Je les ai parcourues après sa

mort, sa mère ayant bien voulu me céder des manuscrits. Ces analyses qui étaient accompagnées de quelques jugements, m'ont paru en général l'ouvrage d'un écolier dont le goût n'est pas formé. Je les ai anéanties, ainsi que son travail sur Argénis et sur Figaro qui n'avaient rien de plus recommandable que le reste.

J. J. Rousseau étant venu en Dauphiné, Franquières qui était un de ses grands admirateurs, le vit plusieurs fois. Ensuite ils ont été pendant quelque temps en correspondance. La grande lettre sur l'existence de Dieu qui se trouve dans les œuvres de Rousseau a été adressée à Franquières. J'en ai vu l'original qui fut renvoyé à Rousseau, ainsi qu'il l'avait exigé. On trouvera quelque part dans ces recueils des extraits des autres lettres. Franquières avait fait une analyse du contrat social ; elle prouve seulement qu'il avait compris cet ouvrage ; mais elle était beaucoup trop longue, et partout on y trouve les propres paroles de Rousseau. Une analyse doit être précise. Il faut savoir se rendre maître de sa matière, la voir en grand, et ne présenter que la substance de l'ouvrage. On voit que Franquières, en faisant cette analyse, a toujours eu le livre sous les yeux.

Franquières aurait, ce me semble, mieux réussi dans les sciences que dans la littérature. Il n'était pas familiarisé avec les principes de nos bons auteurs, il n'avait pas le style formé, et il n'était pas doué de ce génie et de cette finesse de goût qui sont absolument nécessaires pour faire distinguer un ouvrage d'imagination. Je ne crois pas qu'il eut pu être inventeur dans les sciences ; mais il aurait été capable d'apprendre une grande partie de ce qu'on y connaît. Il aimait les mathématiques et il se plaisait surtout à résoudre des problèmes. Il n'aurait pas cependant été en état de percer bien avant dans la partie transcendante de cette science, parce qu'il n'avait pas cette force de tête et cette opiniâtreté dans le travail sans lesquelles on ne peut jamais parvenir à comprendre les Euler, les d'Alembert, les Lagrange etc.

Pendant notre séjour à Paris nous avons suivi plusieurs cours de l'astronome Lalande [au collège royal, à présent de France]. Ces cours étaient plus fait pour donner le goût de la science que pour former des savants car ils étaient très élémentaires. Certainement Lalande entend bien l'astronomie ; mais il n'a pas le débit facile, et pour le suivre avec persévérance, il faut réellement aimer à s'instruire. Franquières et moi nous lui passions ses paroles embarrassées en faveur des explications qu'il donnait. Après l'avoir quitté, nous conversions sur différents points d'astronomie, et nous cherchions à résoudre les difficultés que nous avions trouvées.

Cette belle partie des connaissances humaines nous a longtemps occupés l'un et l'autre. Franquières a fait plusieurs cahiers dans lesquels les principales difficultés

qui peuvent arrêter un commençant sont fort bien éclaircies. De tous ses manuscrits, ce sont les seuls que j'ai conservés, parce qu'ils peuvent être utiles et qu'ils me rappellent d'ailleurs les conversations que nous avons eues si souvent sur ce sujet intéressant.

Franquières s'était affranchi de bonheur de tous les préjugés religieux : C'était en lui l'effet du raisonnement et non du libertinage. Il aimait les femmes ; mais comme il aimait encore plus sa liberté, il ne pouvait s'assujettir à leur faire une cour assidue, et à jouer auprès d'elles le rôle d'esclave. Il est mort garçon, et il est probable que, s'il eût vécu plus longtemps, il ne se serait pas marié. Car il en avait pour ainsi dire pris l'engagement avec lui-même. Il m'a conté que du vivant de son père, se promenant un jour dans une salle où était le portrait de son grand père, lequel avait été fort entiché de la postéromanie et de la perpétuité de son nom, il s'arrêta tout à coup devant lui, l'apostropha tout haut et lui dit : « Non , Monsieur, non je ne me marierai jamais. Je tiens votre postérité dans mes culottes, et je vous assure qu'elle n'en sortira point ». Son nom n'est plus porté que par sa sœur qui a au moins 63 ans et qui n'a point voulu non plus se marier.

Franquières était fort riche, ayant réuni les biens de son père et de son oncle. Je présume qu'il avait plus de 40 000 livre de rente, y compris les 10 000 livres que sa mère avait. Il était d'autant plus riche que ses goûts particuliers pouvaient se satisfaire à peu de frais. Aussi avait-il acquis avec le produit de ses épargnes deux domaines d'environ 80 000 livres chacun. Il ne s'est jamais ouvert à moi là-dessus : c'est un défaut de confiance que je peux lui reprocher.

Franquières était vigoureux. Jamais je ne l'ai vu malade. Il était seulement sujet à des espèces de vapeur qui affectaient plus son moral que son physique, qu'il disait avoir hérité de sa mère, et sur les effets desquels il ne s'expliquait que très obscurément. Il est mort à 45 ans environ d'obstruction au foie. Il avait d'excellentes qualités. Il était bon sensible, constant dans l'amitié. Sa mère est morte un an après lui. Sa soeur a hérité de toute la fortune de cette maison ; mais la révolution lui en a enlevé une grande partie. Elle a fait faire en marbre par le fameux Houdon le buste de son frère, d'après une miniature que celui-ci lui avait donné. Elle a eu la bonté de m'envoyer le modèle en terre cuite. Je l'ai placé au milieu de mes livres. La ressemblance n'est pas parfaite : cependant on peut le reconnaître. En perdant cet ami, j'ai fait une perte irréparable.

ANNEXE A-6 : Préface du tome 8 des *Extraits de mes lectures* : « Sur Dieu »

APH, Charles d'Herculais, *Extraits de mes lectures*, vol. 8.

Sur Dieu

A 22 ans, je méditais ce que Clarke, Abadie, Fénelon etc. ont dit sur l'existence de Dieu. C'était de la meilleure foi du monde que je cherchais la vérité. Mais les arguments des théologiens ne me parurent pas convaincants. Je vis que leur dieu n'offrait rien de réel et n'était qu'une pure abstraction. Plus j'ai avancé en âge, et plus je me suis confirmé dans mon opinion.

Cet être que les hommes ont inventé, qu'ils placent au gouvernail du monde, et qu'ils ont revêtu de toutes les qualités humaines exagérées jusqu'à l'infini, cet être, dis-je, n'est qu'un phantôme. Nous avons imaginé Dieu et l'âme, comme nous avons imaginé le Sphinx et les Sirènes : Les uns n'existent pas plus que les autres. Ce sont des mots qui n'offrent aucune idée précise. Ce sont des abstractions de notre faculté de penser, qui, en dernière analyse, ne pouvant se réduire à des objets sensibles doivent être regardés comme des Chimères.

Les prêtres ayant besoin d'un point d'appui dans le ciel, afin de pouvoir remuer la terre à leur gré, ont personnalisé et divinisé la première cause qu'ils ne connaissaient cependant en aucune façon. Ils ont supposé entre leur dieu et nous des rapports, comme s'il pouvait y en avoir entre un être fini et un être infini. Ils n'ont point oublié de se créer les interprètes du grand maître. Ils ont entassé absurdités sur absurdités. Ils ont cherché à augmenter leur influence par tous les moyens possibles. Quels imposteurs ! Et combien sont sots ceux qui les croient et se jettent à leurs pieds ! Eh quoi ! Ces gens-là ont-ils un plus grand nombre de sens, ou des sens plus perfectionnés que les autres hommes ? Ont-ils vu, ou entendu, ou touché leur dieu ? Ils disent que c'est un être immatériel ; mais par quelle voie l'ont-ils su ; et d'ailleurs qu'est ce qu'une chose qui n'est pas matière. Ils parlent sans se comprendre eux-mêmes et ils veulent nous forcer à les imiter. Les anciens étaient plus raisonnables ; car par esprit ils n'entendaient qu'une matière déliée. Si l'on devait adorer un être quelconque, il faudrait au moins que ce fût un être dont la réalité serait incontestable et qui en conséquence serait perceptible par quelqu'un de nos sens. Ceux qui se sont prosternés devant le soleil, le feu, etc. étaient bien moins absurdes que nos déicoles.

Nous ne voyons dans l'univers que de la matière et du mouvement. Pourquoi vouloir aller au-delà ? Nous cherchons en vain à pénétrer la Nature : Elle sera

éternellement voilée pour nous. Au reste ce que nous en connaissons suffit à nos besoins. Ainsi ne nous tourmentons pas de notre ignorance invincible et soumettons-nous tranquillement à notre destinée.

Le monde se meut et se mouvra sans cesse d'après les lois qui lui sont inhérentes. Tout ce qui arrive est nécessaire. Par conséquent tout y est dans l'ordre. Le désordre n'a lieu pour nous que lorsque nous n'approuvons pas les changements qui surviennent dans notre situation ; et au fond le chagrin, la douleur, la mort sont aussi naturelles, aussi nécessaires que la joie, le plaisir, la vie.

Tout est enchaîné et l'on ne peut se soustraire à l'influence des causes qui agissent sur nous, même à notre insu. L'univers est un grand sujet de réflexions pour un penseur : Son énergie, son éternité, son infinité nous confondent. Pourquoi y a-t-il quelque chose ? A ces difficultés insurmontables les théologiens en ont ajouté bien d'autres en créant leur Dieu. Il est probable que la nature a toujours eu les propriétés qu'elle a maintenant : car qui les lui aurait données ? Elle est le tout hors duquel rien n'existe et ne peut exister.

Nous connaissons très imparfaitement la puissance de la Nature. Ce que nous en apercevons sur notre petit globe nous étonne ; mais si nous pouvions parcourir les mondes innombrables qui peuplent l'espace, quelle serait notre admiration en considérant l'immense variété d'effets qui résultent de causes fort simples. Que dis-je ? C'est le vulgaire qui admire. Le philosophe n'est surpris de rien ; et si quelquefois il parle comme le peuple, il pense bien différemment. Il n'y a point de merveilles, il n'y a pas même de crainte, pour un partisan de la nécessité qui s'attend à tout. *Si fractus illabatur Orbis impavidum ferient ruinae.* Admettre les causes finales, c'est prêter nos vues à la nature, qui ne peut avoir de but, puisqu'elle agit nécessairement. Tout est ce qu'il doit être. La nature ne choisit pas. Elle va toujours comme elle est forcée d'aller.

Je n'en dirai pas davantage sur cette matière. On trouvera dans le Système de la Nature tous les développements qu'on peut désirer. Cet excellent ouvrage est la meilleure production philosophique qui existe. Il n'y en a pas qui soit plus plein de vérités. Il y a 33 ans que je le lis et le relis. Celui qui ne le connaît pas est à plaindre. Celui qui le connaît et ne le goûte pas, est plus à plaindre encore.

Sur l'âme

Les théologiens ayant imaginé que l'univers avait été créé et était régi par un être immatériel, supposèrent aussi que l'homme était animé par un esprit. Sans doute l'un n'est pas mieux fondé que l'autre ; car comment un esprit animerait-il un corps, puisqu'il ne peut y avoir aucun point de contact, aucun rapport entre eux ? Mais on avait besoin de persuader à l'homme qu'il était immortel ; car sans cela point de religion. Et comme on ne pouvait lui cacher la mortalité des corps dont la dissolution s'opérait sous ses yeux, on sentit qu'il ne croirait jamais ceux qui annonceraient l'immortalité de ces corps. On lui dit donc qu'il y avait dans lui un être tout à fait distinct de la matière, un esprit en un mot qui donnait le branle à toute la machine. Il était impossible qu'il put y avoir quelque perception de cette âme ; ainsi on eut beau jeu de faire à ce sujet tous les contes qui étaient nécessaires pour soutenir l'échafaudage religieux. Moins le peuple comprend, plus il est disposé à croire. Le préliminaire essentiel était d'établir fortement l'existence de cette âme et son immortalité, d'où devaient dériver le paradis, le purgatoire, l'enfer etc. etc.

La vérité est qu'il n'y a pas plus d'âme que de Dieu. Toutes les facultés de l'homme sont le résultat de son organisation. Quelque obstacle arrête-t-il le jeu des parties essentielles à la vie ? La mort s'ensuit. De même une pendule cesse de marquer les heures, lorsque son mécanisme intérieur est dérangé. On voit que l'homme calcule, combine, compare ses idées, et aussitôt on décide que la matière n'est pas capable de ces opérations. En conséquence l'on invente un principe abstrait qu'on unit au corps, et auquel on attribue le pouvoir de faire tout ce qu'on ne saurait expliquer. Mais connaît-on à fond la matière ? A-t-on une idée précise de toutes ses propriétés ? Est-il plus étonnant de voir résulter de ses agrégats le sentiment et la pensée, que la rose, la pomme, la pierre d'aimant ? L'organisation d'une plante n'est pas plus concevable que celle de l'homme, et cependant nous n'avons pas eu la fantaisie de donner aux plantes une âme spirituelle et immortelle. Nous n'avons pas séparé de la plante, par abstraction, sa faculté végétative, afin d'en faire un être à part, comme nous avons séparé de la machine humaine sa faculté pensante. La matière ne pense point, ne végète point par elle-même ; mais quand d'après les lois qui lui sont essentielles, elle est modifiée dans certaines circonstances de façon à produire un cerveau et une

plante. Alors elle peut penser et végéter. Quelques auteurs ont soupçonné que la matière en général était douée de sentiment, et qu'il se manifestait de façon plus apparente dans les animaux que dans les autres êtres.

On soutient communément que l'âme est un être actif, se mouvant de lui-même, essentiellement distingué de la matière et la cause première de tous les mouvements du corps qui est entièrement passif. Selon cette hypothèse, l'âme devrait être fort supérieure au corps. Il n'y a point de doute qu'on ne vît clairement qu'elle n'est en aucune façon dans sa dépendance. Or il est certain que ce principe spirituel dépend absolument du corps, bien loin d'en être le pilote et le maître : car moins on a de sens, moins on a d'idées; peu d'éducation peu d'idées; point de sensation reçue point d'idées. Si les yeux sont viciés, les perceptions que l'on recevra par cet organe participeront de ce défaut. Qu'un homme, par exemple, ait la jaunisse, tous les objets ne lui paraîtront-ils pas jaunes? On ne peut contester des choses si évidentes. Un enfant à la mamelle ne pense point; son état est une espèce de végétation. Mais, à mesure que son corps se fortifie, que ses différentes parties se développent, son esprit augmente aussi en vigueur, il devient capable de réfléchir et d'imaginer. Donc, supposé que l'âme existe, elle est dans une entière dépendance du corps. Mais un être qui dans toutes ses opérations dépend d'un autre, est inférieur à celui dont il dépend, il est moins excellent, moins nécessaire; en un mot, il est son effet. Donc le corps vaut mieux que l'âme. Donc tout ce qu'on attribue à l'une convient bien plus justement à l'autre. Ainsi l'invention de l'âme est absurde, et on a grand tort de s'en servir pour rendre raison des phénomènes qu'on voit dans l'homme.

Plus l'on médite sur l'analogie frappante qu'il y a entre l'homme, l'animal, la plante, moins l'on peut se refuser à croire que la différence de la vie et des qualités de ces êtres ne vient que de la différence de leur organisation. C'est la même matière diversement modifiée d'après les lois qui lui sont propres, nécessaires et inhérentes. Selon que ses éléments se combineront, elle deviendra soleil, planète, homme, cheval, plante, air, eau, feu, pierre, métal, etc. Admettre des êtres distincts de la Nature pour expliquer les causes de ses mouvements et de ses productions, c'est vouloir rendre raison d'une chose inconnue par une qui l'est encore plus. A quoi bon multiplier les êtres sans nécessité? On ne comprend pas comment la nature peut agir par sa propre énergie. Comprendra-t-on mieux son action, lorsqu'on aura créé un être spirituel qui après avoir tiré du néant la matière, la modifie à son gré? Sera-t-on beaucoup mieux instruit de la manière dont l'homme sent et pense, lorsqu'on aura admis une âme distinguée du corps, laquelle n'en peut pas être réellement plus séparée que la blancheur ne peut être séparée de la neige. Gardons-nous de donner une existence

réelle aux abstractions de notre cerveau. Ce qui ne peut être perçu par aucun de nos sens, n'existe pas pour nous.

ANNEXE A-8 : Préface du tome 10 des *Extraits de mes lectures* :
« sur les religions »

APH, Charles d'Herculeis, *Extraits de mes lectures*, vol. 10.

Sur les religions

Les philosophes conviennent que toutes les religions sont absurdes; mais ils diffèrent entre eux sur un point. Les uns soutiennent qu'il faut détruire de fond en comble les religions, parce qu'elles donnent naissance à des abus affreux, qu'elles s'opposent à la propagation des lumières, et qu'en général elles font le malheur de l'humanité. D'autres pensent qu'elles servent de frein au peuple, et qu'elles le consolent de ses maux; qu'ainsi elles sont utiles et nécessaires, et qu'il faut les laisser subsister, en se contentant seulement de les épurer. Je pencherais assez vers l'opinion de ceux-ci. En effet, comment croire qu'une grande Société puisse se maintenir sans aucun culte quelconque? Comment convaincre des gens grossiers et bornés que la morale n'est que le résultat des rapports qui existent entre les hommes, et que quoiqu'il n'y ait pas de Dieu, il n'en est pas moins de leur intérêt d'être justes, bons, bienfaisants, ces idées sublimes sont hors de leur portée. Le peuple est obligé de travailler pour fournir à sa subsistance. Ses travaux étant continuels, il est difficile qu'ils ne nuisent point à la culture de son esprit. On peut lui apprendre dans les basses écoles à lire, écrire, et les premières règles de l'arithmétique; mais voilà tout. Bientôt son temps est absorbé par le travail qu'exige l'état qu'il a embrassé. Il n'acquiert plus rien du côté des lumières. Ses bras deviennent nerveux, mais son intelligence reste bornée.

Je doute qu'il puisse en être autrement, quelque perfection qui s'introduise dans la société. A la vérité, l'esprit conçoit la possibilité d'une grande amélioration dans l'éducation du peuple. Mais souvent les vues de l'esprit ne peuvent pas se réaliser, parce que dans la pratique il survient des difficultés insurmontables; et je crains bien que les partisans de la perfectibilité ne fassent qu'un beau rêve. La religion sert de spectacle au peuple, elle l'occupe et le distrait de ses peines. Il y trouve des consolations en se berçant d'espérances flatteuses. Enfin elle est un frein pour lui, et elle vient au secours des lois qui ne peuvent pas toujours atteindre les crimes secrets. Les philosophes mêmes ne sont pas fâchés de trouver de la religion dans leurs domestiques. L'expérience leur a fait voir qu'un domestique qui ne va point à la messe, et qui ne fait point ses pâques, est libertin et souvent voleur, et que la religion est un garant de sa probité. En général, l'erreur est dangereuse. Mais avouons qu'en

fait de religion elle peut être utile, parce qu'il est impossible que le vulgaire se rende jamais propres les principes des Freret, des Helvétius, des Collins, des d'Holbach et des Diderot, et qu'il pourrait abuser des notions imparfaites qu'il acquerrait fortuitement sur cette matière.

Je pense que s'il faut abandonner le projet chimérique de rendre tout le peuple athée, on doit opposer un mur d'airain aux abus qui marchent à la suite des cultes. La paix régnera parmi toutes les sectes, si le gouvernement n'attache aucune importance aux opinions qui les divisent, s'il ne s'immisce point dans leurs sottises querelles, et si les turbulents sont sévèrement réprimés. Un parti ne doit point être favorisé plus que l'autre. Par conséquent il n'y aura pas de religion dominante. Le gouvernement français vient cependant d'en juger autrement, en accordant la suprématie au catholicisme. Sans doute il a eu de bonnes raisons pour cela. À en juger par les excellentes intentions qu'il ne cesse de manifester, il est probable que les circonstances où nous nous trouvons ne lui ont pas permis de faire mieux. Il y avait encore parmi les français beaucoup de superstition et de fanatisme. D'ailleurs ils étaient décriés chez les étrangers à cause des parades antireligieuses qu'on avait fait jouer pendant la révolution. Il était donc sage de rendre une espèce d'éclat au culte catholique qui est celui de la grande majorité. C'était le moyen de nous rallier les esprits et de consolider le nouvel ordre des choses. Il faut se conformer aux temps. En fléchissant à propos, on peut éviter de grands maux. Il est des changements qui ne doivent s'opérer qu'insensiblement, et ce n'est qu'à force d'adresse et de persévérance qu'on dispose les esprits à les adopter sans peine. C'est toujours une mauvaise politique de violenter les consciences. L'histoire prouve que les persécutions n'ont fait que rendre les superstitieux plus opiniâtres, et en augmenter le nombre.

Dès qu'on ne peut pas espérer que le peuple soit jamais assez instruit pour se passer de religion, il faudrait du moins l'amener peu à peu à un culte plus raisonnable que ceux que nous voyons. Mais en quoi consisterait ce culte ? En un théisme pur. L'existence de Dieu avec tous ses attributs, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, des récompenses et des châtiments après cette vie: Voilà les dogmes. Les cérémonies seraient simples, on brûlerait de l'encens. On répandrait des fleurs. On invoquerait l'être suprême. On chanterait des hymnes. On ferait aux assistants des distributions de gâteaux bénis. Un ministre vénérable exhorterait les citoyens à l'amour de la patrie, à la bienfaisance, à toutes les vertus. Le dimanche serait le jour d'assemblée dans les temples où il y aurait un autel décoré d'images symboliques de la nature, de cierges, d'arbrisseaux dans des caisses, etc. etc. Certainement un pareil culte vaudrait beaucoup mieux que toutes les momeries qui existent.

ANNEXE A-9 : Préface du tome 11 des *Extraits de mes lectures* :
« De l'homme et des autres animaux »

APH, Charles d'Herculeis, *Extraits de mes lectures*, vol. 11.

De l'homme et des autres animaux

Les hommes ont bien de la peine à s'apprécier eux-mêmes. Ils se croient d'une pâte différente de celle des bêtes, et ils s'imaginent qu'elles n'ont été créées que pour leurs besoins. Il y a longtemps cependant que dans l'Ecclésiaste ils sont mis sur la même ligne qu'elles, *nihil habet homo jumento amplius*, etc. (c.3.v19). Mais leur orgueil est incurable, ils ne peuvent se persuader qu'un ver de terre soit, par rapport à nature, un être aussi important qu'eux. Ils ont accumulé les absurdités pour fonder et justifier leur empire. "on sait, dit plaisamment La Mettrie dans sa Pénélope (tome1), que l'homme est un animal auquel sa vanité a ajouté l'épithète de raisonnable, pour le distinguer de ses égaux et de ses frères, mangeurs d'herbe et de foin"

Les théologiens, ne pouvant nier les rapports frappants qui existent entre l'homme et les autres animaux, n'osèrent pas refuser à ceux-ci une âme. Mais ils dirent qu'après leur mort elle était annihilée, que celle de l'homme avait été créée immortelle, et qu'elle serait récompensée ou punie selon qu'elle aurait été soumise ou rebelle aux volontés des prêtres pendant son union avec le corps. Ils prétendirent bientôt que leurs suppositions étaient des preuves évidentes, dont il ne fut pas permis de douter.

L'homme, il est vrai, a des facultés industrielles bien plus étendues que celles des bêtes. Il vit longtemps, il a des doigts très mobiles, il se rassemble en société, et il est susceptible de perfectibilité. Par le moyen de ses arts et de son adresse, il dompte les animaux les plus forts. Mais tout cela est le produit de son organisation, et l'on est pas fondé à en inférer qu'il doive être rangé à part, et qu'à sa mort, je ne sais quelle partie de lui-même doit exister éternellement. Quand une araignée est morte, elle ne fait plus de toile. Quand l'homme est mort, il ne remplit plus les fonctions de l'humanité. Alors l'une et l'autre sont au même niveau; la matière qui entrait dans la composition de ces corps, subsiste seule et va bientôt se recombinaer différemment. On remarque parmi les animaux divers degrés de supériorité: Le castor, l'éléphant nous paraissent plus intelligents que l'huître. Chacun, dans sa sphère, produit des effets qui sont la suite nécessaire de son propre mécanisme. Pour nous, nous sommes en haut de l'échelle animale, et nous en abusons cruellement; car nous sommes les plus affreux tyrans des animaux. Au reste, c'est la loi du plus fort. Elle règne partout.

Nous mangeons les moutons; mais s'il venait à se former sur notre globe une espèce supérieure à la nôtre, nous serions peut-être mangés à notre tour.

De temps en temps, on voit parmi nous des agrégats de matière, qui dévastent la terre, et auxquels nous donnons le nom de conquérants. La Nature, poursuivant sa marche éternelle, ne s'en inquiète point, et est sourde aux cris des victimes. Mais bientôt ces êtres furibonds seront désorganisés, et les mortels respireront. Si la guerre, la famine, la peste, et les autres maladies font périr les hommes par milliers, les animaux ont à peu près le même sort. Ils se détruisent aussi les uns les autres, ou sont moissonnés par une infinité d'accidents. Ainsi la Nature ne crée que pour détruire. Elle fait et défait sans cesse. Jamais de repos pour elle. Ses ouvrages sont passagers; mais son énergie agissante dure toujours comme notre orgueil nous le déguise !

Nous supposons qu'elle nous a traités avec prédilection. Hélas! Avons-nous donc tant de quoi nous vanter? Nous sommes la proie d'une foule de maux: L'inquiétude, le chagrin empoisonnent nos jouissances, notre existence ne tient qu'à un fil, et nous n'avons pour perspective que le néant. Sans doute il aurait mieux valu ne pas naître, mais notre naissance est aussi nécessaire que notre mort. C'est notre destinée: les autres êtres la partagent, et il faut apprendre à la subir avec tranquillité.

L'homme judicieux verra donc que tout est à-peu-près compensé: que s'il a des avantages, les bêtes ont aussi les leurs. Il sentira que sa raison n'est pas toujours aussi sûre que leur instinct, qu'elles ne sont pas, comme lui, perpétuellement victimes des passions et des appétits sensuels; qu'elles n'ont aucune idée de la mort, dont l'aspect le fait frissonner; que s'il a quelques jouissances dont elles sont privées, elles ont une santé plus inaltérable et un calme profond qui n'est jamais troublé par la funeste prévoyance de l'avenir.

Il me semble que ces considérations sont très propres à relever le courage. J'en ai fait l'épreuve sur moi-même. J'étais né timide: la moindre raillerie me faisait rougir; je balbutiais en présence de ceux dont la réputation m'en imposait, ou qui affectaient du sérieux et de l'importance. Mais ayant réfléchi sur notre faiblesse, sur notre identité avec les animaux, sur le néant et l'oubli qui nous attendent tous, je cessai de trembler devant mon semblable. Je le dépouillai toujours de l'écorce dont il se couvrait. Je ne le regardai plus que comme une espèce de singe. Je ne fis plus attention à ses habits, à ses colifichets, à ses carrosses, à ses gardes. Je ne le voyais que nu. Dès lors je fus *hors de page*. Je pris une mâle assurance et tous les airs impérieux me parurent extrêmement risibles.

L'homme est égoïste : Il ramène tout à lui. Il se fait le centre de l'univers. Il met les bêtes infiniment en dessous de lui. Mais il a beau s'exhausser dans son opinion, il n'en reste pas moins ce que la Nature l'a fait, c'est-à-dire le premier des animaux. *Primus inter pares*. On me dira qu'au lieu de ravalier l'homme, il faut au contraire l'anoblir; que cette bonne opinion qu'il a de lui-même est un ressort utile dans la société. Je réponds que c'est une autre question qui tient à celle-ci : y a-t-il des erreurs qu'il faille entretenir? Ce que j'examinerai peut être dans quelques unes des préfaces de ce recueil. Quant à présent, je n'ai voulu que remettre l'homme à sa place, dont son orgueil, fortifié par la religion, cherche en vain à le faire sortir.

ANNEXE A-10 : Préface du tome 12 des *Extraits de mes lectures* :

« De l'ordre, du destin, de la liberté, des causes finales »

APH, Charles d'Herculeis, *Extraits de mes lectures*, vol. 12.

De l'ordre, du destin, de la liberté, des causes finales

On ne voit qu'action et réaction dans l'univers : tout y est enchaîné. Ce que nous appelons cause n'est que l'effet d'une autre cause que nous ne pouvons apercevoir. De là il s'ensuit que tout est nécessaire, que tout est ce qu'il doit être, que rien ne peut arriver autrement qu'il n'arrive. Tout étant nécessaire, tout est toujours dans l'ordre. En effet les diverses matières qui composent le monde ne peuvent se soustraire aux lois qui les régissent, à l'énergie qui leur est propre. Il est donc impossible que le désordre ait lieu. Ce mot est purement relatif à nous. Il exprime notre manière de voir. Nous disons qu'il y a du désordre toutes les fois que les choses ne sont pas comme nous voudrions qu'elles soient. Les malheureux habitants de Lisbonne, (en 1755), trouvaient sans doute la nature en désordre, lorsque la terre s'entrouvrait pour les engloutir. Cependant cet événement terrible était réellement dans l'ordre, puisque, vu les circonstances, il devait nécessairement arriver.

Il paraît que les Anciens avaient entrevu ces vérités. Ils disaient que les dieux et Jupiter lui-même sont soumis au Destin, et qu'on ne peut ni prévoir ni empêcher les effets de sa puissance redoutable. Mais ils ne se faisaient pas des idées trop nettes de cette espèce d'être, qui, au fond n'était que la nécessité personnifiée et divinisée. Aujourd'hui les philosophes n'entendent par le Destin que l'enchaînement inconnu des événements. En effet les êtres qui composent le grand Tout, sont liés les uns aux autres, et ne peuvent agir autrement qu'ils le font. La nécessité qui règle les mouvements du monde physique, règle aussi ceux du monde moral, où tout est par conséquent soumis à la fatalité. Nous sommes forcés de suivre le torrent qui nous entraîne. Ainsi c'est à tort que nous nous croyons libres. Nous sommes sans cesse modifiés par des causes, soit visibles, soit cachées, qui produisent toutes nos actions et même nos pensées. " Partie subordonnée du grand Tout, dit l'auteur du Systeme de la nature (tome 1, chap. 11), l'homme est forcé d'en éprouver les influences. Pour être libre, il faudrait qu'il fut tout seul plus fort que la nature entière, ou il faudrait qu'il fut hors de cette nature, qui toujours en action elle-même, oblige tous les êtres qu'elle embrasse, d'agir et de concourir à son action générale.

Collins a très bien prouvé que nous ne sommes pas les maîtres de notre volonté, parce que les motifs qui nous portent à vouloir ne dépendent pas de nous. Ce qui a induit en erreur, c'est qu'on a cru que dès qu'on pouvait agir, on était libre. On ne voyait pas qu'il y avait toujours une cause qui déterminait l'action, et qui avait nécessairement son effet, à moins qu'une autre cause plus puissante n'y mît obstacle. J'ai envie d'aller à la campagne: Pourquoi? Pour mes affaires ou pour mes plaisirs. Voilà le motif qui sera suivi de mon départ, si je ne suis pas enchaîné. Mais qui ne voit que ce motif est nécessité? En effet, si je n'avais point d'affaires à la campagne, ou si je ne m'y promettais pas quelques plaisirs et quelque avantage, je resterais certainement à la ville. En examinant ainsi avec attention la source de nos actions, même les plus indifférentes, nous serons convaincus qu'elles sont absolument nécessaires. Nous verrons que nos pensées les plus secrètes, nos idées les plus sublimes ne dépendent pas davantage de nous, et sont la suite des causes qui agissent, souvent à notre insu, soit à l'extérieur, soit dans l'intérieur de notre machine.

Des enthousiastes qui voyaient tout en beau, et qui se trouvaient heureux, ont imaginé le système de l'optimisme, mais ils n'ont pu faire adopter leurs rêveries par des misérables qui souffraient et maudissaient leur existence. S'ils eussent été susceptibles d'écouter la raison, ils auraient senti que, rigoureusement parlant, il n'y a ni bien ni mal dans la Nature, et que ce sont seulement des façons d'être qui sont une suite nécessaire de l'organisation animale.

D'ailleurs ils étaient en contradiction avec eux-mêmes, car ce monde-ci n'était pas le meilleur des mondes possibles, puisqu'ils espéraient entre, après leur mort, dans un séjour où ils devaient être infiniment plus heureux.

Les partisans des causes finales ne raisonnent pas mieux. Ils ne comprennent pas que ce sont des êtres organisés de façon à avoir de l'intelligence, qui ont un but dans ce qu'il font; mais que la Nature n'a ni intelligence ni but par conséquent; qu'elle agit nécessairement, parce qu'elle existe nécessairement et que ses lois sont immuables. Les yeux demandera-t-on, ne sont ils pas faits pour voir et les oreilles pour entendre? Je réponds que la vue et l'ouïe sont des effets nécessaires d'un certain arrangement de la matière, de même que les propriétés de l'aimant dépendent de l'organisation de cette pierre. Quand ces sens sont en bon état, la mécanique peut aller aisément, mais si quelque accident vient à les altérer, ils ne peuvent plus remplir leur fonction ordinaires. Dans l'un et l'autre cas, il n'arrive rien qui ne soit une suite nécessaire des

lois de la nature. Cette nature ne voit ni n'entend; mais par un effet de son énergie, elle produit des êtres qui voient et qui entendent.

On ne doit pas dire qu'en cela elle ait un but, puisque, certaines circonstances ayant lieu, les choses ne peuvent pas être autrement. Ne prêtons jamais nos vues à la Nature, parce que nous ne pouvons point lever le voile qui la couvre. Nous lui supposons des idées et des manières d'agir semblables aux nôtres. Détrompons-nous de ces chimères. Pour penser et avoir des buts, il faut avoir un cerveau : Or le Tout n'en a point. Cet organe est simplement un agrégat de matière, laquelle, par cette combinaison, acquiert certaines propriétés. L'action de l'univers ne dépend point d'un pareil organe, mais des lois qui lui sont inhérentes. Il a une vie qui lui est propre, qui le constitue ce qu'il est, et dont la nature nous sera à jamais inconnue.

ANNEXE A-11 : Préface du tome 13 des *Extraits de mes lectures* :
« De la morale »

APH, Charles d'Herculais, *Extraits de mes lectures*, vol. 13.

De la morale

Les prêtres, les sots qu'ils dirigent, et en général ceux qui n'ont pas su s'affranchir des préjugés qu'ils ont sucé avec le lait, regardent un athée comme un monstre, ou au moins comme un homme dangereux qu'il faut éviter. Ils s'en méfient; ils le dénigrent sans cesse. Heureux lorsque les lois ne sévissent pas contre lui! Cette opinion désavantageuse est entretenue par les membres du clergé qui craignent que celui qui a une façon de penser aussi contraire à leurs intérêts, ne détruise leur influence. Ces imposteurs sont venus à bout de persuader qu'un homme sans religion était immanquablement un homme sans morale. Erreur funeste qui a fait immoler une foule de victimes.

"La morale, a très bien dit d'Holbach, est la science des rapports qui subsistent entre les hommes, et des devoirs qui découlent de ces rapports." Cette science doit s'apprendre comme toutes les autres. Elle est le résultat de l'expérience, et plus on la possède, plus on pourra espérer vivre heureux en Société. Il ne faut pas croire que nous naissons avec des sentiments moraux, car il n'y a point d'idées innées. Nous n'apportons en venant au monde, que la sensibilité d'où dérivent toutes nos facultés intellectuelles. L'homme par sa nature est porté à choisir le bien et à fuir le mal., mais il se trompe souvent sur les moyens d'arriver à ce but. C'est donc par l'expérience, c'est en acquérant des lumières, qu'il pourra rendre ses erreurs moins fréquentes, et par là augmenter son bonheur. Le méchant est un ignorant, un homme sans jugement, qui, faute de réfléchir sur les conséquences de ses actions, et de savoir calculer les inconvénients que sa mauvaise conduite doit lui attirer tôt ou tard, fait son propre malheur. Comme un aveugle, il prend une fausse route qui le mène à un précipice.

Ainsi l'on voit qu'il faut éclairer les hommes pour les rendre meilleurs, et qu'il faut les convaincre qu'en s'écartant des sentiers de la vertu, ils ne peuvent être réellement heureux. Celui qui est toujours juste envers ses semblables; qui a de l'indulgence pour leurs fautes, pour leurs ridicules; qui leur montre de la bienveillance et des sentiments d'humanité; qui leur tend dans leurs infortunes une main secourable: Celui-la, dis-je, est plus près du bonheur que tout autre. Quand même il éprouverait

l'ingratitude, il n'en jouirait pas moins intérieurement du plaisir délicieux de faire le bien, d'avoir l'approbation des gens sensées, et de sentir sa conscience irréprochable. Non content d'avoir l'estime des autres, il ne fera rien, même secrètement, qui puisse altérer la sienne propre. Il s'habitue de bonne heure à mettre un frein à ses appétits sensuels, parce qu'il sait que les excès en tout genre sont nuisibles. En un mot, lorsqu'il s'agira de choses essentielles, il ne décidera pas légèrement, il pèsera le pour et le contre dans la balance de la raison, afin d'éviter les résultats fâcheux que pourraient entraîner des démarches inconsidérées. Une pareille conduite est celle du vrai sage, et comme les avantages qu'on doit en retirer sont évidents, il s'ensuit qu'il fera bien de ne jamais se démentir. Sa morale sera donc fondée sur son intérêt bien entendu, elle ne variera point, parce que les rapports qui subsistent entre les hommes sont toujours les mêmes.

Ce que je viens de dire suffit pour faire voir qu'on a pas besoin de religion pour suivre les principes d'une saine morale, et que l'on peut-être très honnête, quoique athée. Parce que, je le répète, il est de l'intérêt de tout homme d'être vertueux, en tout temps, l'usage immodéré des plaisirs détruira la santé, le vice sera méprisé, le crime sera puni, et si la vertu n'est pas toujours récompensée autant qu'elle le mérite, elle portera au moins avec elle des consolations.

Pourquoi celui qui est persuadé de ces vérités irait-il chercher d'autres motifs pour l'exciter à remplir ses devoirs? Ne peut-il donc être bon citoyen, bon ami, bon père, bon mari sans croire que trois ne font qu'un, que la Vierge Marie est devenue enceinte par l'opération du Saint-Esprit, que Mahomet a mis la Lune dans sa manche, que les eaux du Gange purifient l'âme des souillures etc., etc.

La morale, par son alliage avec les principes religieux n'eut plus de principes fixes. En la faisant dériver d'un être dont on suppose l'existence, et que chacun façonne d'après ses propres idées, on la soumit réellement aux caprices des prêtres, et elle varia selon les contrées, selon les sectes. Ce qui devait être partout puni comme un crime, fut dans certains pays érigé en acte de vertu. [Les plus grands scélérats, en s'astreignant à quelques pratiques ridicules de dévotion, n'eurent plus de remords.] Cet être idéal que les prêtres faisaient parler à leur gré, condamna les plaisirs les plus doux et les plus légitimes. Il ordonna de vivre dans la retraite, dans l'abjection, de ne s'occuper que de prières, d'être inutile à soi-même et aux autres, de se détruire par des macérations. Il ne fut point permis de raisonner; les droits les plus sacrés furent méconnus, on tourmenta, on massacra ceux qui avaient des opinions différentes. Dans quelles contradictions, dans quel égarement ne tomba-t-on point pour avoir

voulu faire découler la morale de notions aussi absurdes? Il fallait, bon gré mal gré, courber son front, et le Sage ne put plus parler qu'à lui-même.

Gardons-nous d'oublier les obligations que nous avons à la philosophie. Elle nous a tiré du borbier profond où l'ignorance nous retenait depuis si longtemps. Elle ose maintenant parler sans déguisement. Grâces soient rendues au XVIIIème Siècle. Que les détracteurs de ce Siècle mémorable restent confondus, jamais leur rage jalouse ne pourra en ternir l'éclat.

En général, les gouvernements ont beaucoup contribué à corrompre la morale. Ils ont eu la mauvaise politique de faire cause commune avec le clergé, afin de mieux asservir les peuples. Ils l'ont soutenu de toutes leurs forces, et n'ont jamais cherché qu'à épaissir le nuage de l'erreur. Il ne doit y avoir qu'une morale pour tous les hommes. Si les Souverains eussent été éclairés, ils auraient senti que celle qui guide leurs sujets doit aussi les guider eux-mêmes et qu'ils n'entendaient pas leurs intérêts, lorsqu'ils se conduisaient par des principes différents. Les plus grands malheurs des nations ont été occasionnés par les fausses vues de leurs chefs.

Pour un Titus et un Marc-Aurèle qui s'identifiaient à leur peuples, que de Néron et de Commode qui ont été des fléaux désastreux! Que les hommes remontent à la source de leurs maux, ils verront que, le plus souvent, ils sont causés par l'abandon des principes de la saine morale. Le monde serait une république de frères, si chacun était persuadé de ces vérités pour en faire la base de sa conduite. Croyez-moi, cher lecteur, moins vous vous en écarterez, plus vous serez heureux. C'est le pur amour de l'humanité qui me porte à vous donner ce conseil salutaire.

ANNEXE A-12 : Préface du tome 14 des *Extraits de mes lectures* :
« Autres réflexions sur la morale »

APH, Charles d'Herculeis, *Extraits de mes lectures*, vol. 14.

Autres réflexions sur la morale

Je conviens que dans les différents codes religieux on rencontre de temps en temps de bons préceptes de morale. Mais comme ils sont obscurcis par les absurdités qui y fourmillent! Il me semble voir un fleuve bourbeux qui roule quelques paillettes d'or. Jamais les religions n'auraient pu s'établir, si elles eussent contredit tous les principes qu'on a l'habitude de respecter. Il était nécessaire qu'elles s'étayassent de quelques bonnes maximes. Il est vrai qu'on a beaucoup trop vanté cette morale: On a dit, par exemple, qu'il n'y en avait pas de meilleure que celle du christianisme. Mais peut-elle se comparer à celle de Socrate, de Cicéron, d'Epictète, de Sénèque, de Marc-Aurèle et de nos philosophes modernes! D'ailleurs elle n'était certainement pas nouvelle. Longtemps avant Jésus, n'a-t-on pas recommandé la bienfaisance, la modestie, le pardon des injures? Il ne faut donc pas faire honneur à cette religion de ce qu'on trouve ailleurs avec plus de développement, et sans le même mélange d'extravagances et de fanatisme.

On trouve d'excellentes maximes de morale chez les philosophes anciens, mais elles sont isolées et souvent vagues. Elles ne forment point un système bien lié, un corps de doctrine capable de servir de règle constante dans la conduite de la vie. Il était réservé aux modernes de perfectionner la morale en en faisant une vraie science, dont les principes fondés sur la nature de l'homme sont invariables. Ils l'ont dégagée de la religion et de la mode, et, par là, ils l'ont rendue susceptible d'être suivie par tous les hommes, quels que soient leurs cultes et leurs usages.

Si vous voulez ne pas vous préparer à des repentirs, ayez toujours devant les yeux la suite que telle ou telle action a ordinairement. Toutes les fois que vous ferez du mal aux autres, ceux-ci réagiront et vous en feront aussi. Il est donc de votre intérêt d'être juste et de ne faire tort à qui que ce soit. Si vous vous livrez à la gourmandise, à l'ivrognerie, et aux femmes sans pudeur, vous serez méprisé et minerez votre tempérament: Ce qui est un grand malheur que vous n'éviterez que par la sobriété et la tempérance. Vous êtes ambitieux, vous courez sans cesse après les honneurs, vous êtes insatiables; mais pour vous guérir, considérez dans quelle agitation vous passez votre vie, combien vous avez de dégoûts, comme vous êtes obligés de ramper. Si

vous êtes sujet à mentir, vous serez bientôt connu. Dès lors on prendra de vous des une opinion désavantageuse, et l'on ne vous croira plus, même lorsque vous direz des vérités. Vous faites l'apologie de votre goût pour le jeu: eh quoi! Ne voyez-vous pas que vous perdez un temps précieux, et que vous vous exposez à déranger votre fortune, peut-être même à faire des basses d'où s'en suivra le mépris général? Etes-vous orgueilleux, vous choquerez l'amour-propre des autres qui, dès que l'occasion se présentera, chercheront à vous humilier afin de se venger. Croyez-vous donc que vous vous abandonnez sans inconvénient aux transports de votre colère? Ah! Pour peu que vous réfléchissiez aux suites terribles qu'elle peut entraîner, vous sentirez que, pour l'amour de votre repos, il faut que vous y mettiez un frein. Pensez-vous aux tourments continuels de la jalousie, à la bassesse et aux inquiétudes de l'avarice, et ces viles passions ne s'empareront point de votre cœur.

Ainsi l'on voit que chaque vice, chaque excès portant sa peine avec lui-même, on fera bien de ne s'en permettre aucun. Se laisser mener en aveugle par ses passions, c'est vouloir s'attirer des malheurs certains.

Un des défauts qui pervertit le plus généralement la morale des hommes, c'est la vanité qui dérive de l'amour-propre mal entendu. On veut être distingué à quelque prix que ce soit. On veut briller, et comme on ne peut y parvenir sans les richesses, on emploie les moyens les plus injustes et les plus bas pour s'en procurer; de là les vices, les crimes et la plupart des désordres de la société. La bonne opinion que l'on a de soi est aussi la source des plus grands ridicules. On se croit supérieur à tout le monde en esprit, en talents, en beauté. On fait gémir les presses pour mettre au jour des vers détestables ou des opinions absurdes. On ne se persuade point qu'on puisse ennuyer ses lecteurs, qui souvent rejettent le livre avec indignation, en regrettant l'argent qu'il leur coûte. Que de temps perdu!

Tel auteur n'aurait-il pas dû prendre le métier de maçon ou de cordonnier, au lieu de se mêler de toucher à la lyre d'Apollon. Un autre qui est sans beauté, s'imagine cependant être un Adonis. Il se pare comme une femme; sa toilette fait son occupation la plus importante. Il s'admire, il se pavane, et, quand la vieillesse vient sillonner son visage, il peut à peine renoncer à la fatuité. Qu'a-t-il fait pendant 60 ans? S'est-il rendu utile à la société? S'est-il distingué par ses vertus? Hélas non! Il a bu, mangé et dormi, il s'est livré au jeu et à la débauche. Il a ruiné ses créanciers. Il aurait mieux valu, sans doute, pour sa patrie, qu'il n'existât pas.

Les opinions religieuses, les principes de ceux qui gouvernent, les usages, les préjugés se trouvent sans cesse en contradiction avec la vraie morale. Celle-ci

s'étendra en raison directe du progrès des lumières. Lorsque les Cours éclairées sur leurs vrais intérêts, donneront les meilleurs exemples, qu'elles mettront fin aux profusions, qu'elles n'aient recours à la guerre que dans les cas indispensables, qu'elles se résoudront à diminuer les impôts et à les mieux répartir; lorsqu'on adoptera un bon plan d'éducation , et surtout que celle du peuple ne sera point négligée; lorsque le vice sera vu d'un mauvais œil, et les gens vertueux préférés pour tous les emplois, alors la morale se perfectionnera nécessairement.

Mais, quand cet âge d'or paraître-t-il? Les passions humaines ne viendront-elles pas l'étouffer dans son berceau ? Ne perdons jamais l'espérance, ne nous lassons pas de travailler. On peut tout attendre des efforts constants qu'on opposera à l'ignorance. L'essentiel est que les gouvernements s'occupent avec suite des réformes salutaires que nous avons indiquées. S'ils sortent enfin de leur léthargie, il est probable qu'ils parviendront insensiblement à faire arriver le peuple à ce point d'amélioration, d'où doit résulter pour lui une plus grande somme de bonheur que celle dont il a joui jusqu'à présent.

ANNEXE A-13 : Préface des tomes 15 et 16 des *Extraits de mes lectures* :
« Sur la santé »

APH, Charles d'Herculais, *Extraits de mes lectures*, vol. 15 et 16.

Sur la santé

Les préceptes de Santé, a-t-on dit, sont aussi des préceptes de morale. Cela est très vrai. Car une bonne conduite est nécessaire pour notre conservation. Celui qui se jette tête baissée, dans toutes sortes de désordres est certainement immoral, et en même temps le bourreau de lui-même. Un jour il paiera cher son imprudence, et il se repentira de s'être trop livré à la volupté. Heureux l'homme qui, dès sa jeunesse, connaissant le prix de la santé, s'est imposé la loi de ne rien faire qui puisse la détruire. Mais il y a peu de jeunes gens assez sensés pour s'attacher constamment à ce plan! La plupart jouissent inconsidérément, sans penser à l'avenir. Au lieu d'étudier leur tempérament, et d'éviter avec soin tout ce qui peut troubler l'harmonie de leur machine, ils ne cherchent qu'à accumuler les plaisirs. Bientôt ils contractent les maladies qui les conduisent au tombeau, ou ils acquièrent pour le reste de leurs jours, des infirmités qui rendent leur vie à charge.

Cependant, lorsqu'on a eu le malheur de ruiner sa santé, on peut encore espérer de la rétablir, au moins d'une façon supportable, en changeant de vie. Et même, à quelque âge qu'on soit, on adoucira toujours ses maux, si l'on renonce tout à fait aux funestes habitudes qu'on avait contractées. Je vais indiquer ici les moyens que l'expérience et la réflexion m'ont montrés être les plus propres au maintien de la santé.

Pour bien se porter, il faut surtout être sobre. Lorsqu'on prend trop d'aliments, le suc gastrique ne peut les dissoudre avec facilité; il en résulte une digestion pénible, des rapports nidoreux, des crudités, des mauvais levains qui se mêlent au chyle, ensuite au sang et aux humeurs. Si on recommence à manger avant que les forces de la nature aient rétabli l'équilibre, et on continue ainsi à accumuler les mauvaises digestions, la santé ne peut subsister longtemps. La fièvre et une foule de maux viennent bientôt assaillir le gourmand. On ne peut pas fixer la quantité d'aliments qui convient à chacun. Elle doit varier nécessairement selon l'âge et la force de l'individu, selon l'exercice qu'il fait, et le pays qu'il habite. Telle personne périrait si elle mangeait seulement le quart de ce qu'une autre consomme journellement sans être incommodée. Il faut donc consulter son estomac. Quand, après le repas, on ne se sent aucune pesanteur, que la tête est libre, que toutes les fonctions se font bien, on a

point trop mangé. Il est essentiel de ne pas reprendre des aliments, avant que les précédents ne soient entièrement digérés. Ceux dont la digestion est lente, doivent mettre plus d'intervalle que les autres entre leurs repas. Ils mangeront moins, et s'interdiront les choses grasses, compactes. Car il ne suffit point de s'observer sur la quantité des aliments, il faut avoir égard à leur qualité. Il y en a qui sont peu dissolubles dans les menstrues de l'estomac, et par conséquent difficiles à digérer. D'autres sont acres, et peuvent à la longue dépraver les humeurs. Il faut renoncer à ces aliments, ou du moins en manger peu. Néanmoins, là-dessus comme sur beaucoup d'autres choses, l'habitude a un grand pouvoir. On en voit qui, tous les jours, mangent impunément des choses réputées malsaines. Le peuple des villes et des campagnes use de nourritures grossières, et sa vigueur n'en est pas altérée. Peut-être même serait-il moins robuste, si ses aliments étaient plus délicats. En général, plus la cuisine est simple, mieux la santé s'en trouve. Tous les raffinements de nos Apicius détruisent peu à peu le tempérament. Un ou deux plats suffisent à l'homme frugal. Comment pourrait-on se bien porter, lorsqu'en un seul repas et chaque jour, on entasse dans son estomac une douzaine de mets différents, sans compter les vins, les liqueurs, les glaces et le café! Quel funeste penchant! On a bien raison de dire que la gourmandise en fait périr plus que l'épée. Ce vice est la cause de la plupart des maux qui affligent l'humanité. Et même il est difficile de s'en corriger lorsqu'on s'en est une fois rendu l'esclave. La bonne chère excite toujours à manger au-delà du besoin. On ne peut trop accoutumer les jeunes gens à l'indifférence sur cet article.

L'heureuse habitude de la sobriété produit les plus grands avantages: C'est une des sources fécondes du bonheur. On est moins sujet aux maladies violentes et chroniques. On est plus agile. On se sent une espèce d'alacrité qui rend l'existence agréable. Le sang est plus pur, l'entendement plus sain. Les opérations de l'esprit se font avec plus d'énergie et de netteté.

Tout le monde a entendu parler de Cornaro: Cet exemple est séduisant. On ne peut s'empêcher d'admirer l'empire que ce vénitien avait pris sur lui-même. Souvent, on est tenté de l'imiter; mais pour en retirer les mêmes avantages que lui il faudrait avoir sa persévérance opiniâtre, et peu de gens sont doués de ce courage qui dédaigne les recherches de la sensualité. On veut jouir à quelque prix que ce soit. On ne sait pas résister à l'occasion, et, avant de se livrer aux plaisirs, on oublie de penser aux suites fâcheuses dont ils sont souvent accompagnés.

Quelque âge et quelque tempérament qu'on aie, on se trouvera toujours bien de faire usage des aliments les plus simples, et de n'en prendre que lorsque le besoin s'en fait

sentir. Les médecins ne seront guère employés par ceux qui suivront constamment cette règle.

L'exercice est presque aussi nécessaire à la santé que la sobriété. Nos corps sont composés d'un lacs de vaisseaux dans lesquels il y a différentes liqueurs dont la circulation est facilitée par le mouvement. Lorsqu'on vit ordinairement dans l'inaction, la dépuration de ces liqueurs est imparfaite, et on contracte des infirmités. Les sécrétions se faisant mal, on est sujet aux engorgements, aux obstructions; on n'éprouve pas ce bien-être, cette gaîté qui accompagne la santé. On ne vit qu'à demi. On finit par devenir morose, à charge aux autres et à soi-même: L'ennui, les vapeurs et une mélancolie sombre s'empare de l'oisif dont, assurément, l'existence n'est pas à envier.

On évite ces inconvénients par un exercice modéré pris tous les jours. En menant une vie exercée, on fortifie le genre nerveux, les digestions sont meilleures, et la transpiration se fait avec plus de régularité. Il y a une foule de faits qui prouvent que l'exercice a fortifié des constitutions originairement très délicates.

La vie molle et casanière énerve, abâtardit. Combien n'avons nous pas dégénérés de nos ancêtres! Nous ne pourrions pas faire un pas, si nous étions revêtus de ces armures de fer qu'ils portaient lestement dans les combats. On a renoncé à tous les jeux d'exercice. Mon père m'a souvent dit que, dans sa jeunesse, il y avait à Grenoble trois jeux de Paume. Il n'y en avait plus qu'un en 1775, et encore était-il souvent vacant. A présent on s'échauffe le sang au jeu, on passe son temps dans les salons où l'on ne dit que des riens et où l'ennui provoque de fréquents bâillements. On s'enferme pendant trois heures dans des salles de spectacle dans lesquelles on respire un air méphitique. Le luxe, la mollesse, le désœuvrement, et ce qui en est la suite, la corruption des mœurs nous ont dégradés. Affaiblis par l'indolence et l'abus des plaisirs, comment donnerions-nous le jour à des enfants vigoureux. Ainsi l'espèce humaine se détériore de plus en plus. Une foule de maux nous assiège. Les vieillards deviennent plus rares, nous sommes plus petits, plus fluets que nos pères.

C'est surtout dans les grandes villes que cette dégénération frappe les yeux, et elle serait encore bien plus sensible si la population n'était pas sans cesse renouvelée par les étrangers qui y affluent de toute part. L'exercice le plus salutaire est celui qui est pris en plein air, le matin avant dîner, et qui met en jeu toutes les parties du corps. Il doit être proportionné aux forces de l'individu. Immédiatement après le repas il nuit à la digestion par la diversion des forces qu'il opère, et il faut tâcher de réserver les exercices les plus doux pour ce temps-là. Ces moments peuvent être employés à des

jeux de société, à la conversation, aux lectures amusantes. Environ trois heures après le dîner on peut se livrer à nouveau à l'action. Je me suis alors toujours bien trouvé des promenades à pied. Etant à Grenoble, il n'y avait guère de jour où je n'allasse me promener, hors la ville avec mon ami Franquières.

Il faut éviter de faire habituellement des exercices trop violents et trop longtemps continués. Ils usent la machine et hâtent la vieillesse. On voit plus de vieillards parmi les gens aisés qui jouissent avec prudence que parmi les gens du peuple qui, pour subsister, sont obligés de se livrer à des travaux excessifs. Lors qu'on est près de suer, on diminuera peu à peu le mouvement; On ne s'exposera point, sans agir, à des courants d'air, et on ne boira point de l'eau fraîche. Si on a soif, on boira un peu de vin. On doit faire plus d'exercice dans les temps froids que dans les temps chauds afin de rappeler à la circonférence du corps les humeurs qui alors tendent à se rendre au centre. L'exercice sera plus ou moins fort selon l'âge et la constitution : les vieillards en ont moins besoin que les jeunes gens, les femmes que les hommes.

Outre la sobriété et l'exercice, il faut encore, pour conserver sa santé, de la modération dans les passions, et surtout dans celle de l'amour. Dans nos Sociétés corrompues, il est rare que la jeunesse ne soit instruite de bonne heure sur tout ce qui a rapport à l'amour. Les collèges, les séminaires, sont fort dangereux pour les mœurs. Les jeunes gens s'y donnent les uns aux autres des leçons de vice, ils y prennent la funeste habitude de la masturbation, et souvent ils la conservent pendant toute leur vie; Les mêmes inconvénients ont lieu dans les couvents où les filles sont élevées. L'éducation particulière met plus à l'abri de ce dangers, mais il faut veiller les domestiques.

Il serait à désirer qu'on fut tout à fait ignorant sur cet article jusqu'à 21 ans au moins. Si dans un temps où l'imagination est plus forte que la raison, on vient à connaître le chemin du vice, il est bien difficile qu'on résiste à la tentation de s'y engager. Les jouissances prématurées font un tort irréparable à notre tempérament. Elles empêchent que le corps ne prenne tout son développement. Les nerfs, les muscles restent faibles, et on est exposé aux incommodités qui sont la suite du relâchement des solides. Cette langueur des organes influe sur la faculté de penser. On devient incapable d'une attention soutenue. On ne se sent point animé par ce beau feu qui fait naître les idées heureuses. En un mot, l'esprit est aussi débile que le corps. Les vapeurs, l'ennui assiègent l'existence qui devine de plus en plus à charge.

La semence élaborée et déposée dans ses réservoirs, a acquis cette inconcevable propriété de la reproduction. Si elle n'est pas employée à cet usage, elle est repompée

par des vaisseaux et portée dans le torrent de la circulation. Il paraît que cette liqueur éthérée joue dans la machine un rôle très important. Lorsqu'on en est avare, on sent un bien-être, une vigueur que n'éprouvent point ceux qui la prodiguent. Ses effusions fréquentes affaiblissent le genre nerveux, l'estomac, les yeux. Plus on est délicat, plus il faut la conserver avec soin. En rentrant dans la masse du sang, elle maintiendra les forces et la santé.

Le coït fatigue moins que la masturbation, probablement à cause des émanations de la femme qui étant absorbées par les pores, diminuent l'épuisement. Tissot a fait un tableau effrayant de l'onanisme, et il a en cela rendu un service réel à l'humanité. Car on ne peut trop détourner les jeunes gens de ces jouissances solitaires, qui, par la facilité qu'on a de se les procurer, sont extrêmement dangereuses. Cependant, il faut convenir que si, dans la force de l'âge, on ne fait qu'un usage modéré de l'onanisme, on n'en éprouve aucun dommage. Cela est confirmé par la longue vie de certains moines qui n'ont jamais eu d'autre manière d'éteindre les feux de la concupiscence. L'excès seul est nuisible. Combien de gens qui sont disgraciés de la Nature et rebutés par le beau sexe, ou qui craignent les maladies vénériennes, ou enfin qui ne se soucient pas de perdre leur temps à faire leur cour aux femmes, ont recours à cette pratique pour satisfaire leurs besoins! Mais cette façon de tromper la nature est une bien faible représentation des plaisirs délicieux qu'on savoure dans les bras d'une femme qu'on aime. Jeune homme, abandonne donc ton insipide jeu, et ne prive plus Vénus de l'encens qui lui est dû.

En fait d'amour, il y a de valeureux champions. Plusieurs, outre la grosseur et la force des parties génitales, ont la faculté d'éjaculer plusieurs fois de suite, sans que l'érection cesse. D'autres ont l'érection faible, difficile, et elle tombe subitement après l'éjaculation. On trouve en cela beaucoup de variétés dans les individus. Ainsi chacun doit consulter son tempérament et sa raison avant de se livrer aux plaisirs de l'amour. C'est l'imagination seule qui nous pousse aux excès. Si, comme les animaux, nous ne céditions jamais qu'au besoin, notre santé serait bien plus assurée.

S'il est essentiel de commencer tard à répandre sa semence, il est nécessaire aussi de s'interdire de bonheur ce plaisir. Dès que l'âge de retour est venu, il faut faire scission totale avec les Amours. [Selon M. Daubenton, l'âge de retour commence à 45 ans environ. Fontenelle a vécu 100 ans moins 3 mois. Il dut sans doute cette longue vie à la modération de ses passions que la raison sut constamment diriger. Il se retira de bonne heure du commerce des femmes: "J'ai boutonné ma culotte à 30 ans" disait-il.]

O comble du ridicule! Vos cheveux et votre barbe grisonnent, vos dents tombent, les rides sillonnent votre visage, et vous voulez encore folâtrer avec les grâces! Faîtes donc une prudente retraite. Ne prenez pas pour des besoins , les désirs que font naître une imagination qui vous trompe. Ayez assez d'empire sur vous pour garder constamment cette liqueur précieuse qui doit fortifier votre santé et prolonger votre vieillesse. Laissez à la jeunesse les ébats amoureux. Vous trouverez assez, dans la culture de votre raison, à vous dédommager des privations que l'âge vous a rendues nécessaires.

Toutes les autres passions, portées à l'extrême, sont préjudiciables à la santé.

L'ambitieux est la proie de l'inquiétude et du chagrin. Il passe sa vie dans une agitation perpétuelle, et ce n'est pas pour lui que les nuits sont calmes. Comment la santé, qui ne peut se maintenir que par la régularité des fonctions, existerait-elle au milieu des dérèglements de l'imagination?

Le joueur se mine autour d'un tapis vert. Il ne fait point d'exercice, il ne respire qu'un air vicié. Tout entier à sa passion, il s'échauffe le sang, il fait de la nuit le jour.

L'étude même, qui est la plus noble de toutes les passions, n'est pas sans danger, lorsqu'on s'y livre avec trop d'ardeur. L'inaction dans laquelle elle fait vivre, la tension continuelle des organes de la pensée, dérangent les fonctions. Les digestions se font mal, les sécrétions sont imparfaites. Il s'en suit un grand nombre d'infirmités. Pour les prévenir, il faut que l'homme de lettres varie ses occupations, qu'il soit sobre, et qu'il fasse, tous les jours, de l'exercice en plein air.

On sait combien il est important de fixer son domicile dans un endroit où l'air soit sain. Il ne peut être indifférent à la santé qu'un fluide duquel les poumons extraient sans cesse un principe vivifiant, soit pur ou impur. L'air d'une campagne où le terrain est léger , et où il n'y a point d'eaux stagnantes ni d'exhalaisons sulfureuses, vaut ordinairement mieux que celui des villes et surtout des grandes villes. Les eaux salubres sont aussi bienfaisantes.

ANNEXE A-14 : Préface des tomes 17 à 19 des *Extraits de mes lectures* :
Lettre à Fiévée

APH, Charles d'Herculais, *Extraits de mes lectures*, vol. 17-19.

J'ai cru que la lettre suivante ne serait pas déplacée dans ces recueils : je l'ai écrite à Mr Fiévée, un de ceux qui travaillent au Mercure. (1805)

Des environs de Châlons sur Marne le 10 janvier 1805

J'ai occasion, Monsieur, de parcourir quelquefois le Mercure. J'espère que vous ne trouverez pas mauvais que je vous fasse part de quelques réflexions que son état actuel m'a suggérées.

Anciennement, des littérateurs distingués travaillaient au Mercure, on y trouvait d'excellents articles, propres à former le goût des jeunes gens, et à satisfaire la raison des hommes faits. Quantum mutatus ab illo! A présent il est bien rare qu'il y ait des choses intéressantes, de ces choses qu'on aime à relire. D'ailleurs, il est très mal dirigé. La partie des nouvelles est trop succincte. On ne sait presque rien de ce qui se passe, quand on ne voit que ce journal. La plupart des personnes ne recevant pas de gazette conjointement avec le Mercure, seraient, je crois, bien aise de lire chaque semaine, un résumé de ce qu'il y aurait de plus avéré. 7 à 8 pages suffiraient pour cela. N'est-il pas ridicule qu'on y ait mis aussi peu de détails au sujet du couronnement? Moyennant quelques lignes, le rédacteur s'est cru quitte de tout le reste.

Il vaudrait mieux, sans doute, donner un peu plus d'extension à la partie des nouvelles, et insérer moins de mauvais vers. Que perdrait-on si l'on raccourcissait l'article des spectacles où l'on met de longues analyses de pièces détestables, lesquelles ne peuvent intéresser personne, surtout les abonnés des départements.

On devrait trouver un peu de tout dans le Mercure. Il s'agirait que le goût et le Savoir présidassent à sa rédaction. Pourquoi n'y ferait-on pas entrer de temps en temps de bons articles relatifs aux sciences, où l'on rendrait compte des vues et des découvertes nouvelles?

Certainement, la poésie est agréable, mais il faut qu'elle soit bonne. Ainsi que la musique et la peinture, elle ne souffre guère de médiocrité. Au lieu de cette foule de vers nouveaux qu'on voit dans le Mercure, il me semble qu'il serait plus utile qu'on

leur substituât quelques-uns de ceux de nos bons auteurs, avec des observations dans lesquelles leur mérite serait apprécié, et les fautes contre la langue et le goût seraient soigneusement relevées.

D'ailleurs, toujours des charades, toujours des énigmes, et toujours des logogripes... Qui peut-être doué d'une patience assez robuste pour chercher, chaque fois, à deviner toutes ces puérités? Je ne prétends cependant pas qu'on doive les exclure totalement du Mercure. Car, Variété étant sa devise, on peut y mettre un peu de tout, excepté ce qui est mauvais. Mais il faudrait que très souvent les choses importantes y prissent la place des babioles. J'y voudrais voir tantôt un bon article de littérature, de morale, d'histoire, de politique, tantôt un article de physique, d'histoire, de politique, tantôt un article de physique, d'histoire naturelle, de chimie, d'arts.

J'y désirerais surtout de l'impartialité. Il s'en faut bien qu'elle règne dans le Mercure actuel. Tous ceux qui y travaillent ont la même consigne. Ils sont payés pour calomnier la philosophie et les philosophes. Vous, Monsieur, primus inter pares, vous vous distinguez dans ce noble emploi. Voltaire, plus que les autres, émeut votre bile. C'est dommage qu'il n'existe plus car il vous aurait fait figurer à côté de maître Aliboron¹. Et chacun de rire et de s'écrier: O le brillant attelage! Voltaire est trop élevé pour que la boue que vous lui jetez aille jusqu'à lui.

Que peuvent contre lui tous les rois de la terre? Et surtout un pauvre journaliste dont la plume est vénale, et qui n'a fait preuve d'aucun talent. Quelle est votre idée? Croyez-vous donc nous faire rétrograder au 12^{ème} siècle? Vous vous attachez sans cesse à décrier Voltaire, parce que vous connaissez l'influence qu'il a eue sur son siècle, et qu'il conservera dans les âges suivants, malgré les efforts que feront des Pygmées pour l'annihiler. Elle est fondée sur son génie,, son goût, ses vastes connaissances, sur la facilité et la grâce de son style, sur son courage à démasquer l'hypocrisie, à combattre les préjugés de toute espèce. Par cette influence il a rendu de grands services aux hommes de tous les pays. C'est lui sans contredit l'auteur qui a le plus propagé les lumières, il est la cause indirecte de toutes les réformes utiles faites en Europe depuis 50 ans. Le peu de bons écrivains qui nous restent , ont été formés par ses ouvrages. Quelques-uns, peut-être ont la mauvaise foi de n'en pas convenir, ou ont le cœur assez mauvais pour battre leur nourrice. Mais leur ingratitude fait horreur. Le seul tort que Voltaire ait eu fut de se montrer trop sensible à la critique.

¹ C'est ainsi que Voltaire appelait Fréron qui dans son Année Littéraire critiquait avec acharnement cet illustre adversaire.

Devait-il donc faire attention au bourdonnement de ces vils insectes de la littérature qui, rongés par la jalousie, sont désolés de leur nullité, et, veulent obscurcir tout ce qui a de l'éclat? Il aurait mieux fait de s'occuper constamment à perfectionner ses ouvrages, que de perdre son temps à repousser les faibles coups de ses sots critiques.

Vous avez mis aussi sur votre liste de proscrits, Helvétius, Diderot etc... La société du Baron d'Holbach que vous qualifiez honnêtement d'infernale ², excite votre courroux. Et quand bien même vous seriez grand officier de la Sainte Hermandade, vous ne montreriez pas plus de zèle contre tous ces amis de la raison qui, ne vous déplaise, méritent le respect et la reconnaissance. Calmez-vous, Monsieur. Il est probable que leurs ouvrages ne seront point lus par le peuple. Mais, tant pis si ceux qui le dirigent ne s'en pénètrent pas. L'abus qu'on peut faire des principes philosophiques n'en infirme point la vérité. N'abuse-t-on pas des meilleures choses? Faudrait-il donc défendre les couteaux parce qu'on peut s'en servir pour assassiner?

S'il y a une seule chose infernale, c'est assurément votre malice qui pour rendre les philosophes odieux s'efforce de démontrer que leurs principes ont causé les désastres de la révolution. Certes les brigands qui ont commis tant de crimes, ont bien mal compris la doctrine holbachique, s'ils l'ont crue propre à justifier leurs épouvantables excès. Quel est le philosophe qui n'a point gémi sur l'aveuglement de nos meneurs ? Vous dites que la philosophie a produit les malheurs de la révolution; mais cette inculpation est de toute fausseté.

La religion peut être, à bien plus juste titre, être accusée des calamités qui ont affligé les hommes pendant tant de siècles. Vous soutiendrez qu'on a abusé de la religion, et je répondrai de même qu'on a abusé de la philosophie. Vous serez forcé de convenir que j'ai du moins par-dessus vous un grand avantage dans cette discussion, si l'on considère que le délire religieux a été infiniment plus long que le délire philosophique. Les philosophes se sont récriés souvent contre les erreurs de notre législation, la déprédation de nos finances, le despotisme de nos ministres etc. il est fâcheux que les réformes qu'ils indiquaient, n'aient pu s'opérer tranquillement. Ils nous ont fait connaître la source de nos maux. Est-ce leur faute si nous n'avons pas su y appliquer les remèdes convenables?

Nos maux dataient de loin, et d'un temps où il n'était pas question de philosophie. Ils ont commencé sous Louis XIV qui, par ses prodigalités, sa passion pour la guerre, sa fierté et son intolérance, avait ruiné et mécontenté ses peuples. Le Régent vint

² Voyez le Mercure du 29 décembre 1804

ensuite. Il fit les plus mauvaises opérations de finances, et profondément corrompu, il se joua des plus sacrés principes de la morale: conduite peu propre à maintenir le respect dû à l'autorité. Louis XV, soumis d'abord au pacifique et hypocrite Fleury qui pour éloigner le monarque des affaires favorisait indirectement son goût pour les plaisirs; Louis XV, dis-je, montre pendant toute sa vie une espèce d'indifférence pour les nobles fonctions de la royauté. Sa sphère était trop étendue pour lui. Il était fait pour être un particulier aimable, plutôt que pour être le chef d'un grand peuple. Il laissa tout aller au gré de ses ministres qui abusèrent souvent de leur autorité. Il n'y eut dans l'administration aucune fixité, chose cependant si nécessaire. Les Sultanes favorites plaçaient et déplaçaient les Ministres. C'était une navette continuelle, et chacun défaisait l'ouvrage de son prédécesseur. Au milieu de ce chaos, les finances se dérangeaient de plus en plus. Le Roi se livrant tout entier à la crapule, était généralement méprisé. L'audace de ses ministres excitait l'indignation. On soupirait après un changement.

Enfin, la mort le frappe. Louis XVI monte sur le trône. On conçoit quelques espérances, en voyant le vertueux Turgot à la tête des affaires. Ce Philosophe profond et courageux répandit une espèce de terreur parmi les courtisans, les financiers et la foule immense de ceux qui vivaient des abus. Tous se liguèrent pour défendre leurs propres intérêts qui n'étaient point les mêmes que ceux de l'Etat.

Turgot fut sans cesse contrarié. Les obstacles se multiplièrent. La plaisanterie, la calomnie furent mises en usage contre lui. Et, ce qu'il y eut de plus affreux, c'est qu'on vint à bout de persuader au peuple que son bienfaiteur était son ennemi. Le Roi ne put résister aux efforts de l'intrigue qui ne se lassait jamais. Il abandonna bientôt son Ministre. Celui-ci se retira avec le seul regret de n'avoir pu opérer le bien. C'était peut-être le seul homme capable de régénérer la France sans ces secousses et ces orages qui ont rendu notre existence si malheureuse.

Le banquier Necker, et encore moins le prodigue Calonne ne purent point empêcher le vaisseau de faire naufrage. Les dépenses surpassant toujours les recettes, le déficit devint immense. Il y eut un embarras général. La Reine, les Princes, et tous les oiseaux de proie qui les entouraient, fondirent sur le trésor royal, et se le partagèrent. Le Royaume tomba dans une crise alarmante, et il fallut avoir recours à des moyens violents pour en sortir. De là, les Etats-Généraux, et puis... O douleur!

La Révolution a donc été occasionnée par le vice du gouvernement établi depuis cent ans, par le délabrement des finances, et spécialement par l'extrême faiblesse de Louis XVI. L'histoire offre des exemples de révolutions dans des siècles qui n'étaient

nullement philosophiques. Elles ont été l'effet naturel des circonstances politiques, et non celui des opinions de quelques penseurs. C'est une insigne mauvaise foi de rendre les philosophes responsables des maux que nous avons soufferts. En général, ils ont toujours prêché la pratique de toutes les vertus sociales, et cherché à déraciner les préjugés qui s'opposent au bonheur de l'homme, et lui font méconnaître ses intérêts les plus chers. Il est vrai qu'ils n'appuient point la morale dans les espaces imaginaires. Mais il lui donnent une base solide, en la fondant sur les rapports qui dérivent de la nature de l'homme. Cette morale ne varie point au gré des prêtres. Elle est la même à Pékin qu'à Paris. Jésus-Christ ne l'a pas plus inventé que Mahomet et Vishnou : Elle est le résultat nécessaire de l'organisation humaine dans tous les temps. Les prêtres l'ont plus ou moins dénaturée; ce qui a produit la plus grande partie des maux dont l'humanité a été affligée.

Plus l'instruction s'étendra, plus on sera convaincu de la vérité des principes diaboliques de cette affreuse société du baron d'Holbach, pour parler votre langage: Principes qui peuvent être appelés conservateur de la Société plus justement que ceux de la théologie que vous regardez comme tel. Puisque les sociétés ne seront réellement heureuses que lorsqu'ils seront bien pratiqués par tous ses membres, je sais bien que les hypocrites, les charlatans et les sots qu'ils traînent à leur suite, ne seront pas de cet avis; qu'ils répondront par des mensonges, des injures et des menaces. Cela est tout simple : La cuisine de ces imposteurs est fondée sur l'ignorance, et tout ce qui tendra à désabuser le Peuple, les exaspèrera toujours au dernier degré. Ils ne sont jamais plus content que lorsqu'ils parviennent à faire rôtir leurs contradicteurs.

Le Système de la Nature, quoique vous en disiez, est le plus beau monument que la philosophie pouvait élever. Il est vrai qu'on y apprend à ne pas se courber devant les entités métaphysiques, qu'il relègue dans le domaine de l'opinion; et qu'il fait voir qu'il n'y a sorte d'inconvénient qui n'aient résulté de ce malheureux penchant que nous avons de personnifier les abstractions de notre esprit. Cela est sans doute un grand tort dont l'auteur ne sera jamais absous par vous et par ceux que l'aspect de ces vérités fait pâlir ou frémir de rage.

Quel dommage qu'on ait pas fait disparaître de cet ouvrage quelques incorrections, et beaucoup de longueurs et de répétitions qui le déparent! Il est d'ailleurs si plein de moelle, il contient des pages si éloquents, qu'on lui pardonne aisément ses petites imperfections.

Partout il recommande la vertu, et en démontre les avantages. Celui qui saura se rendre propre cet immortel ouvrage, ne sera jamais un homme immoral ni un mauvais citoyen. Il y apprendra à s'affranchir de tous les préjugés qui abrutissent l'esprit humain, et font si souvent le malheur du monde. Il y verra que le vice et le crime sont de faux calculs, des aberrations de notre jugement, et que notre intérêt bien entendu doit nous persuader de nous réfugier dans le sein de la vertu, qui est le port le plus sûr du bonheur. Qu'ainsi il ne faut pas se lasser de répandre les lumières, de perfectionner l'éducation et la législation; qu'on doit honorer la vertu, récompenser les services rendus, châtier le crime, et rendre le vice méprisable.

La plupart des hommes ne croient point à une autre vie, ou n'y pensent pas. Ils agissent d'après l'impulsion de leurs goûts et de leurs passions. Ainsi les ouvrages philosophiques, en supposant qu'ils les lussent, n'entraîneraient aucun résultat fâcheux pour leur tranquillité.

Quant à ces enthousiastes qui ne se repaissent que de chimères, et qui trouvent leur bonheur dans leur rêves, il n'est guère probable que la doctrine de nos philosophes puisse opérer le miracle de leur désenchantement. Ils sont trop prompts à repousser, sans examen, tout ce qui tendrait à dissiper le prestige. Le Système de la Nature et les autres livres de ce genre ne peuvent donc être nullement dangereux, d'abord pour les raisons que j'ai dites, et en second lieu parce que le peuple ne lit point, et surtout des ouvrages qui exigent de la force de tête.

Ainsi tout ce qu'on a avancé contre le prétendu danger de ces ouvrages, tombe de soi-même, et est l'effet de l'erreur ou de la mauvaise foi. Au reste, si quelqu'un avait le jugement assez faux pour trouver dans la doctrine philosophique des encouragements au crime, la Loi serait là pour l'arrêter dans ses déportements. Il serait bientôt mis hors d'état de nuire, ou même détruit comme un animal venimeux.

Notre gouvernement actuel vaut beaucoup mieux que l'ancien. Cela est hors de doute. Notre rouille gothique s'est effacée en grande partie. J'aime à croire qu'on se perfectionnera encore. A qui devons-nous, en premier lieu, les changements qui se sont opérés? A ces philosophes que vous n'aimez pas, Monsieur. Ils ont donné l'éveil sur tous les abus, et ont discuté toutes les matières d'administration. S'ils se fussent contentés de ne faire que des tragédies comme Racine, ou des poésies de divers genres comme Boileau, nous ne serions pas si avancés. Le progrès des lumières est leur ouvrage. Il faudrait être aveugle pour le nier.

Je pourrais encore dire bien des choses sur ce sujet. Mais en voilà déjà beaucoup trop pour une lettre. Je finis en en vous priant de ne pas faire attention à la page seconde. [*Lorsque je fais atteler par Voltaire, Fréron avec.*] Cela a échappé à ma plume. Je serais très fâché de mortifier personne; Soyez en sûr. Je pense qu'on peut attaquer franchement les opinions, mais qu'il faut épargner les personnes.

Adieu Monsieur... Celui qui vous écrit est un bon jardinier qui, dans cette rude saison, ne pouvant travailler son jardin, s'est occupé à griffonner cette apologie imparfaite de la philosophie. J'espère que vous lirez tout cela avec la patience dont on dit que votre grand maître Jésus a donné de si beaux exemples. Si vous ne vous convertissez pas, je me contenterai de pleurer sur votre endurcissement. La Harpe, après avoir été longtemps au Diable, se donna tout-à-coup au Seigneur. Pourquoi vous, Monsieur, qui à présent paraissez tout à Dieu, ne pourriez-vous pas un jour être serviteur de Mr. Le Diable? L'humanité est si ondoyante! Addio.

C.D

Note : Dans cette lettre, je n'ai signé que des lettres initiales des mes noms Charles D'Herculais, me souciant peu d'être connu, pourvu que la vérité soit.

ANNEXE A-15 : Préface du tome 20 des *Extraits de mes lectures* :
« Sur la Mort »

APH, Charles d'Herculeis, *Extraits de mes lectures*, vol. 20.

Sur la Mort

Les corps ne sont pas plutôt arrivés à leur point de perfection, qu'ils commencent à dépérir. Plus ils ont été de temps à croître, plus ils se détruisent lentement. Quelque dur que soit leur tissu, ils s'altèrent enfin peu à peu, et le même mouvement qui a employé des siècles à les former, met aussi des siècles à les décomposer. Ils tendent à se maintenir dans leur état, mais c'est en vain. Ils sont soumis à l'influence des autres êtres qui par leur action continuelle opèrent la désunion des éléments de ces corps. Cette tendance qu'on peut appeler force vitale, et dont la nature nous est inconnue, repousse, autant qu'il est en elle, les agents destructeurs. Il en résulte une espèce de lutte dans laquelle le mixte a tôt ou tard le dessous. Une masse de fer résiste à sa destruction par la forte cohésion de ses parties; cependant le temps la mine insensiblement. Tout ce qui existe a le même sort.

Il est probable que les astres sont assujettis à cette loi comme les autres corps. Ce Soleil qui nous éclaire, et qui est pour nous la source de la fécondité, disparaîtra un jour. Il s'écoulera sans doute des milliers de siècle, avant que cela arrive; mais le temps ne coûte rien à la nature. Il n'y a d'impérissable que la matière et l'énergie qui lui est propre. Ses formes sont passagères. On ne voit dans le monde que composition et décomposition.

O homme! Cesse donc d'être étonné de l'idée de ta mort. Tu frissonnes à l'aspect de la Parque! Tu voudrais te soustraire à la loi générale! Comment ne vois-tu pas que, pour réaliser un pareil souhait, il faudrait que tu eusses le pouvoir d'arrêter la marche éternelle de la nature? Songe, être faible et borné, que tu n'es important qu'à tes propres yeux. Que, pour la nature, tu n'es pas plus qu'un ver de terre; que les privilèges n'existent que dans l'ordre social, et que si la nature pouvait en accorder, elle ne serait plus ce qu'elle est.

Ce changement nécessaire de formes que nous avons appelé mort, lorsqu'il s'agit des animaux et des végétaux, nous devons l'avoir sans cesse présent à notre esprit. C'est selon moi, un des meilleurs moyens de nous consoler de notre fin, et de nous porter

doucement à la résignation. Chacun répugne à sa destruction. C'est une suite de cette tendance à se conserver, naturelle à tous les êtres, dont j'ai parlé ci-dessus.

Il n'est que trop commun de voir des personnes se livrer à la tristesse aux approches du trépas. Leurs craintes, leur lâcheté doublent leurs maux, au lieu que le courage les aurait allégés. Appelons donc à notre secours la raison, elle nous affermira dans notre dernière heure. En nous représentant que tout ce qui existe aura le même sort que nous, elle nous empêchera de tant regretter la vie. Et d'ailleurs, si l'on fait réflexion aux embarras, aux inquiétudes, aux dégoûts, aux maux, qui empoisonnent notre existence, comment pourrait-on gémir en recevant le coup qui doit nous affranchir de toutes nos misères?

Outre la nécessité de la mort, il faut encore envisager qu'après notre vie nous n'avons absolument rien à craindre. Nous ne sentons que par le moyen de nos organes. Or, ceux-ci étant détruits, il ne peut plus exister de sentiment. Le cœur n'a pas plutôt cessé de battre, que nous sommes devenus insensibles, et que nous n'avons plus la conscience de notre existence. Bientôt nos corps se dissolvent, et leurs éléments forment d'autres composés. C'est là le cercle éternel de la nature, et c'est sans-doute ce que Pythagore a voulu faire entendre par la métempsycose.

Tout ce que l'on a débité sur une autre vie est chimérique. Le Tartare des Anciens, l'Enfer des modernes sont des fables. Des politiques ont cru que ces inventions étaient nécessaires pour servir de frein aux hommes; mais ils ont souvent été dans le cas de voir qu'elles étaient impuissantes, et quelles n'arrêtaient pas les criminels hardis. Ces rêveries ont fait le tourment d'une infinité de gens.

Le dévot craint toujours de ne pas trouver grâce devant le tyran invisible que son imagination lui représente: Ses alarmes continuelles l'empêchent de goûter les plaisirs les plus innocents, le rendent morose et multiplient les angoisses de sa mort. Le philosophe au contraire ne se crée point des fantômes ennemis de son repos. Il regarde la mort comme la condition de la vie, comme un sommeil éternel qu'aucun rêve funeste ne troublera. Après avoir joui en Sage des douceurs de la vie, il se soumet tranquillement à une destinée qu'il partage avec tous les êtres et se laisse tomber nonchalamment entre les bras de la fille de la Nuit.

Beaucoup de gens ne cherchent qu'à éloigner de leur esprit tout ce qui pourrait leur rappeler la mort. Pour moi, j'avoue que j'y pense souvent, sans que cette idée m'attriste. Et pourquoi s'effrayerait-on du néant? N'est-ce pas un port à l'abri de tous les orages

*Unus interitus est hominis et jumentorum, et aequa utriusque conditis : sicut moritur homo, sic et illa moriuntur. Similiter spirant omnia, et nihil habet homo jumento amplius. Cuncta subjacent vanitati. (Ecl. Chap III , verset 19).

ANNEXE A-16 : Préface du tome 21 des *Extraits de mes lectures* :
« Sur le suicide »

APH, Charles d'Herculeis, *Extraits de mes lectures*, vol. 21.

Sur le suicide

Chacun est maître de son existence. C'est une propriété qu'il est fort difficile d'enlever: Car celui qui est enchaîné ou gardé à vue, peut néanmoins terminer sa vie en en point d'aliments. De nos jours, le fameux Pichegru, malgré ses surveillants, a trouvé les moyens de s'étrangler dans sa prison.

Toutes les raisons pour lesquelles on a cherché à combattre le suicide, sont extrêmement faibles. Celles surtout qui sont tirées de la religion n'ont aucune valeur. On a dit que le suicidé était un lâche, et qu'il y avait plus de courage à supporter l'infortune ou la douleur, que de s'y soustraire en se tuant. Je réponds qu'on est nullement fondé à taxer de lâcheté celui qui a assez de force d'âme pour vaincre ce penchant extrême qui nous attache à la vie. Le malheureux qui ne se donne pas la mort, n'est retenu que par sa faiblesse ou par l'espérance de voir bientôt finir ses maux.

La mort est ce que le commun des hommes redoute le plus, et celui qui se la donne de sang-froid, n'est certainement pas un homme ordinaire. On voit beaucoup de soldats l'affronter dans les combats, mais c'est par l'effet d'une impulsion machinale, communiquée par le bruit, l'exemple, la crainte du déshonneur. D'ailleurs chacun espère échapper au danger et se dit à lui-même qu'*il y a de vieux soldats comme de vieux capucins*. Cependant le plupart de ces guerriers, sur le courage des quels il n'y a aucun doute, ne pourraient jamais se donner la mort. Ce qui prouve que la perte certaine de la vie effraie bien davantage que le simple danger de la perdre; il en faut beaucoup plus pour se l'ôter soi-même. Aussi n'est-il pas rare de voir des malheureux continuer de vivre, quoiqu'ils soient la proie de toutes sortes de maux, et qu'il ne puisse leur rester aucun espoir d'un meilleur état, tant l'amour de la Vie est enraciné.

On a encore prétendu qu'il fallait être fou pour attenter à ses jours. Mais l'expérience a fait voir que, s'il y a quelques fous qui se tuent, il a beaucoup d'autres personnes qui conservent dans cet acte tout leur sang-froid, toute leur raison, et qui ne se

donnent la mort qu'après avoir fait tous leurs calculs. Qui oserait taxer de folie Zénon, Atticus, Brutus, Caton, etc.?

On veut toujours juger les autres d'après soi, et c'est ce qui donne lieu à tant de fausses opinions. On ne voit pas que, pour être juge compétent d'un suicidé, il faudrait avoir les mêmes organes, et se trouver exactement dans la même position que lui, sans quoi on ne peut bien apprécier la force des motifs qui le déterminent.

Il n'y a qu'une porte pour entrer dans le monde, a dit un ancien, et il y en a mille pour en sortir. Celui qui veut quitter la vie, est maître de choisir. Les uns se noient, les autres se pendent. Chacun a son goût et ne peut être blâmé d'avoir suivi le sien. Une des manières de mourir qui me répugnerait le plus, sans doute à cause de ma faiblesse, ce serait de me poignarder. Je préférerais avaler de l'opium, ou me laisser asphyxier par la vapeur du charbon. Ce sont-là, je crois, des morts fort douces, et des moyens sûrs de quitter la vie, sans, pour ainsi dire s'en apercevoir.

Il paraît qu'ordinairement le passage de la vie à la mort n'est point aussi fâcheux qu'on se l'imagine. Il y a peu de personnes qui ne se soient évanouies, et qui n'aient été à même de sentir que le moment où l'on perd connaissance n'est pas douloureux. Je crois que la mort n'est autre chose qu'un évanouissement dont on ne revient pas.

C'est dans les maladies plus ou moins longues qui précèdent la mort qu'on souffre souvent de tortures affreuses. Lorsque toute espérance de retour vers la santé est perdue, ne vaudrait-il pas mieux renoncer courageusement à la vie que de se traîner d'angoisses en angoisses, et de mourir ainsi à petit feu? A quoi bon souffrir en pure perte? Pour moi, je garde toujours de l'opium pour ce cas là. Les médecins qui, par scrupule, ne veulent pas faire dormir éternellement des malades désespérés et qui implorent leur fin, sont des imbéciles.

La crainte de la mort perpétue l'esclavage des peuples : Par elle, les excès des tyrans restent souvent impunis. Qu'il y ait plus de Brutus, et l'on verra moins de Néron. Il n'y a que l'homme courageux qui soit vraiment libre, car, s'il ne peut immoler le despote, il sait au moins s'affranchir d'une vie, qu'on lui a rendue insupportable par les humiliations dont on l'abreuve.

Jamais il ne s'est manifesté un plus grand mépris de la mort que pendant notre Révolution. Jamais le courage n'a brillé avec plus d'éclat. On a vu des traits héroïques. La vie était devenue indifférente. On la perdait, on se l'ôtait, sans sourciller. Des femmes même ont montré une vigueur étonnante. L'illustre Charlotte

Corday enfonçant un poignard dans le sein du monstre Marat, est un tableau sublime qui fera l'admiration de la postérité.

Quelquefois le philosophe est retenu dans les liens de la vie par la considération de l'utilité dont il peut être à sa patrie, à ses parents, à ses amis. Je suis loin de blâmer de pareils motifs. Il y a sans doute un grand mérite à ne supporter une existence pénible que dans la vue d'opérer le bien.

ANNEXE A-17 : Préface du tome 22 des *Extraits de mes lectures* :
« Du bonheur »

APH, Charles d'Herculais, *Extraits de mes lectures*, vol. 22.

Du bonheur

Ceux qui recherchent le bonheur avec le plus d'empressement , sont souvent les moins heureux. Il y a dans la plupart des hommes, une inquiétude qui les tourment. Ils forment des projets chimériques. Sans cesse ils désirent. Au lieu d'apprendre à jouir du présent, au lieu de se contenter des plaisirs simples que la nature leur offre d'une main libérale, ils n'envisagent que l'avenir, ils ne vivent qu'en idée et pour un temps qui ne sera peut-être jamais à leur disposition. Ils trouvent une certaine douceur à se laisser bercer par des espérances vagues qui les abusent. Enfin ils attendent toujours le moment de jouir, et ils ne jouissent jamais.

Un négociant, après mille dangers a enfin gagné cent mille francs. Dira-t-il, c'est assez? Jouira-t-il tranquillement du fruit de ses travaux? Non il veut doubler sa fortune, avant de se reposer. En conséquence, il fait de nouvelles spéculations; il confie son argent aux flots de l'Océan. Mais une tempête survient, le vaisseau fait naufrage, et tout est englouti.

Les peines de l'esprit nous rendent plus malheureux que celles du corps. Le journalier qui n'a rien pour vivre que le produit de son travail, a l'air content. Il chante. Son corps est agité mais son esprit est tranquille. Les aliments communs dont il se nourrit, entretiennent sa santé, et il ne connaît pas l'ennui qui ronge le riche indolent. Plus il est grossier, plus il végète, plus enfin il ressemble aux animaux, et plus il est heureux.

Le Sauvage, surtout s'il vit isolé, et non dans les peuplades qui ont un commencement de civilisation, le Sauvage, dis-je, a dans son antre un sort préférable à celui du prince dans son palais. Il n'a pas cette sensibilité qui est la source de presque tous nos maux. Ces objets auxquels nous attachons tant d'importance, n'ont aucune valeur pour lui. Il n'est occupé que du soin de sa subsistance, et, dès qu'il satisfait son appétit, il dort. Sa vie est purement animale.

Sans doute, l'homme civilisé ne voudrait pas changer sa position pour celle de ce sauvage. Il ne pourrait se résoudre à rétrograder vers cet état naturel. Pourquoi?

Parce qu'il est amolli, parce que toutes les jouissances que la Société lui procure, lui sont absolument nécessaires, et qu'il n'aurait pas la force de s'en séparer; enfin parce que l'habitude a tout à fait modifié son corps et ses idées. Je ne dirai donc pas à nos citadins " allez vivre isolé dans les bois, c'est le seul moyen d'être heureux", mais je leur dirai qu'il aurait mieux valu pour le bonheur réel de l'homme, qu'il eût toujours vécu comme les autres animaux, ses confrères.

Un concours singulier de circonstances ayant poussé l'homme à mettre en jeu les ressorts de l'organisation favorable que la nature lui a donnée, il s'avança peu à peu dans le chemin de la civilisation. Mais son bonheur, dépendant d'un plus grand nombre de causes, devint alors plus précaire. Ses maux se multiplièrent avec ses jouissances nouvelles, et il perdit sans retour ce calme précieux qu'on est souvent tenté d'envier aux bêtes. Ce pas funeste étant fait, il ne s'agit plus que de pallier le mal et de chercher des dédommagements.

Examinons donc, quels seraient, dans l'état actuel des choses, les meilleurs moyens de nous rendre heureux. Chacun ayant une façon de voir et de sentir qui lui est propre, on ne peut guère se flatter de tracer un plan qui convienne à tout le monde. Mais, n'y aurait-il pas quelques règles générales qui, en temps et lieux, pourraient être suivies avec avantage? Partageons les hommes en deux classes, les pauvres et les gens aisés. La manière d'être heureux de ceux-ci diffère beaucoup de celle des autres, ce qui établit entre eux une ligne de démarcation.

Le pauvre est celui qui est obligé de travailler pour vivre. Le bonheur qu'il désire n'est pas compliqué. Pourvu qu'il ait la santé, que son industrie ne soit pas trop entravée par le gouvernement, qu'il ait une femme douce et capable de la seconder dans ses travaux, il sera aussi heureux qu'il peut l'être. Il faut qu'il s'interdise tous ces excès crapuleux auxquels le peuple ne se livre que trop. Sans cette retenue, il ne pourrait conserver la santé dont il a grand besoin pour subvenir à sa subsistance et à celle de sa famille. Je lui conseillerai encore d'économiser, chaque jour, quelque partie de son profit. Peu à peu il amassera une somme qu'il pourra placer, et s'il suit avec persévérance la même pratique, il s'assurera des ressources pour le temps où ses forces ne lui permettront plus de travailler. Cette sagesse répandra sur sa vie cette satisfaction, cette sérénité qui sont les signes du bonheur.

Le bonheur des gens riches se décompose d'un plus grand nombre d'éléments, et c'est pourquoi ils sont en général moins heureux que les pauvres. Leur mal le plus habituel est l'ennui. Chez eux la machine est affaissée par l'inaction dans laquelle ils vivent, d'où s'ensuivent la mélancolie, les dégoûts. Les plaisirs simples ne les

satisfont plus, il leur en faut de recherchés et même de bizarres. Ils baillent sous leurs lambris dorés. Une certaine langueur les consume. Ils appellent à leur secours toutes les sensations les plus voluptueuses. Mais ils sont blasés, et leurs organes refusent d'assouvir leurs désirs effrénés...

ANNEXE A-18 : Lettres de Jean-Jacques Rousseau à Franquières

APH, Charles d'Herculais, *Extraits de mes lectures*, vol. 34, pp. 423-429.

j'ai dit mon sentiment, cela est permis à tout hommes ; mais je n'ai jamais fait le moindre effort pour le faire adopter à d'autres. Que chacun pense comme il voudra, j'y consens de toute mon ame, pourvu seulement qu'on me permette à moi de croire ce qui me paraît vrai, bon et utile et qui ne fait de tort à qui que ce soit. Nous savons si peu où est la vérité, que tout homme qui se tourmente pour faire adopter son opinion à d'autres, me paraît plus présomptueux que sensé. Soyons tous de bonne foi : voilà ce qui importe : du reste que chacun suive la lumière de sa raison, non celle d'un autre. (il s'agit de religion fragment d'une lettre de J. J. Rousseau à Franquières Conseiller au Parlement de Grenoble. 29 novembre 1768 de Bourgoin en Dauphiné.

... Votre opinion sur le rapport composé dans lequel agit la superstition sur les peuples (c'est-à-dire que plus on va vers le midi, plus on trouve de superstition), est assez généralement répandue. je lui crois cependant plus d'exceptions qu'on ne pense : car si l'imagination exalte les têtes, ou les nourrit de visions, son défaut qui se trouve aussi souvent joint à la stupidité qu'au jugement, rend les hommes crédules et entêtés ; et la superstition qui vient d'un assentiment aveugle est peut-être encore pire que celle qu'on excite à force d'images ; celle-ci naît d'une chaleur de cœur qui peut produire de grandes vertus comme de grands crimes, l'autre ne fait que des hommes froidement cruels à la suite des fourbes qui les mènent. songez, monsieur, qu'à l'autre extrémité de la France sont des provinces septentrionales où la superstition règne pour le moins autant que dans celles du Midi que vous avez parcourues. le flamand qui naturellement est plein de bonté, devient sitôt que la superstition la mène, plus sanguinaire et plus atroce que l'Espagnol même. on serait étonné peut-être, en y regardant de près, de trouver plus d'attentats horribles inspirés par la superstition à des hommes nés dans des pays froids que dans des pays chauds. L'ardente superstition rend trop souvent cruels ceux qui s'y livrent, mais la superstition froide est toujours exécration ...

je crois, comme vous, que le physique est la base première sur laquelle le législateur doit fonder ses institutions ; mais je crois que l'illustre Montesquieu a donné souvent trop de force au climat qui est la cause la plus générale, parce que modifié par mille

autres causes particulières, son effet souvent devient presque nul. les accidens particuliers du sol, la situation locale, d'autres causes petites en apparence, déterminent souvent le génie d'un peuple et de loin la nature de son gouvernement. les grands fleuves, les vastes plaines sont le siège des grands Empires. Je crois voir le trône du despotisme s'élever sur les eaux du Gange et du Nil, et sur les plaines de la Médie. les pays rudes, montagneux, stériles, les Iles éparses doivent être les asyles de la liberté ; tout cela par l'influence continue, mais faible de la nature du sol que mille causes accidentelle peuvent vaincre et surmonter, mais non pas éteindre ; ensorte qu'au moment que ces causes cessent, elle reprend aussitôt son effet. je me suis tellement accoutumé à chercher à la constitution des peuples des causes particulières déterminantes que j'en vois souvent qui doivent paraître fausses à tout le monde, et qui le sont peut-être. par exemple, à Londres je ne voyais rien , parce qu'on ne voit rien dans les Capitales ; mais à peine eus-je passé six mois dans le cœur de l'Angleterre, que je vis clairement, selon moi, que toute la gloire de la Grande-Bretagne que Montesquieu attribue si pompeusement à sa législation, et cette législation elle-même étaient dues uniquement à deux causes qui paraîtront bien ridicules, et qui me paraissent bien évidente ; l'une, que l'humidité du sol de cette île la rend très propre aux paturages ; l'autre, qu'il n'y a point de loups. de ces deux seules causes combinées, je vois, par une conséquence nécessaire, sortir sa marine ses arts, son commerce, ses manufactures, les bras qu'elle a pu consacrer à tout cela sans nuire à son agriculture, le goût carnacier de ses habitants, enfin, ses mœurs, son caractère, et sa constitution présente qui tire à sa fin, parce qu'il faut que tout périsse ici bas, mais qui se renouvellera certainement, quoique le despote [Bute ?] puisse faire, à moins qu'il ne force les Anglais à manger du pain, et alors adieu l'empire de mers.

Fragment d'une de J.J. Rousseau à M^r de Franquières, elle est datée de Monquin près de Bourgoin en Dauphiné, le 26 février 1770.

... il n'est que trop ordinaire aux malheureux de se faire le foyer de la destinée, et de voir le désastre de la nature dans leurs particulières adversités. je n'ai pas été moi-même exempt de ce sot orgueil aux premières atteintes d'un sort imprévu auquel mon humeur bouillante était fort mal préparée. Aujourd'hui je me suis remis à ma place, et je ne crois plus tout perdu sur la terre, parce que J. J. Rousseau est infortuné. ... ne tirer point de mes malheurs des conséquences générales décourageantes pour la vertu : elle est souvent malheureuse, je l'avoue ; mais [deux mots raturés] elle a le

grand avantage de ne pas troubler la conscience. si l'on pouvait voir l'intérieur des méchants qui prospèrent, peut-être eux-mêmes, au milieu de toute leur apparente félicité feraient-ils plus de Pitié que d'envie, et je vous jure que j'aime infiniment mieux être J.J.R. victime des puissans de la terre, que d'être ces puissans eux-mêmes dans tout l'éclat de leur prospérité. Combien de justes coulant paisiblement à cause du calme dans lequel ils sont vécu, et qui n'offre point d'événement mémorable à citer ? heureux les peuples dont l'histoire n'a point parlé ! heureux les individus dont on ne dit rien dans le monde ! mon vertueux père a rempli paisiblement sa pauvre mais honorable carrière, et s'est éteint d'une mort douce. J'ai une tante octogénaire, exemple du bonheur attaché aux aimables et tranquilles vertus, aux goûts simples, aux mœurs honnêtes, à toute la modestie de son sexe. c'est dans les états obscurs, c'est dans l'aurea mediocritas d'Horace que des multitudes d'exemples ignorés justifient la nature des reproches injustes que lui attirent quelques malheurs éclatans qui ne sont que la suite de l'abus que les hommes font de ses dons ... combien nous aggravons le Poids de nos malheurs par notre faute, pour n'avoir pas su les dépouiller de ce qu'ils ont d'étranger à nous ! combien de maux qui n'arriveront jamais nous tourmentent par leur prévoyance ! combien d'autres ne sont que ce que nous les faisons nous-mêmes ! telle est une partie des miens. Si j'avais su mieux faire usage moi-même de mes principes, et me laisser moins subjugué par l'opinion, j'aurais vu qu'elle faisait la plupart de mes infortunes, et qu'en ne l'estimant que ce qu'elle vaut, je réduisais mes oppresseurs à se donner dans relâche des soins immenses pour faire de très-petits maux. s'ils pouvaient changer la nature des choses, leurs impostures me rendraient très-à plaindre ; mais tant qu'ils n'ôteront pas de ma poitrine le cœur d'un homme de bien, pour y mettre celui d'un mal-honnête homme, ils ont beau changer les apparences par leurs prestiges et fasciner l'aveugle opinion publique, je n'en reste pas moins ce que je suis à voir la façon dont on mène les hommes et le peu de soin qu'ils prennent eux-mêmes à se garantir de l'injustice et de l'erreur, je trouve qu'il faut être bien fou pour se tourmenter si fort de leurs fausses opinions, et si j'ai été jusqu'à présent de fou-là, j'espère enfin cesser de l'être, et dès lors voilà déjà bien des maux anéantis. Ils m'en peuvent faire beaucoup d'autres, et ils ne me les épargneront pas ; mais je touche à ma 60^{me} année : tout le temps passé de ma vie n'est déjà plus en leur pouvoir, et celui qui suivra ma mort n'y sera jamais ; il n'en reste donc plus à leur merci qu'une portion bien petite, et qui même diminue encore chaque jour : aussi je commence à ne les plus guères craindre, et s'ils n'y prennent garde, le moment approche où je vais leur échapper ... (lettre du 23 Mars, 1770.)

vosre projet d'aller voir la Sicile et la Grèce m'a fait tressailler. comment cette idée a-t-elle pu venir dans la tête d'un français ? Vous êtes à peu près le premier, et peu d'autres vous imiteront o si j'étais jeune, en santé, si j'étais libre libre ! je le suis ; les misérables qui m'enchaînent avec tant de soin auront le temps de connaître qu'on n'enchaîne point mon ame, et plus heureux que le Pauvre Lazarille de Tormes, j'aurai peut-être du fond de ma cuve le temps de m'écrier au moins une fois : « non, je ne suis pas un monstre, je suis un homme ». ... (lettre du 26 fevrier 1770)

(M^r de Franquieres lui avait mandé qu'il n'aimait pas son état : il était conseiller au Parlement de Grenoble. Rousseau lui répond à ce sujet :) que n'avez-vous le goût de votre métier, ou un métier de votre goût ? vous voilà, même par devoir dans une de ces contradictions morales, mais inévitables, qui font que la société va mal, et qu'elle ira toujours mal. il faut que les hommes soient aussi bêtes ou d'aussi mauvaise foi qu'ils le sont, pour se féliciter de leurs sottis institutions. (lettre du 29 novembre 1768.

Les lettres ont j'ai extrait les fragments ci-dessus ne sont point imprimées : c'est à l'amitié que M^r de Franquière avait pour moi que j'en dois la communication. Je ne sais si , à sa mort, on a trouvé parmi ses papiers les originaux de ces lettres. Rousseau a encore écrit à M^r de Franquière une grande lettre sur l'existence de Dieu ; mais elle est imprimée dans la collection de ses œuvres, et c'est la seule de cette correspondance qu'on y trouve. Franquieres n'avait pas pu conserver l'original de cette lettre, parce que Rousseau avait exigé qu'il lui fût renvoyé : ce qui avait été exécuté fidèlement.

ANNEXE A-19 : Testament de Charles d'Herculais

Archives Départementales de la Marne, 4 E 15434, Testament de Charles André d'Allois d'Herculais, 22 mars 1808, 2 f°



Je soussigné Charles André Dallois - d'Herculais, ancien Capitaine de Dragons, déclare que ceci est mon testament, par le quel je donne et lègue à mon neveu Jules d'Herculais, fils de mon frère aîné, tous mes manuscrits, reliés ou non reliés, ainsi que les œuvres de Voltaire et quelques livres sur lesquels j'ai écrit plusieurs notes : la notice de ces objets est ci-jointe.

Je prie M^r de la Costa d'accepter deux estampes encadrées dont l'une représente la Fortune et l'autre Cléopâtre.

fait à Chépy, près Châlons-sur-Marne le 22 mars 1808.

C. A. Dallois - d'Herculais

Paraphé par nous Présidents et Greffier en vertu de notre
Procès Verbal de ce jour vingt deux juillet 1808 —

— Dorigne

— Vallot président

3, 30. Enregistré à Châlons le vingt deux juillet 1808. f. 148. n.° Recette
francs trente centimes, et averti le légataire de la déclaration à faire
dans le six mois du décès du testateur. Dorigne

— Cortjé

PHOTOCOPIE 4 E 15434
Archives de la Marne

n^o le 24. J^uin 1808. Écrit à Mr. Jules D^urois
adressé, copie de l'écrit. du testament de
Notier y jointe. /

Le 1^{er} le même jour à Mr. de la Roche
que luy a fait Mr. D^urois. Or

Notice des manuscrits.

extraits de mes lectures. 50 Vol. petit
in 8^o. pap. d'Hollande. V. fauve. Doné
1. Tr.

9 Vol. reliés en parche. Vant et de diffé^rent. for.

14 Vol. reliés en parchemin blanc.

1 Vol. in folio sur la physique non relié.

manuscrits en feuilles volantes sur l'as-
tronomie, la physique, &c. finelés

manuscrits divers en feuilles volantes
finelés.

manuscrits de M^{rs}. de Franquières, en
un paquet finelé

Notice des livres.

œuvres de Voltaire. 75 Vol. grand in 8^o.
édition de Beaumarchais. figures de
Moreau. V. fauve, Doné sur tranche.
éloge de Marie Antoinette, par Thomas. in 8^o.
1775. 4. f. Doné sur tr.

la morale universelle. 3 Vol. in 8^o. Amst.
1776. 4. fauve. Doné sur tr.

PHOTOCOPIE
Archives de la Marne

4 E 15434

maximes de la Rochefoucauld, petit
in 12. 1779 mar. rouge.

la vie de Voltaine, in 8°. 1786. v. fauve
doré sur tranche.

le système de la nature. 2 vol. in 8°.
Amst. 1770. maroquin rouge.

le bon sens, in 8°. Amst. 1772. mar. r.

Tacite, traduit par D^r Alembert, 2 vol.
1784.

essai sur la nature et la destination
de l'ame humaine, traduit de l'angl.
de Collins. 1769. v. éc. filots.

Dissertation philosoph. sur la liberté
de l'homme, trad. de Collins. 1766.
v. marbré, doré sur tranche.

Horace, (latin et franc.) 2 vol. 1803. fil.

traité élémentaire de morale et de
bonheur. 2 vol. petit in 12. 1795. mar. r.

PHOTOCOPIE
Archives de la Marne

4 E 15434

Essais de Montaigne. 1^{er} vol. in 8^o.
1802. Didot l'aîné. 4. rac. 21^{re} sur br.

Ouvrages de Fénelon. 2 vol. in 8^o. 1778. 4. ac. fil.

La Logique. par Condillac. in 8^o. 1780.

Ouvrages de Sénèque, trad. par La Grange.

L'Émile. 1^{er} vol. in 8^o.

Le Système Social 3 vols. in 8^o. Amst. 1774.



Les manuscrits, ainsi que les livres,
désignés ci-dessus, sont sur une des
étagères de l'armoire de mon anti-
chambre, à l'exception de Voltaire qui
est dans mon cabinet.

Ces objets seront bien enveloppés de
papier, placés dans la caisse avec
précaution, et serrés assez pour qu'il

PHOTOCOPIE
Archives de la Marne

E 15434

**ANNEXE B-1 : Tableau récapitulatif de la répartition des extraits
des Recueils d'anecdotes.**

BMG, Ms R8839, Charles d'Herculais, *Recueils d'anecdotes*, 10 volumes.

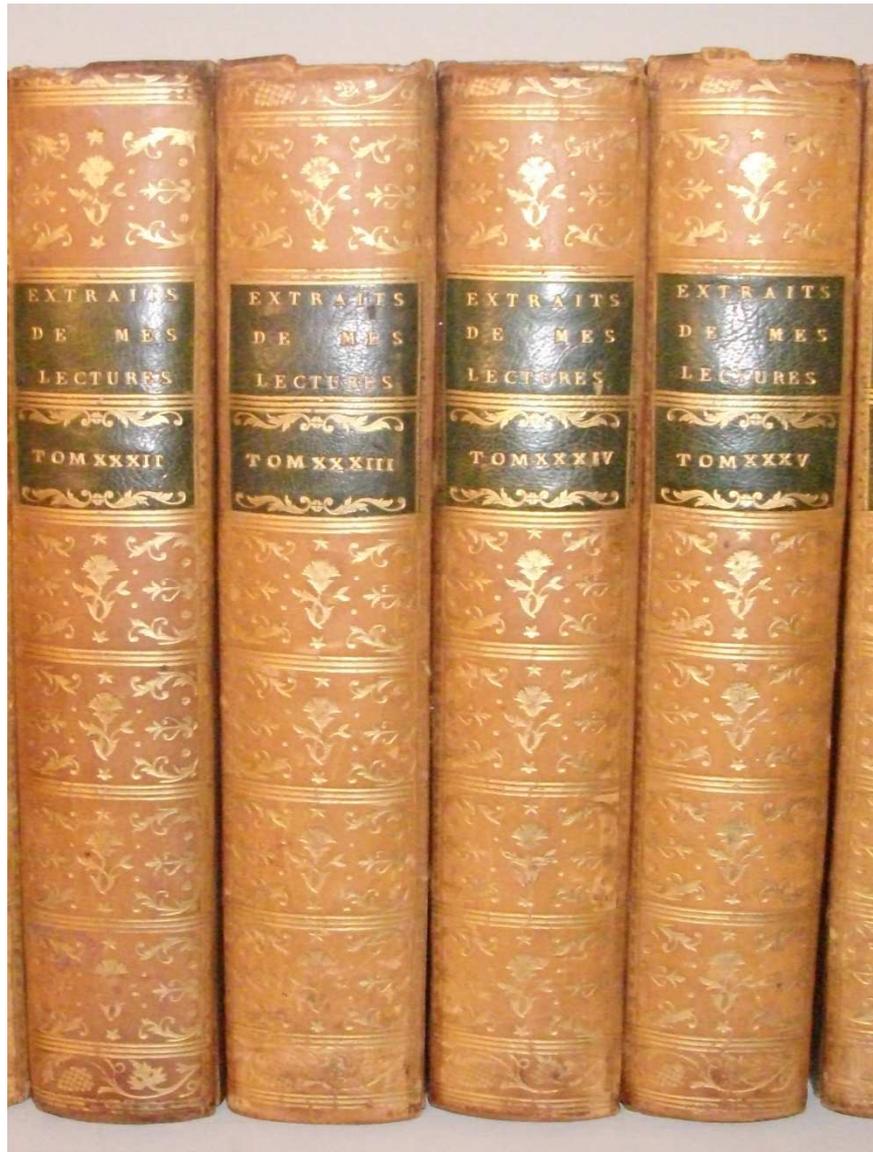
	Vol. 1	Vol. 2	Vol. 3	Vol. 4	Vol. 5	Vol. 6	Vol. 7	Vol. 8	Vol. 9	Vol. 10
Extraits identifiés par Charles d'Herculais	333	317	143	336	251	306	296	400	138*	69
									150	
Extraits non identifiés par Charles d'Herculais	537	82	12	85	6	127	57	95	3	30
Extraits identifiés après vérification	141	55	12	85	5	95	23	44	0	38
Extraits non identifiés définitivement	396	27	0	0	1	32	34	51	3	2
Total par volume	870	399	155	421	257	433	353	495	288	99
Nombre de pages total par volume	397	371	372	429	376	375	393	392	475	486
	20 p. arrachées	2 p. arrachées		2 p. arrachées	14 p. vierges		4 p. vierges		92p. vierges	257 p. vierges

* La première partie du neuvième recueil est essentiellement composée de poèmes, vers, chansons et épitaphes. Chaque extrait fait l'objet d'une indentation par d'Herculais mais les informations proposées ne permettent pas de définir avec précision la source.

ANNEXE B-2 : Présentation des *Extraits de mes Lectures*

APH, Charles d'Herculais, *Extraits de mes lectures*, 50 volumes.

a. Tranche, nerfs et contre-nerfs des *Extraits de mes lectures*



b. Motif de la bordure extérieure des *Extraits de mes lectures*

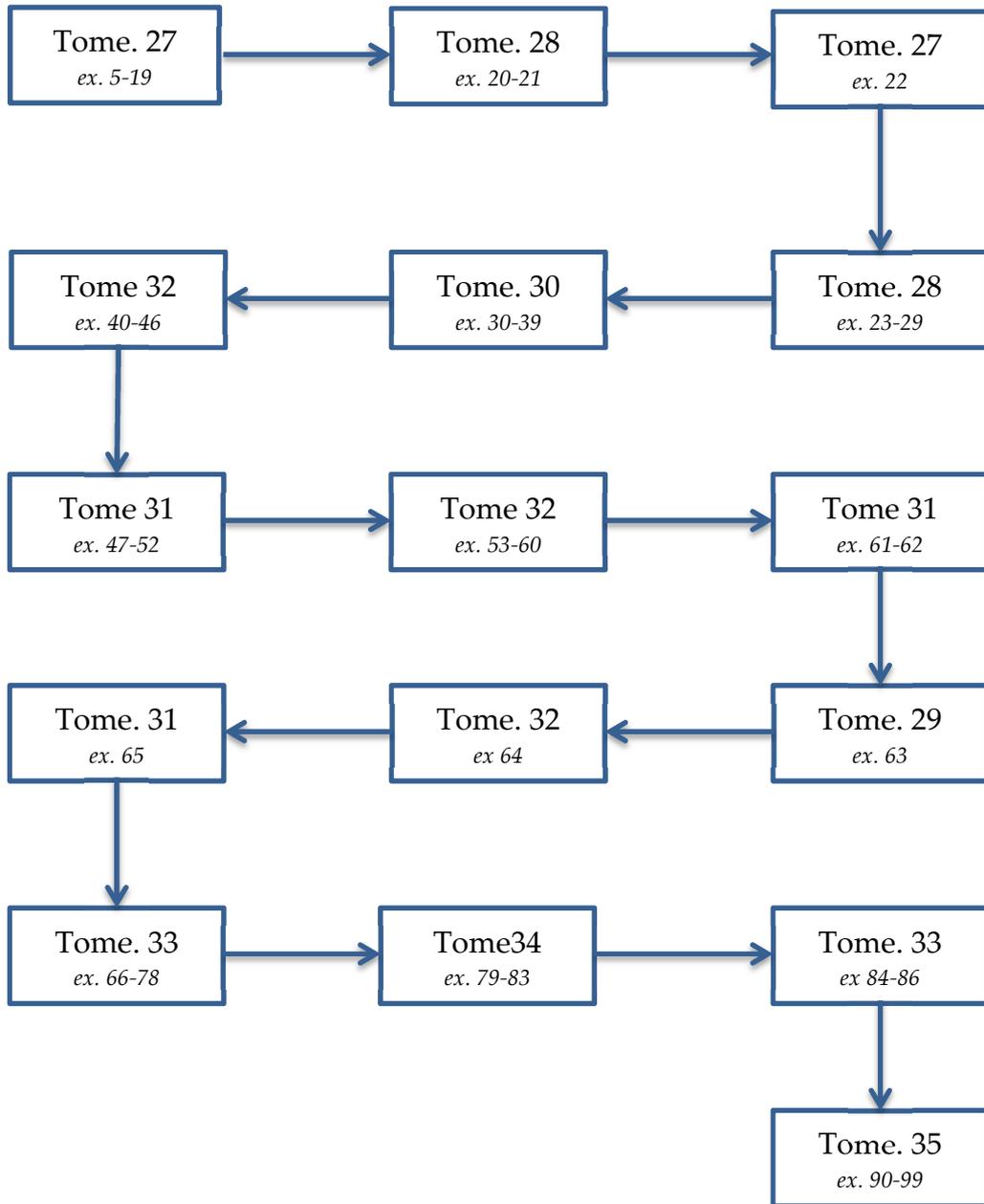


- c. Garde intérieure marbrée et motif de la bordure intérieure des *Extraits de mes lectures*
-



**ANNEXE B-3 : Tentative de reconstitution d'un parcours
de lecture de Charles d'Herculis**

BMG, Ms R8839, Charles d'Herculis, *Recueil d'anecdotes*, vol. 3, à partir des *Cœuvres complètes de Voltaire*.



Afin de mieux discerner l'enchaînement des lectures, nous avons fait apparaître pour chaque tome, les numéros d'extraits indexés par nos soins.

ANNEXE B-4 : « livres que je ne relirai plus et dont j'ai fait des extraits ».

BMG, Ms R8840/2, pièce n° 21, Charles d'Herculais, Livre que je ne relirai plus et dont j'ai fait des extraits, 1 f°.

Eloges p. Dalember. excellentes réflexions

Le Nœud Gondien - roman assez mauvais

Confessions du Cte de p. Duclos - ce roman est agréable

Le Sopha p. Crébillon fils – roman joli

Œuvres de Pompignan ... 6 vol. in 8° que de vers faibles ! de tout ce fatras je ne veux avoir que Didon.

Le Ventriloque p. la Chapelle. curieux et utile mais diffus à l'excès

Satyres du prince Cantemir. sage mais voila tout.

Le fin matois p. Quevedo. ce roman est un recueil de coquinerie dégoûtantes. Il y a cependant à la fin du volume un morceau intéressant sur l'inquisition d'Espagne ou l'on dit toute l'atrocité du tribunal.

Baby-Bambou. c'est un conte de fée assez bien écrit dont la gaze en quelques endroits est fort légère. 1784

Théorie du Paradoxe p. l'abbé Morelet 1775 – Théorie

du libelle p. Linguet. 1775. On ne peut s'empêcher de gémir en voyant les dimensions auxquelles la République des lettres est en proie. que de Mauvaise foi ! que de tems perdu ! au lieu de s'accabler ainsi de vaudrait-il pas mieux réunir ses talents et ses efforts pour la propagation de la vérité ?

La vie et les aventures de Zirim fils de Mahomet II. Paris. 1724. Ce roman historique est assez médiocre ; il est surtout ennuyeux par la fréquence la longueur et la trivialité des réflexions

memoires Turcs 2 vol. C'est un roman charmant qui m'a fait plaisir. il doit tenir un rang distingué dans boudoir d'une jolie femme. que n'y a-t-il des amans comme Achinet, et des amantes comme Atalide ? y a-t-il beaucoup de femmes aussi

vertueuses que Mme de Chambertin, quoiqu'elle ait eu un moment de faiblesse qu'elle reproche toute sa vie.

les aventures de Dely et Zulima sont intéressantes. elles forment le 1er vol. je me suis amusé de la naïveté de Zulima et surtout de son attachement scrupuleux à la foi de Jatab.

Lettres sur l'origine des Sciences et sur celle des peuples de l'Asie p. M. Bailly. in 8° 1777. ces lettres sont adressées à Voltaire et l'auteur ne perd pas une occasion de l'encenser. elles sont écrites avec facilité et élégance. M. Bailly tâche d'y prouver que les Chinois, les Perses, les Chaldéens, les Indiens ont une origine commune. Il s'appuie surtout sur les conformités qu'il trouve dans les traditions, les usages, la philosophie et la religion des Anciens peuples : ce qui semble en effet prouver une identité d'origine. il fait savoir que ces peuples n'ayant rien inventé, rien perfectionné depuis un tems immémorial a cause de leur inertie : il ya apparence que les lambeaux précieux des connaissances qu'ils possèdent ne sont pas les fruits de leur méditation, mais qu'ils les tiennent d'un ancien peuple qui parait avoir habité dans l'Asie vers le parallele de 49 °. selon lui la lumiere des sciences et la population se sont étendues sur la terre du nord au midi. il pense, comme Mr de Mairan, Buffon &c que notre globe a une chaleur propre et intérieure qui diminue graduellement. ce système est présenté d'une manière séduisante et il est étayé de toutes les probabilités, dont il etait susceptible.

lettres sur l'Atlantide de Platon et sur l'ancienne histoire de l'Asie p. Mr Bailly. in 8°. 1779. Elles sont encore adressées à Voltaire et il y regne le même ton d'adulation. l'auteur dans son 1er ouvrage faisait descendre nos ancetres d'un pays situé vers le 49° degré de latitude ; dans celui ci il va plus loin il les fait descendre du Spitzberg du Groenland et de la nouvelle Zemble. ces climats ont bien changé et sont devenus inhabitables par le refroidissement de la terre. La terre dit-il a une chaleur interieure qui s'évapore, qui se dissipe ; la terre agée la perd avec le tems, comme en vieillissant nous perdons celle qui nous anime. les glaces d'une portion du globe ne sont que les glaces de la vieillesse. mais le sang de ces vieillards qui circule avec lenteur, a jadis bouillonné sans ses veines, de meme le Spitzberg, le Groenland n'a pas toujours état le séjour des glaces

**ANNEXE B-5 : Catalogue de la bibliothèque portative
de Charles d'Herculais**

BMG, Ms R8839, Charles d'Herculais, *Recueils d'anecdotes*, vol. 1 à 8.

Nous avons reconstitué le catalogue de la bibliothèque portative de Charles d'Herculais principalement à partir des deux répertoires bibliographiques suivants :

- CIORANESCU Alexandre, *Bibliographie de la littérature française du XVIIIe siècle*, Genève, Slatkine Reprints, 1999, 3 vol.
- CONLON Pierre M., *Le siècle des Lumières. Bibliographie chronologique*, Genève, Droz, 1983-2009, 32 vol.

Dans une moindre mesure, nous avons également fait appel aux notices du catalogue de la Bibliothèque nationale de France.

Afin d'illustrer la distance entre les titres cités par d'Herculais et le titre réel des ouvrages, nous avons délibérément transcrit les indications du lecteur telles qu'elles apparaissent dans les *Recueils d'anecdotes*. Lorsque la mention est absente, les titres cités sont ceux issus de l'identification d'après la méthode définie dans l'introduction de ce mémoire.

Les informations apparaissant en rouge, les titres des œuvres et le nom des auteurs sont issus des répertoires cités ci-dessus, le reste correspond aux indications de d'Herculais. Les livres surlignés en violet sont ceux issus de la littérature clandestine.

Auteur	Œuvres	Vol. Recueils	Nombre d'extraits	Date	Indication de Charles d'Herculis
Anonyme	<i>Mémoire de Madame la Marquise de Pompadour</i>	6	35	1766	Mémoire de Pompadour
Arcq, Philippe-Auguste de Sainte-Foix (chevalier d')	<i>Mes loisirs ou pensées diverses. Avec l'apologie du genre Humain</i>	1	2	1756	mes loisirs
	<i>Lettres d'Osman</i>	1	36	1755	Lettres d'Osman 46eme
Bailly, Jean-Sylvain	<i>Discours prononcés dans l'Académie française le 26 février 1784, à la réception de M. B. P. de réception à l'Académie Française</i>	8	2	1784	disc. de M. Bailly à sa réception à l'acad. Franc
	<i>Lettres sur l'Atlantide de Platon et sur l'ancienne histoire de l'Asie, pour servir de suite aux lettres sur l'origine des sciences</i>	8	10	1779	Lettres sur l'Atlantide p. M bailly
Beaumarchais, Pierre-Augustin Caron de	<i>Mémoires à consulter pour Pierre Augustin Caron de Beaumarchais contre Goëzman, juge accusé de subornation de faux ; Mme Goëzman et autres</i>	1	4	1773	Fragmens du 2d mémoire de Beaumarchais dans son affaire avec Mme Goësman 4 ^e mémoire de Beaumarchais
Beneton de Morange de Peyrins, Etienne Claude	<i>Traité des marques nationales, tant de celles qui servent à la distinction d'une nation général que des celles qui distinguent les différents rangs de personne.</i>	6	3	1739	Traité des marques nationales
Bergasse, Nicolas	<i>Lettre d'un médecin de la Faculté de Paris à un médecin du Collège de Longres, ouvrage dans lequel on prouve contre Mesmer que le magnétisme animal n'existe pas</i>	8	4	1781	Lettre d'un médecin de Paris à un médecin de Londres sur Mesmer &c
Bernard, Jean-Frédéric	<i>Éloge de l'enfer, ouvrage critique historique et morale</i>	7	3	1759	Eloge de l'Enfer Tom.2
Béthune (Chevalier de)	<i>Relation du monde de Mercure</i>	6	9	1750	Le monde de Mercure

Billardon de Sauvigny, Etienne-Louis (1736?-1812)	<i>Discours sur les découvertes en général, et particulièrement sur deux des découvertes principales de ce siècle.</i>	8	3	1784	discours sur les découvertes &c
Boileau, Nicolas	<i>Boleana</i>	6	2	1742	Boleana
Boispréaux	<i>Satyre de Pétrone</i>	8	1	1742	Satyre de Pétrone, trad. par Boispréaux.
Bourdon de Sigrais, Claude Guillaume	<i>Histoire des rats, pour servir à l'histoire universelle</i>	6	1	1737	hist. des rats
Bricaire de la Dixmerie, Nicolas	<i>Toni et Clairette</i>	1	4	1774	Toni et Clairette Roman
Caraccioli, Louis-Antoine	<i>Lettres à une illustre morte décédée en Pologne depuis peu de temps. Ouvrage du sentiment où l'on trouve des anecdotes aussi curieuses qu'intéressantes par l'auteur des Caractères de l'amitié</i>	4	9	1770	lettres à une illustre morte
Cardinal de Bernis	<i>Œuvres complètes</i>	2	1	1767	Réflexions sur le gout de la campagne tirées des œuvres du Cardinal de Bernis in 8° tom.
Chamfort, Sébastien Roch Nicolas de, laissé inachevé et terminé par Hérissant, Louis-Théodore	<i>Bibliothèque de société contenant des mélanges intéressants de littérature et de morale</i>	2	58	1771	bibliothèque de société
Condorcet, Jean-Antoine-Nicolas de Caritat (Marquis de)	<i>Discours prononcés dans l'Académie françoise le 26 février 1784, à la réception de M. Bailly</i>	8	1	1784	réponse du Mis de Condorcet à M. Bailly
Crébillon, Prosper Jolyot de	<i>La sophia couleur de rose, conte moral</i>	8	21	1742	La Sophia

Dacier (Anne)	<i>L'Iliade d'Homère traduite en François avec des remarques</i>	7	13	1756	Remarques sur l'Illiade p. Me Dacier
	<i>L'Odyssée d'Homère traduite en françois avec des remarques</i>	7	1	1756	traduction de l'Odyssée p. Me Dacier
D'Alembert, Jean le Rond (dit)	<i>Mélanges dont : Essais sur les éléments de philosophie ou sur les principes des connaissances humains</i>	2 ; 5 ; 6 ; 8	22	1753	préface des Eloges de Dalember
	<i>Éloges lus dans les séances de l'Académie Française</i>	8	82	1779	
Delisle de Sales, Jean-Baptiste-Claude	<i>Philosophie de la nature</i>	2	10	1769	Philosophie de la nature philosophie de la nature p. M. De l'Isle de Salse
Desbordes, Jacques	<i>Élites des bons mots et des pensées choisies, recueillies avec soin des plus célèbres auteurs, et principalement des livres en ana</i>	6	38	1704	
Desmahis, Edouard de Corsambleu	<i>L'impertinent, comédie en un acte et en vers</i>	7	5	1750	L'impertinent
Dreux du Radier, Jean-François	<i>Récréations historiques, critiques, morales et d'érudition, avec l'histoire des fous en titre d'office</i>	2	17	1768	recreations histor
Du Cange, Charles du Fresne	<i>Glossarium ad scriptores mediae et infimae latinatis</i>	2	1	1678	glossaire de Ducange
Du Monchaux, Pierre-Antoine-Joseph	<i>Anecdotes de Médecine ou choix des faits singuliers qui on rapport à l'Anatomie, la Pharmacie, l'histoire naturelle, etc. Auxquels on a joint des Anecdotes concernant les médecins les plus célèbres</i>	1	1	1766	Anecd. Médec. Tom. 1.
Du Terrail; Joseph Durey de Sauvoy (marquis du)	<i>Le masque ou anecdotes particulières du chevalier de ***</i>	8	5	1750	Le masque

Dubois de Rochefort, Guillaume	<i>L'Iliade d'Homère, traduite en vers avec des remarques et un discours sur Homère, nouvelle édition augmentée d'un examen de la philosophie d'Homère</i>	7	28	1772	iliade. en Vers. p. Rochefort
	<i>L'Odyssée d'Homère, traduite en vers, avec des remarques, suivie d'une dissertation sur les voyages d'Ulysse</i>	7	6	1777	Odyssée trad. en vers.
Duclos, Charles Pinot	<i>Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs du XVIIIe siècle</i>	2	9	1751	mémoires sur les mœurs du 18 ^e siècle p. Duclos
	<i>Confessions du Comte ***</i>	8	31	1767	Confessions du Cte [comte] de. par Duclos
Dulaurens, Henri-Joseph	<i>La chandelle d'Arras, ou Étrennes au Gens d'Église, poème héroï-comique en XVIII chants</i>	1	4	1765	Chandelle d'Arras 13 ^e chant
Escherny, François Louis	<i>Les lacunes de la philosophie</i>	8	6	1783	Lacunes de la philosophies
Faujas de Saint-Fond, Barthélémy	<i>Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay</i>	6	1	1778	Recherche sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay
Fillassier, Jean-Jacques	<i>Dictionnaire historique d'éducation</i>	6	9	1771	Le titre n'apparaît pas dans les recueils, mais un renvoi de page a permis d'identifier l'œuvre.
Flournois, Gédéon	<i>Les entretiens des voyageurs sur la mer</i>	6	13	1683	Entretiens des voyageurs sur la mer

Fontenelle, Bernard	<i>Histoire du renouvellement de l'Académie royale des sciences en 1699 et les éloges historiques de tous les académiciens mort depuis ce renouvellement</i>	1	4	1708	Eloges de Leibnitz Eloge p. Fontenelle
	<i>Vie de Corneille : avec l'histoire du théâtre français jusqu'à lui</i>	1	1	?	Fontenelle Histoire du théâtre français
	<i>Histoire des Oracles</i>	1	1	1687	Histoire des Oracles p. Fontenelle
Galiani, Ferdinando (Abbé)	<i>Dialogue sur le commerce des bleds</i>	8	14	1770	dialogues sur le commerce des bleds p. l'abbé Galiani 1770
Ganganelli, Clément XIV par Caraciolli, Louis-Antoine	<i>Lettres intéressantes du Pape Clément XIV (Ganganelli) traduit de l'italien et du latin par M. le Marquis de Caraciolli</i>	2	4	1776-1777	lettres de Ganganelli
Garat, Dominique-Joseph	<i>Éloge de Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, discours qui a remporté le prix de l'académie Française en 1781</i>	7	6	1781	éloge du duc de Montausier qui remporté le prix p. M Garat
Godard d'Aucour, Claude	<i>Thémidore</i>	6	12	1745	Thémidore
	<i>Mémoires turcs, avec l'histoire galante de leur séjour en France par un auteur turc de toutes les académies mahométanes</i>	8	4	1753	Mem. turc.
Gregory, John (traduction de Robinet, Jean-Baptiste René)	<i>Parallèle de la condition et des facultés de l'homme avec la condition et les facultés des autres animaux. Ouvrage traduit de l'anglais</i>	6	6	1769	condition et des facultés de l'homme avec la condition et les facultés des autres animaux
Guiard de Servigné, Jean Baptiste	<i>Les sonnettes ou mémoires de M. le Marquis D****</i>	6	8	1749	le Carillon de Cythere

Helvétius, Claude-Adrien	<i>De l'Homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation</i>	1	9	1773	Helvet. De l'hom. Tom. 1
Holbach, Paul Henri Dietrich (baron d') Naigeon	<i>Le Militaire philosophe, ou difficultés sur la religion proposées au R. P. Malebranche prêtre de l'Oratoire, par un ancien officier</i>	7	10	1768 (Hollande)	Le militaire philosophe. in 8°. 1768. holl.
Kantemir, Antioch Dimitrievič	<i>Satyres du Prince Cantemir, traduites du russe en françois par l'abbé. O de Guasco. Avec l'histoire de sa vie</i>	8	1	1750	Voyez sa vie qui est à la tête de ses satyres imprimées en 1750 et traduites du russe en français par l'abbé de Guasco
La Bottière, Claude	<i>La vie et les aventures de Zizime fils de Mahomet II</i>	8	1	1724 (Paris)	aventures de Zizim
La Chapelle (Abbé de)	<i>Institutions de Géométrie, enrichis de notes critiques sur la nature et des développements de l'esprit humain, précédées d'un Discours sur l'Études des Mathématiques</i>	6	3	1746	institutions de géométrie par la Chapelle
La Harpe, Jean-François de	<i>Éloge de Voltaire</i>	7	11	1780	loge de Voltaire p. la Harpe
	<i>Éloge de Henri IV</i>	1	1	1769	Eloge de Henri IV par la Harpe
La Mettrie, Julien Offray de	<i>L'homme machine</i>	7	3	1748	l'homme machine par la Mettrie
La Motte, Antoine Houdar de	<i>Œuvres de Houdar de la Motte</i>	7	38	1754	Œuvres de la Motte
La Porte, Joseph	<i>Observations sur l'Esprit des Loix ou l'art de lire ce livre de l'entendre et d'en juger</i>	5	2	1751	Observations sur l'esprit des loix p. l'abbé de Laporte

Lacombe de Prezel, Honoré	<i>Dictionnaire des portraits historiques, anecdotes et traits remarquables des hommes illustres</i>	1 ; 2	22	1766	Dictionnaire des hommes illustres
Lacretelle, Charles de	<i>Éloge de Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier</i>	7	9	1781	Eloge du duc de Montausier qui a eu l'accessif par M. Lacretelle
Lalande, Jérôme de	<i>Traité d'Astronomie ? ou Astronomie des dames ? ou abrégé d'astronomie ?</i>	8	4	?	Lalande préface de son astronomie
Le Camus, Antoine	<i>Médecine de l'Esprit, où l'on traite des dispositions et des causes physiques qui, en conséquence de l'union de l'âme avec le corps, influent sur les opérations de l'esprit et des moyens de maintenir ces opérations dans un bont état ou de les corriger lorsqu'elles sont viciées.</i>	1	2	1753	Médecine de l'esprit Tom. 1.
Le Mierre, Antoine-Marin	<i>La peinture, poème en trois chants</i>	7	10	1769	La Mierre, Préface de son poème sur la peinture
Le Franc de Pompignan, Jean-Jacques	<i>Œuvres de M. le Marquis de Pompignan</i>	8	20	1784	Tom. 2. des Œuvres de M. le Franc Pompignan
	<i>Lettres à M. Racine sur le théâtre en général et sur les tragédies de son père en particulier</i>	7	5	1755	Lettres de Mr Le Franc de Pompignan à Racine le fils
Le Sage, Georges-Louis	<i>Pensées hasardées sur les études, la grammaire, la rhétorique et la poétique.</i>	2	22	1721	pensées de le Sage.
Linguet, Simon Nicolas Henri	<i>Théorie du libelle, ou l'art de calomnier avec fruit, dialogue philosophique pour servir de supplément à la Théorie du paradoxe</i>	8	2	1775	Théorie du libelle p. Linguet
	<i>Essai philosophique sur le monachisme</i>	2	1	1775	essai philosophique sur le Monachisme p. L.....

Longuerue, Louis Dufour de (Abbé de) publication par J.F. Bastien	<i>Longueruana, ou recueils de pensées, de discours et de conversations de feu M. Louis Dufour Longuerue</i>	1	52	1773	Longueruana
Massac, Pierre Louis	<i>Les amusemens des gens d'esprit</i>	1	17	1756	
Maubert de Gouvest, Jean-Henri	<i>Lettres du chevalier Robert Talbot de la suite du duc de Bedford à Paris en 1762 : sur la France comme elle est dans ses divers départemens : avec nombre de particularités intéressantes touchant ses hommes en place</i>	1	12	1768	Lettre Chevalier Talbot 1er vol.
Mayeur de Saint-Paul, François-Marie	<i>Le désœuvré ou l'espion du boulevard du Temple</i>	7	4	1781	Le titre n'apparaît pas dans les recueils, mais un renvoi de page a permis d'identifier l'œuvre.
Méhégan; Guillaume Alexandre (Chevalier de)	<i>Tableau de l'histoire moderne, depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'à la paix de Westphalie</i>	6	1	1766	tableau de l'hist mod
Mercier, Louis-Sébastien	<i>Tableau de Paris</i>	7 ; 8	8	1781	Tableau de Paris
Mirabeau, Honoré-Gabriel Riqueti (comte de)	<i>Essai sur le despotisme</i>	5	13	1775 (Londres)	essai sur le despotisme
Montesquieu, Charles-Louis de Secondat (baron de)	<i>De l'Esprit des loix</i>	2 ; 5	51	1748	Esprits des Loix
Morellet, André (Abbé)	<i>Portrait de Mme Geoffrin</i>	2	1	1777	portrait de Mme Geoffrin p. l'abbé Morellet

	<i>Théorie du paradoxe</i>	8	3	1775	théorie du Paradoxe par labbé Morellet
Naigeon, Jacques- André et Paul-Henri Thiry baron d'Holbach	<i>Lettre de Thrasibule à Leucippe</i>	1	1	1768	Lettre de Thrasibule à Leucippe
Nougaret, Pierre-Jean- Baptiste	<i>L'indiscret ou les aventures parisiennes</i>	6	32	1779	Avantures Parisiennes
Oxenstierna, Johan Turesson	<i>Pensées de Monsieur le Comte d'Oxtenstirn sur divers sujets</i>	2	7	1742	Pensées du Comte Oxtenstir
Pomfret, John, Traduction de Trochereau	<i>Choix de différens morceaux de poésie</i>	7	1	1749	Le choix ... trad. de l'Anglais de Mr Pomfret
Poullain de Saint-Foix, Augustin	<i>Essais historiques sur Paris</i>	1	91	1755- 1754	Saint-Foix Essais historiques
Raynal, Guillaume- Thomas (Abbé)	<i>Anecdotes littéraires, ou Histoire de ce qui est arrivé de plus singulier et de plus intéressant aux écrivains françois depuis le renouvellement des lettres sous François Ier jusqu'à nos jours</i>	1 ; 2	35	1750	anecd. litter.
	<i>Histoire philosophique et politique des établissemens et du commerce des Européens dans les deux Indes</i>	1 ; 5	94	1775	hist. phil. histoire philos. du commerce des Européens dans les Indes Hist. du commerce &c
Regnard, Jean-François	<i>La foire de Saint-Germain, comédie en trois actes</i>	8	1	1698	Foir St. Germain de Regnard
Renoult, Jean-Baptiste	<i>Les aventures de la Madona et de François d'Assise, recueillies de plusieurs ouvrages des docteurs romains, écrites</i>	6	2	1701	avant. de la Madona

	<i>d'un style récréatif</i>				
Retz, Noël	<i>Mémoire pour servir à l'histoire de la jonglerie, dans lequel on démontre les phénomènes du mesmérisme</i>	8	1	1784	Mémoires pour servir à l'histoire de la jonglerie
Richard, Jérôme (Abbé)	<i>Histoire naturelle de l'air et des météores</i>	2 ; 8	13	1770-1771	Hist. Nat de l'air
Roberston, William (traduction Eidous)	<i>Histoire de l'Amérique</i>	6	29	1780	Histoire de l'Amérique. trad.(de l'angl. de Robertson
Robinet, Jean-Baptiste-René	<i>Dictionnaire universel des sciences morale, économique, politique et diplomatique, ou bibliothèque de l'homme d'État et du citoyen</i>	7	1	1777-1783	Parallele de la condition et des facultés de l'homme avec la condition et les facultés des autres animaux
Roucher, Jean-Antoine	<i>Les mois, poème en douze chants</i>	7	14	1779	Les mois. p. Roucher
Rousseau, Jean-Jacques	<i>Discours sur les sciences et les arts</i>	2	13	1750	Disc. de Rousseau qui a été couronné à l'Académie de Dijon
	<i>Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes</i>	2	20	1755	discours sur l'orig. et les fondements de l'inégalité parmi les hommes
	<i>Émile, ou de l'éducation</i>	5	56	1765 Amsterdam	Emile
	<i>Lettres écrites de la Montagne</i>	1	2	1764	Lettres de la Montagne p. J.J. Rousseau 1 ^{er} lettre
	<i>Rousseau juge de Jean-Jacques</i>	7	7	1780	Rousseau Juge de Jean-Jacques

Saint-Chamond, Claire-Marie Mazarelli (marquise de)	<i>Jean-Jacques à M. Servan, sur des réflexions contre ses divers écrits, lettre pseudonyme</i>	8	14	1784	J.J. à Servan Lettre pseudonyme
Saint-Evremond, Charles de Marguetel de Saint Denis (seigneur de)	<i>Œuvres mêlées</i>	1	6	1691	Saint Evremond
Saint-Réal, César (Abbé de)	<i>Considérations sur Antoine</i>	8	2	?	Considérations sur Antoine
Sennemaud, Pierre	<i>Pensées philosophiques d'un citoyen de Montmartre</i>	7	1	1756	philos. d'un citoyen de Montmartre
Servan, Joseph-Michel- Antoine	<i>Réflexions sur les Confessions de J.J. Rousseau, sur le caractère et le génie de cet écrivain, sur les causes et l'étendue de son influence sur l'opinion publique, enfin sur quelques principes de ses ouvrages</i>	8	11	1783	Réflexions sur les Confessions de J.J. Rousseau par M. Servant
	<i>Mémoire pour la veuve Game</i>	1	2	1773	Servan dans le mem. de la veuve Game
Servandoni, Jean- Nicolas dit d'Hannetaire	<i>Observations sur l'art du comédien</i>	4	1	1744	observ. sur l'art du comédien par M. d'Hannetaire
Sévigné, Marie de Rabutin-Chantal (marquise de)	<i>Lettres de Mme de Sévigné</i>	6 ; 7	36	1754 (Paris)	Lettres de Mme de Sévigné
Sherlock, Martin (traduction par le marquis Lezay- Marnézia)	<i>Nouvelles lettres d'un voyageur anglais</i>	7	15	1780	Nouvelles lettres d'un voyageur Anglais. p. M. Sherlock

Sorbière, Samuel édité par Colomyez, Guillaume Louis	<i>Sorberiana</i>	2	15	1694	Sorberiana
Sticotti, Antoine-Fabio	<i>dictionnaire des gens du monde, historique, littéraire, critique, moral, physique, militaire, politique, caractéristique et social</i>	1 ; 4	376	1770	dict. des gens du monde
Suard, Jean-Baptiste-Antoine	<i>Variétés littéraires, ou recueil de pièces tant originales que traduites</i>	7 ; 8	44	1768-1769	Variétés littéraires
	<i>Discours prononcés dans l'Académie françoise le mardi 15 juin 1784, à la réception de M. le Marquis de Montesquiou</i>	8	2	1784	Réponse de M. Suard au discours du Mis de Montesquiou
Terrasson, Jean (Abbé)	<i>La philosophie applicable à tous les objets de l'esprit t de la raison. Ouvrage en réflexions détachées. Par feu M. l'Abbé Terrasson de l'Académie Françoise, & associé à celles des Sciences de Paris & de Berlin. Précédé des Réflexions de M. D'Alembert de L'Académie des Sciences ; d'une lettre M. de Moncrif de l'Académie Françoise ; & d'une autre lettre de M. *** , sur la personne & les ouvrages de l'Auteur.</i>	1	14	1753	Eloge de l'abbé Terrason par d'Alembert Lettre de Moncrif a Myladi Lettre à l'éditeur de la philosophie applicable aux objets de l'esprit et de la raison.
Thibaud IV (Comte de Champagne) réédité par Levesque de la Ravallière, Pierre Alexandre	<i>Les poésies du roy de Navarre, avec des notes et un glossaire françois, précédées de l'histoire des révolutions de la langue françoise depuis Charlemagne jusqu'à Saint Louis, d'un discours sur l'ancienneté des chansons françoises et quelques autres</i>	6	2	1762	Poésies du Roi de Navarre
Thomas, Antoine-Léonard	<i>Éloge de René Duguay-Trouin, lieutenant-général des armées navales, discours qui a remporté le prix de l'Académie françois</i>	1	1	1761	Dans les trois cas, les noms des personnages sont explicitement cités

	<i>Éloge de Maximilien de Béthune, duc de Sully, qui a remporté le prix de l'Académie française en 1763</i>	1	1	1763	dans les extraits qui s'enchainent
	<i>Éloge de René Descartes; discours qui a remporté le prix de l'Académie Française en 1765</i>	1	4	1765	
Trublet, Nicolas Charles Joseph	<i>Lettres de Mme T.D. L.F. sur M. Houdart de la Motte de l'Académie Française</i>	7	1	1739	lettre sur la Motte p. l'abbé Trublet
	<i>ouvrage indéterminé</i>	2	1	?	Trublet 1 ^{er} vol. p. 8
Turpin de Crissé, Lancelot	<i>Amusemens philosophiques et littéraires de deux amis</i>	2	2	1754	amusements philosophique
Turpin, François-Henri	<i>Vies des hommes illustres de la France</i>	2	1	1768	hist du Maal de Saxe par. M. Turpin
Van Swieten, Gerard	<i>Description abrégée des maladies qui règnent le plus communément dans les armées, avec la méthode de les traiter</i>	1	1	1759	Vans Swieten
Voisenon, Claude Henri de Fusée de	<i>Zulmis et Zelmaïde, conte</i>	6	4	1745	Zulmis et Zelmaïde p. l'abbé Voisenon
	<i>Histoire de la félicité</i>	6	8	1751	hist. de la félicité
	<i>Tant mieux pour elle, conte plaisant</i>	6	1	1761	tant mieux pour elle
	<i>Le sultan Misapouf et la princesse Grisemine</i>	6	1	1746	le sultan misapouf
Voltaire, François Marie Arouet dit	<i>Œuvres complètes (Cf détails)</i>	1 ; 2 ; 3 ; 4 ; 5;	362	1770- 1786	Cf détails annexe B-6.
Young, Edward (traduction)	<i>Triomphe de la religion</i>	7	6		Young
	<i>Les nuits</i>	7	10		Young ... triomphe de la religion

Auteurs indéterminés	<i>Le fin Matois (Quevedo ?)</i>	8	1		le fin matois
	<i>Le Salmigondis</i>	7	1		le Salmigondis
Œuvre et auteur indéterminés	<i>" Au feuilleton les etc ..."</i>	1	1		Au feuilleton les etc

ANNEXE B-6 : Détail des œuvres de Voltaire lues par Charles d'Herculeis

BMG, Ms R8839, Charles d'Herculeis, *Recueils d'anecdotes*, vol. 1 à 5

	Détails des œuvres complètes de Voltaire, éditée chez Grasset	Volume des Recueils
1-6.	<i>Essai sur les mœurs, t. 1-6 (1770 et 1780)</i>	3
7-9.	<i>Siècle de Louis XIV, t. 1-3 (1771)</i>	3 ; 4
10.	<i>Précis du siècle de Louis XV (1771)</i>	4
11.	<i>Histoire de Charles XII (1771)</i>	3
12.	<i>Histoire de l'empire de Russie (1771)</i>	
13.	<i>La Henriade (1771)</i>	3
14-21	<i>Théâtre</i>	3
22-23	<i>Mélanges de poésies, t. 1-2 (1772)</i>	
24-25	<i>Mélanges contenant des romans, t. 3-4 (1772)</i>	
26-31	<i>Mélanges de philosophie, t. 5-10 (1772-1773)</i>	1 ; 3 ; 4
32-34	<i>Mélanges de littérature, t. 11-13 (1773)</i>	1 ; 3 ; 4
35	<i>Suite des mélanges de littérature</i>	3 ; 4
36	<i>Histoire du Parlement de Paris (1773)</i>	4
37	<i>Fragments sur l'Inde (1774 et 1779)</i>	1 ; 2
38	<i>Théâtre</i>	
39	<i>La Pucelle (1774)</i>	1 ; 2 ;
40-47	<i>Questions sur l'Encyclopédie, t. 1-8 (1774-1776 et 1779)</i>	3 ; 5
48	<i>Suite des mélanges de littérature</i>	
49-50	<i>Annales de l'Empire, t. 1-2</i>	1
51-53	<i>Mélanges philosophiques, littéraires, historiques,</i>	
54	<i>Théâtre</i>	
55-57	<i>Mélange philosophiques, littéraires, historiques,</i>	

ANNEXE B-7 : Catalogue des périodiques des *Recueils d'anecdotes*

BMG, Ms R8839, Charles d'Herculais, *Recueils d'anecdotes*, volume 1 à 8.

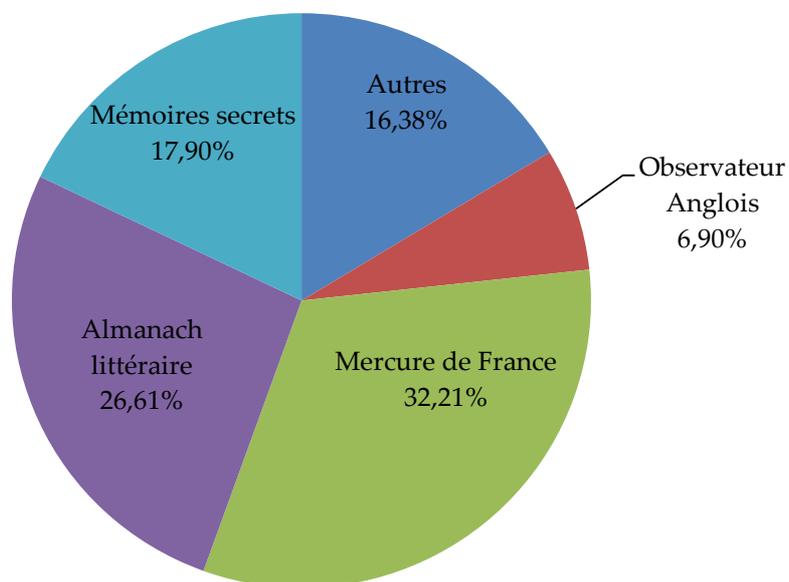
Périodiques	Volume	Indications de Charles d'Herculais
<i>Affiches de province</i>	1	affiches de province
<i>Almanach des gens d'esprit par un homme qui n'est pas sot</i>	2	Almanach des gens d'esprit p. Chevrier
<i>Almanach littéraire ou étrennes d'Apollon</i>	2 ; 3 ; 5 ; 6	Almanach littéraire
<i>L'Ambigu littéraire</i>	2	l'ambigu littéraire
<i>Annales politiques, civiles, et littéraire du dix-huitième siècle</i>	2 ; 4	Annales de Linguet (vol.2) Journal politique et litter. de Linguet (vol.4).
<i>L'Année littéraire</i>	6	Année littéraire
<i>Courrier de l'Europe</i>	2 ; 7	Courier de l'Europe
<i>Journal Anglais</i>	2	Journal Anglais
<i>Journal de Monsieur</i>	2 ; 5	Journal de Mr
<i>Journal de Paris</i>	8	Journal de Paris
<i>Journal de politique et de littérature ou Journal de Bruxelles</i>	2 ; 3	Journal de polit. et de litter.
<i>Journal des Savants</i>	1 ; 7	journal des savans
<i>Journal des Sciences</i>	2	Journal des sciences
<i>Journal Encyclopédique</i>	5	Journal Encyclopédique
<i>Journal Français</i>	5	Journal français
<i>Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres en France</i>	6 ; 8	memoires secrets de la République des Lettres
<i>Mercure de France</i>	1 ; 2 ; 4 ; 5 ; 6 ; 7 ; 8 ;	Mercure de France
<i>L'Observateur anglois, ou Correspondance secrete en Milord All'Eye et Milord All'Ear.</i>	6 ; 7	Observ. angl.

ANNEXE B-8 : Répartition des périodiques par volume

BMG, Ms R8839, Charles d'Herculais, *Recueils d'anecdotes*, volume 1 à 8.

Volumes Périodiques	1	2	3	4	5	6	7	8	Total	%
<i>Affiches</i>	2								2	0,4
<i>Almanach des gens d'esprit</i>		16							16	3,1
<i>Almanach littéraire ou étrennes d'Apollon</i>		20	35		1	82			138	26,6
<i>Ambigu littéraire</i>		1							1	0,2
<i>Annales politiques, civiles, et littéraire du dix-huitième siècle</i>		6		1					7	1,3
<i>L'année littéraire</i>						1			1	0,2
<i>Courrier de l'Europe</i>		16					1		17	3,3
<i>Journal Anglais</i>		3							3	0,6
<i>Journal de Monsieur</i>		5			5				10	1,9
<i>Journal de Paris</i>								3	3	0,6
<i>Journal de politique et de littérature ou Journal de Bruxelles</i>		1	1						2	0,4
<i>Journal des Savants</i>	1						6		7	1,3
<i>Journal des Sciences</i>		2							2	0,4
<i>Journal Encyclopédique</i>					2				2	0,4
<i>Journal Français</i>					12				12	2,3
<i>Mémoires secrets</i>						39		54	93	17,9
<i>Mercure de France</i>	4	36		1	3	30	50	43	167	32,2
<i>Observateur Anglois</i>						24	12		36	6,9
Total des extraits de périodiques par volume	7	106	36	2	23	176	69	100	519	100
% par rapport au total des extraits du volume	0,8	26,6	23,2	0,5	8,9	40,6	19,5	20,2	13,8	

RÉPARTITION DES PÉRIODIQUES AU SEIN DES HUIT RECUEILS
RETENUS POUR L'ANALYSE DE LA BIBLIOTHÈQUE PORTATIVE



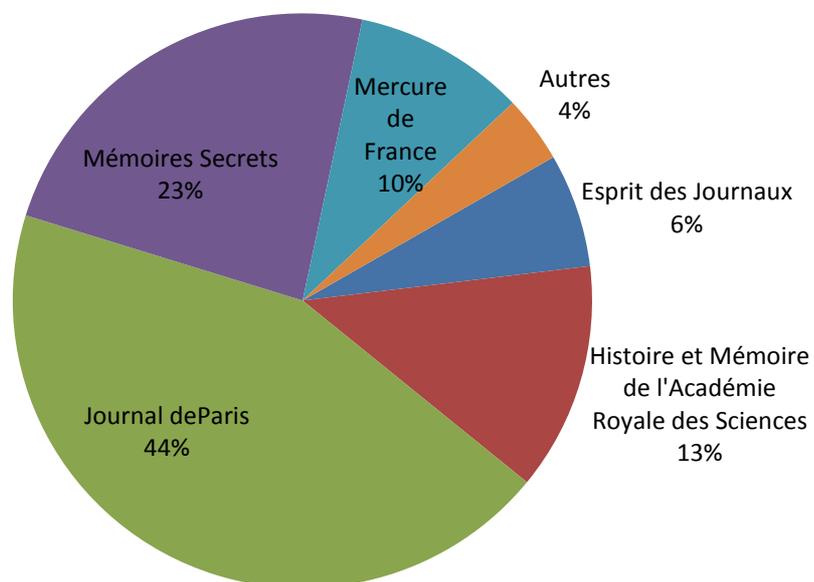
La catégorie « autres » renvoie aux périodiques du tableau dont le pourcentage par rapport au total des extraits de périodiques est inférieur à 5% soit 14 titres.

**ANNEXE B-9 : Catalogue et répartition des périodiques du volume 2
des Extraits de mes lectures**

APH, Charles d'Herculeis, *Extraits de mes lectures*, vol. 2, 396 p.

Périodiques	Nombre d'extraits	% par rapport au total des extraits de périodiques du volume	% par rapport au total des extraits du volume	Indications de de Charles d'Herculeis
<i>L'Anti-radoteur</i>	2	1,1	0,5	l'anti-radoteur
<i>L'Espion français à Londres : ou Observations critiques sur l'Angleterre et les Anglois</i>	1	0,5	0,2	L'Espion français à Londres
<i>L'Esprit des journaux</i>	12	6,4	2,7	l'esprit des Journaux
<i>Gazette de Leyde</i>	1	0,5	0,2	Gazette de Leyde
<i>Histoire et Mémoires de l'Académie Royale des Sciences</i>	24	12,8	5,4	L'hist. [histoire] de l'académie de Sciences
<i>Journal des gens du monde</i>	1	0,5	0,2	Journal des gens du Monde
<i>Journal de Paris</i>	82	43,9	18,5	Journal de Paris
<i>Journal Encyclopédique</i>	1	0,5	0,2	Journal Encyclopédique
<i>Mémoires secrets pour servir à l'histoire de République des Lettres en France</i>	44	23,5	9,9	Mem. [Mémoires] secrets
<i>Mercure de France</i>	18	9,6	4,1	Mercure de France
<i>Petites Affiches</i>	1	0,5	0,2	Petites Affiches
Total	187	100	42,1	

RÉPARTITION DES PÉRIODIQUES DU VOLUME 2 *DES EXTRAITS DE
MES LECTURES*



La catégorie « autres » renvoie aux périodiques du tableau dont le pourcentage par rapport au total des extraits de périodiques est inférieur à 5% soit 6 titres.

ANNEXE B-10 : Les « Herculeana », quelques extraits
tirés des *Recueils d'anecdotes*

BMG, Ms R8839, Charles d'Herculeais, *Recueil d'anecdotes*, vol. 1 à 10.

a. Bons mots, pensées, proverbes

on juge ici (Paris) les hommes comme les sots jugent les livres, sur le titre et sur la couverture. (*vol.1 p.14*)

Une dame reprochait à l'ambassadeur de Siam la multiplicité des femmes ; madame répondit-il si l'on en trouvait à Siam d'aussi belles et d'aussi bien faites que vous nous n'en aurions qu'une. (*vol. 1 p. 294*)

la beauté de l'esprit donne de l'admiration celle de l'âme donne de l'estime et celle du corps de l'amour. (*vol. 1 p. 385*)

les passions excessives sont à l'âme ce que les ventouses sont à la peau ; elles la boursoufflent pour ainsi dire ; mais lorsque leur action cesse, l'âme ainsi que la peau reste bien longtemps fletrie. (*vol. 1 p. 27*)

la patience est vertu chez les philosophe et necessite chez le courtisan. (*vol. 1 p. 28*)

les jours des souverains sont autant de feuillets de leur histoire. (*vol. 1 p. 28*)

le sage pense, réfléchit et agit en conséquence. (*vol. 1 p. 38*)

l'étourdi pense agit et ensuite réfléchit, et le fou agit sans penser à réfléchir. (*vol. 1 p. 39*)

le sage s'occupe de tout, l'étourdi de peu de choses et sot de rien. (*vol. 1 p. 39*)

combien de dégoût et d'ennuis ne pourrait on pas s'épargner, si on osait aller à la gloire par le seul mérite. (*vol. 1 p. 47*)

le véritable esprit doit avoir la qualité du diamant, Il doit être brillant et solide. (*vol. 1 p. 66*)

le passé est du présent et de l'avenir. (*vol. 1 p. 76*)

Un philosophe à qui l'on demandait quelle couleur venait le mieux au visage des femmes répondit avec autant d'esprit que de vérités que c'était celle de la pudeur. (vol. 2 p. 25)

b. Plaisanteries et anecdotes

Quelqu'un disait d'un bossu que la fortune lui avait tourné le dos. (vol. 1 p. 281-282)

La Marquise d'Estrées, mere la de belle Gabrielle fut tuée dans une sédition à Issoire en Auvergne ; aparemment que son corps resta dans la rue très indécemment exposé, puisqu'on s'apperçut d'une mode qui s'étoit introduite depuis quelque tems parmi les femmes du grand monde : ce n'étoient pas seulement leurs cheveux qu'elles tressoient avec de la nompaille de différentes couleurs. (vol. 1 p 81)

Rameau est mort avec fermeté en (1764). différens prêtres n'ayant pu en rien tirer, M. le curé de Saint Eustache s'y est présenté, a péroré longtems, au point que le malade ennuyé s'est écrié avec fureur : « quel diable venez vous me chanter-là, M. le Curé ? vous avez la vois fausse. » (vol. 6, p. 371)

on racontait un jour des histoires de voleurs à ferney chez Voltaire. chaque dame ayant conté la sienne, on n'engagea M. de Voltaire à avoir la son tour. il commençai ainsi : « Mesdames, il était un jour un fermier général ... ma foi, j'ai oublié le reste » (vol. 8 p. 376)

Guillaume III qui usurpa le trône d'Angleterre en en chassant Jacques II etoit, à ce qu'on prétend, enclin à la sodomie. Burnet dit de lui, qu'il n'aimoit que les portes de derriere. (vol.1 p. 79)

Montmaur etant un jour à table avec un grand nombre de ses amis qui parloient chantoient et rioient tous à la fois. ah ! messieurs, dit-il un peu de silence, on ne sait ce qu'on mange. (vol. 1 p. 259)

Mme de ... qui était fort grande se rendit enfin aux empressemens de Mr de ... qui était fort petit : comme il était fort occupée, elle lui dit : mon cœur quand vous aurez fait là bas, vous viendrez me baiser. (vol. 7 p. 357)

un officier de dragons ne disait pas un mot qu'il n'y ajoutât un jurement ; ce qui le rendait très déplacé dans la bonne compagnie. un jour il prie le Major de le mener dans une maison. cela ne se peut guères, mon cher, lui répond le Major, les maitres

de cette maison sont scrupuleux et s'ils entendaient vos juremens, cela leur ferait beaucoup de peine : cependant si vous voulez me promettre de ne pas dire un mot, je vous y présenterai. cet officier donne sa parole qu'il ne desserera point les dents. on le prie à souper dans cette maison. comme il mangeait du lapin, il recontre un grain de plomb qui lui fait à une dent une douleur vive : il s'écrie aussitôt : sacredieu, le bougre il n'est pas mort de la vérole. (vol. 7. p357)

feu Mr. Duclos, secretaire de l'académie française, était à se baigner dans la seine. Une jolie femme passait auprès dans une voiture élégante : le cocher n'aperçoit pas un trou près du rivage, la roue tombe dedans ; le carrosse culbute, et voila la dame étendue dans la boue d'un côté, et ses laquais de l'autre. Duclos sort de l'eau tout nud, et accourt à elle. la jeune dame est un peu étonnée de la situation où se trouve l'officieux cavalier : « mille pardons, madame, lui dit-il sans de déconcerter, et en lui présentant la main ; excusez mon incivilité ; pardonnez moi de n'avoir pas de gants ». (vol. 2 p. 351-352)

M^{elle} Guimard, premiere danseuse de l'opéra, a été entretenu par M. de Jarente évêque d'Orleans. Elle est fort maigre, et à l'air d'une araignée. c'est d'elle que M^{elle} Arnoux disait : « ce petit ver à soie devrait pourtant être bien gras, il vit sur une si bonne feuille ! (la feuille des bénéfices qu'avait alors Mr de Jarente). (vol.6 p 120)

une jeune demoiselle disoit d'une personne malade qu'elle était tombée en sixcope : sa mère lui dit ma fille on dit tomber en sincope. O ma mere dit la fille, pour une cope de plus ou de moins qu'est ce que cela fait. (vol. 1 p. 305)

une femme qui avait fait sa fortune par son libertinage voyant un monsieur lui dit avec un petit air léger. Nous ai je pas vu quelque part ? madame répondit til j'y vais de temps en temps (au bordel). (vol. 1 p. 369).

Madame la marquise de St Pierret (dauphinoise morte a peu près en 1740) était un jour à une table ou l'on jouait aux jeux de hasard : ayant perdu tout son argent elle dit : ma foi je ne sais plus que jouer je joue mon cul : celui qui tenait la main dit aussitot : j'y consens madame, mais si je gagne, le laisse pour les cartes (elle était vielle alors). (vol. 1, p. 99-100).

Un cardinal s'étant masqué avec son aumonier alla au bal de l'opéra. Il vint à marcher sur le pied d'un mousquetaire qui s'écria aussitôt : ce bougre là devrait bien prendre garde. Le prélat n'entendit pas ce propos : mais il n'en fut pas de même de son aumonier qui lui dit à l'oreille : monseigneur, sortons nous sommes reconnues. (vol. 1 p. 123)

l'abbé Hidouin fut le premier qui écrivit que St Denis évêque de Paris, ayant été décapité, porta sa tête entre ses bras de Paris jusqu'à l'abbaye qui porte son nom. on érigea ensuite des croix dans tous les endroits où ce saint s'était arrêté en chemin. le Cardinal de Polignac conta cette histoire à Madame la Marquise du ... et ajoutant que Denis n'avait eu de peine à porter sa tête que jusqu'à la 1^{re} station ; cette dame lui répondit ; je le crois bien, « il n'y a dans de telles affaires que le 1^r pas qui coûte ». (vol. 2 p. 141)

Catherine de Medicis, reine de France, fit vœu que si elle terminait heureusement une entreprise elle enverrait à Jérusalem un pèlerin, qui en ferait le chemin à pied, en avançant de trois pas et en reculant d'un pas à chaque 3^e pas. il fut question de trouver un homme assez vigoureux pour entreprendre un si long voyage. un bourgeois de Verberie, bourg de Picardie, promit d'accomplir scrupuleusement le vœu, et remplir ses engagements avec une exactitude dont la reine s'assura. cet homme qui était marchand de profession reçut une somme en récompense, et fut annobli. (vol. 2 p. 27-28)

Le jour de St Etienne, un moine devait faire le panégyrique de ce saint. comme il était déjà tard, les prêtres qui avaient faim, craignant que le prédicateur ne fut trop long, le prièrent à l'oreille d'abrégé. le religieux monta en chaire, et après un petit préambule : « mes frères, dit-il, il y a aujourd'hui un an que je vous dis tout ce qui se peut dire touchant le saint du jour ; comme je n'ai appris qu'il a rien fait de nouveau depuis, je n'ai rien non plus à ajouter à ce que j'en dis alors » : il fit le signe de la croix, et s'en alla. (vol. 2 p. 351.)

dans le temps de ferveur du Christianisme les pénitences étaient souvent plus physiques que morales. les hommes et les femmes mêmes recevaient la discipline de la main de leur confesseur. un mari voyant un religieux conduire sa femme derrière l'autel pour la châtier, courut à lui, et se mettant entre la pénitente et le directeur « ah ! monsieur, lui dit-il, ma pauvre femme est trop délicate, ne la frappez point,

j'aime mieux être puni à sa place ». le confesseur consentit à l'échange, et tandis qu'il fustigeait ce bon mari pour les fautes de sa femme : « frappez bien fort, lui disait celle-ci, car je suis une grande pécheresse ». (vol. 2 p. 363)

le fameux père andré dit un jour avec beaucoup de Zele dans un de ses sermons : « quand vous voyez ces tetons rebondis et qui se montrent avec tant d'impudence, bandez messieurs, bandez-vous les yeux ». (vol. 2 p. 367)

un bon moine, chargé de faire le catalogue d'une bibliotheque, et rencontrant un libre hébreu, écrivit : plus, un livre dont le commencement est à la fin. (vol. 6 p. 13)

un curé faisait l'habile, et n'était qu'un franc ignorant. quelqu'un parlait un jour avec lui du Messie, en présence de plusieurs personnes et lui demanda avec un grand sérieux qu'il affectait exprès pour l'embarrasser, si le messie était venu au monde fort longtems avant notre Seigneur J.C. ? le curé après avoir un peu réfléchi sur ce sujet, et supputé par ses doigts, répondit que la question était difficile, mais qu'il croyait avec les meilleurs historiens, que le messie était venu environ 400 ans avant J. C. cette réponse fit rire toute la compagnie &c. (vol. 6 p. 182)

un abbé répond à quelqu'un qui lui reprochait son incontinence ma foi, lorsqu'on me fit prêtre, on ne m'a coupé que les cheveux". (vol. 8 p. 346)

un prélat mourant disait : « seigneur, ayez pitié de ma grandeur ». (vol. 2 p. 141)

ils s'emparent des consciences de princes comme les suisses des portes disait le chevalier d'Harcourt en parlant des jésuites. (vol. 1 p. 55).

d. Médecins et médecine

Thadeu florentin, medecin, il y a 150 ans, ne sortait point en visite hors de la ville à moins de 50 écus par jour. il demeura à ces gages 3 mois entiers près du pape Honorius. Cortier, dit Comines, eut de Louis XI, 54 mille écus et un évêché, pour l'avoir traité 5 mois d'une maladie dont il mourut. *(vol. 2 p. 281)*

Les medecins sont dans la connaissance de la physique comme le Quinze Vingts, et tout le reste du peuple est comme les aveugles provinciaux qui ne savent point les êtres de Paris. Les Quinze-Vingts vont à tâtons par les ruës, et par une longue habitude trouvent les églises ou ils ont à faire sans les voir ni sans savoir comment elles sont faites : les medecins en font de même dans le corps. humain, dont ils savent les antres par je ne sais qu'elle routine qui les conduit heureusement là ou ils veulent aller, et en des endroits qu'ils ne connaissent pas. *(vol 2 p. 285)*

un medecin célèbre qui avait l'honneur de s'entretenir avec M. le régent, entendant ce prince discourir avec esprit de la medecine, comme d'un art bien conjecturel, trancha ainsi la conversation : « supposons que Paris soit tout à coup couvert de ténèbres aussi épaisses que le furent autrefois celles d'Egypte, n'est-il pas vrai, monseigneur, que vous préféreriez de vous laisser conduire dans cette ville par un aveugle, plutôt que par un clair voyant qui vous menerait tout de travers, tandis que l'aveugle, accoutumé à parcourir différens quartiers avec son bâton, ne vous égarerait pas ». *(vol. 6 p. 163)*

Mr. Venel, cet excellent médecin était surtout frappé, et cette première impression ne la jamais abandonné, de l'assemblage informe des remèdes qui empêchait de constater la vertu de chacun en particulier, et de l'union plus monstrueuse encore des drogues dont la vertu était différente et souvent opposée, et qu'on destinait à remplir en même temps les indications les plus contradictoire. Toujours affecté de cet abus, il n'a cessé de le proscrire, et a plaisamment comparé les médecines entichés de cette poly-pharmacie, à un arlequin ordonnant une charrette de foin à un malade, dans l'espérance que sur la grande quantité d'herbes qui la composent ; il s'en trouvera quelque'une appropriée à la maladie. *(vol. 6 p. 164)*

ANNEXE B-11 : « bonnes tragédies du 2^d ordre »

BMG, R8840/2, pièce n° 22, Charles d'Herculais, bonnes tragédies du 2^d ordre, 1 f°.

de Campistron ... Andronic-Tiridate

de la Fosse ... Manlius

De Duché Absalon

De Genet ... Pénélope

De Lefranc ... Didon

del Mierre ...Hypermestre – Guillaume-Tell

ANNEXE B-12 : « bonnes comédies du 2^d ordre »

BMG, R8840/2, pièce n° 23, Charles d'Herculais, bonnes comédies du 2^d ordre, 1 f°.

d'Anteroche Crispin Médecin – l'esprit-follet – le Deuil
de Gayot de Merville ... le Consentement forcé – achille à Scyros
de fagan ... le rendez-vous – la pupille – l'étourderie – l'inquiet ... les originaux
de Dorat ... la feinte par amour
de Bret ... la double extravagance
de Boissy ... le babillard – le français à londre – les dehors trompeurs ou l'homme du jour – l'époux par supercherie
d'Autreau la magie de l'amour – le port à l'anglais – Démocrite prétendu fou
de Baron ... l'Andrienne – l'homme à bonnes fortunes
de la Motte ... le Magnifique
de la Noue ... le retour de Mars – la Coquette corrigée
de Pompignan ... adieux de Mars
de Marivaux ... la surprise de l'amour – le legs – le préjugé Vaincu
de Montfleury ... la femme juge et partie – la fille Capitaine – le mari sans femme
de Patu ... les adieux du goût
de Philippe Poisson ... le procureur arbitre – l'impromptu de campagne – le réveil d'Epiménide
de Raymon Poisson grand-père du précédent – le baron de la crasse
de Pont de Veyle – le Complaisant – le fat puni
de Sedaine – la gageure
d'Allainval ... l'embarras des richesses – l'école des bourgeois
de Favart – l'anglais à bordeaux – les chercheuses d'esprit : c'est le chef d'œuvre de l'opéra comique
de Lafont ... les trois frères rivaux.
de Campistron ... le jaloux désabusé
de Collé ... Dupuis et Desronais – théâtre de société 3. vol.

ANNEXE B-13 : La galerie des hommes illustres

BMG, R8839, Charles d'Herculais, *Recueils d'anecdotes*, vol. 1 à 10.

APH, Charles d'Herculais, *Extraits de mes lectures*, vol. 32, 38 et 44.

a. Catalogue des personnages

Personnage	Dates extrêmes	Catégorie	Œuvres dont les extraits sont transcrits
Abbé Dangeau	1638-1720	homme d'État	D'Alembert, <i>Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie française</i>
Abbé de Saint Pierre	1658-1743	clerc érudit	D'Alembert, <i>Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie française</i>
Abraham Fabert Maréchal de France	1599-1662	militaire	NON IDENTIFIÉ
Alexandre le Grand	Antiquité	homme d'État	Robertson, <i>Histoire de l'Amérique</i>
Bensérade	1612-1691	hommes de lettres	NON IDENTIFIÉ
Bernard de Clairvaux	Moyen-Âge	clerc érudit	<i>Mercur de France</i>
Boileau Despréaux	1636-1711	clerc érudit	Voltaire, <i>Mélanges</i> D'Alembert, <i>Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie française</i>
Bossuet	1627-1704	clerc érudit	D'Alembert, <i>Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie française</i>
Cal Polignac	1661-1741	clerc érudit	Sticotti, <i>Dictionnaire des gens du monde</i>
Charlemagne	Moyen-Âge	homme d'État	Montesquieu, <i>De l'Esprit des Lois</i>
Chausson	1618-1661	homme de lettres	Voltaire, <i>Mélanges</i>
Choisy	1644-1724	clerc érudit	D'Alembert, <i>Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie française</i>
Colbert	1619-1683	clerc érudit	Galiani, <i>Dialogues sur le commerce des bleds</i> <i>Mercur de France</i>
Comte de Saint Séverin	1701-1754	homme d'État	Anonyme, <i>Mémoire de Madame la Marquise de Pompadour</i>
Corneille	1606-1684	homme de lettres	NON IDENTIFIÉ

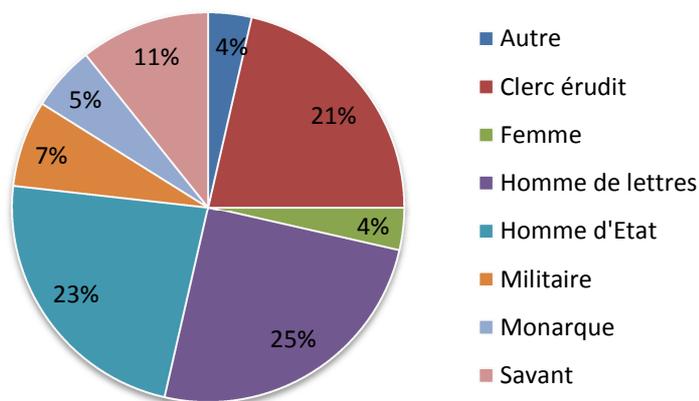
Crébillon	1674-1762	homme de lettres	D'Alembert, <i>Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie française</i>
Daguesseau	1668-1751	homme d'État	Thomas, <i>Éloges</i>
Destouches	1680-1754	homme de lettres	D'Alembert, <i>Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie française</i>
Duc de Montausier	1610-1690	militaire	Lacretelle, <i>Éloge de Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier</i> Garat, <i>Éloge de Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, discours qui a remporté le prix de l'académie Française en 1781</i>
Duguay Trouin	1673-1736	militaire	Thomas, <i>Éloges</i>
Fénélon	1651-1715	clerc érudit	D'Alembert, <i>Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie française</i> <i>Mercur de France</i>
Fléchier	1632-1710	clerc érudit	D'Alembert, <i>Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie française</i>
Fontaine	1704-1771	savant	<i>Mercur de France</i> (article de Condorcet).
François Ier	1494-1547	roi	Lacombe de Prezel, <i>Dictionnaire des portraits historiques</i>
Fréron	1718-1776	homme de lettres	<i>L'Observateur anglois</i>
Guez Balzac	1597-1654	homme de lettres	NON IDENTIFIÉ
Henri IV	1572-1610	roi	Voltaire, <i>Mélanges</i> La Harpe, <i>Éloge de Henri IV</i>
La Condamine	1701-1774	savant	<i>Mercur de France</i> (article de Condorcet).
Laureault de Foncemagne	1694-1779	clerc érudit	<i>Journal des Savants</i>
Le Kain	1729-1778	autre (acteur)	<i>Mercur de France</i>
Leibniz F	1646-1716	savant	Fontenelle, <i>Histoire du renouvellement de l'Académie royale des sciences en 1699 et les éloges historiques de tous les académiciens mort depuis ce renouvellement</i>
Louis XIV	1638-1715	roi	Voltaire, <i>Mélanges</i>
Lully	1632-1687	autre (musicien)	NON IDENTIFIÉ

Malherbe	1555-1628	homme de lettres	Raynal, <i>Anecdotes littéraires</i> Lacombe de Prezel, <i>Dictionnaire des portraits historiques</i>
Massillon	1663-1742	clerc érudit	D'Alembert, <i>Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie française</i> <i>Mercur de France</i>
Maurepas	1701-1781	homme d'État	<i>L'Observateur Anglois</i>
Maurice comte de Saxe, maréchal de France	1696-1750	militaire	Anonyme, <i>Mémoire de Madame la Marquise de Pompadour</i> Turpin, <i>Vies des hommes illustres de la France</i>
Ménage	1613-1692	clerc érudit	Lacombe de Prezel, <i>Dictionnaire des portraits historiques</i>
Mme Geoffrin	1699-1777	femme	Morellet, <i>Portrait de Mme Geoffrin</i>
Molière	1622-1673	homme de lettres	Voltaire, <i>Mélanges</i> <i>Mercur de France</i>
Newton	1642-1727	savant	Voltaire, <i>Mélanges</i>
Ninon Lenclos	1616-1706	femme	Voltaire, <i>Mélanges</i>
Oliver Cromwell	1599-1658	homme d'État	Voltaire, <i>Mélanges</i>
Pascal	1623-1662	savant	Condorcet, <i>Éloge de Pascal</i>
Pope	1688-1744	hommes de lettre	Voltaire, <i>Mélanges.</i>
Président Rose, Toussaint	1611-1701	homme d'État	D'Alembert, <i>Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie française</i>
Quinault	1635-1688	hommes de lettres	Raynal, <i>Anecdotes littéraires</i> Lacombe de Prezel, <i>Dictionnaire des portraits historiques</i>
Richelieu	1585-1642	homme d'État	Longuerue, <i>Longueruana</i>
Sacy	1654-1727	homme de lettres	D'Alembert, <i>Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie française</i>
Suger	Moyen Âge	homme d'État	<i>Mercur de France</i>
Sully	1560-1641	homme d'État	Galiani, <i>Dialogues sur le commerce des bleds</i> <i>Mercur de France</i> La Harpe, <i>Éloge de Henri IV</i>
Terrasson	1670-1750	clerc érudit	D'Alembert in Abbé Terrasson, <i>La philosophie applicable à tous les objets de l'esprit t de la raison.</i>

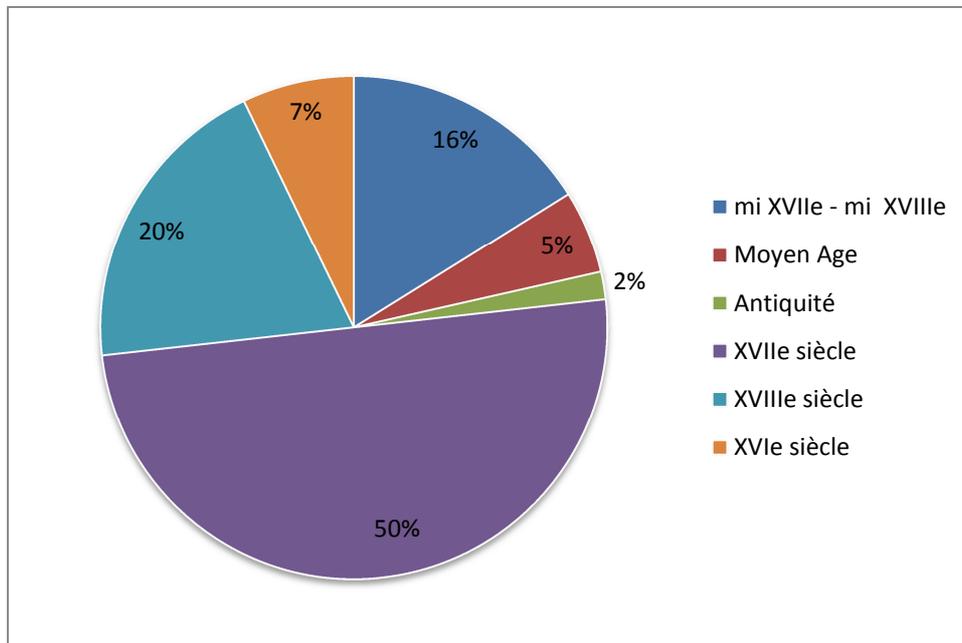
Tschirnhaus	1651-1708	savant	Fontenelle, <i>Histoire du renouvellement de l'Académie royale des sciences en 1699 et les éloges historiques de tous les académiciens mort depuis ce renouvellement</i>
Turgot	1727-1781	homme d'État	Condorcet, <i>Éloge de M. Turgot</i>
Voiture	1598-1648	homme de lettre	Voltaire, <i>Mélanges</i>
Voltaire	1694-1778	homme de lettres	La Harpe, <i>Éloges de Voltaire</i> . Sherlock, <i>Nouvelles lettres d'un voyageur anglais</i>

b. Répartition des personnages par catégorie

Catégorie	Valeur
Autre	2
Clerc érudit	12
Femme	2
Homme de lettres	14
Homme d'Etat	13
Militaire	4
Monarque	3
Savant	6
Total	56



c. Répartition chronologique des personnages



**ANNEXE B-14 : Entrées des tables des matières se rapportant à la médecine,
aux médecins et à la santé**

APH, Charles d'Herculeis, *Extraits de mes lectures*, 50 vol.

a. Médecins

Vol.	Entrée de la table des matières
1	sur les médecins
2	médecin il doit être anatomiste
3	<ul style="list-style-type: none">- épitaphe d'un médecin- bons mots d'un médecin
9	médecin, il doit surtout s'attacher à gagner la confiance de ses malades
17	sur le médecin par Cardan
18	<ul style="list-style-type: none">- contre les médecins- dans les maladies il vaut encore mieux s'abandonner à la nature qu'au médecin
25	le Malade a besoin de l'expérience du médecin
26	opinion d'Avenzoar et des autres médecins arabes
27	contre les médecins
29	sur les médecins
41	<ul style="list-style-type: none">- du médecin- conseil aux jeunes médecins- En Turquie ; les médecins sont en contradiction avec la croyance publique
43	sur la profession des médecins
45	les Medecins n'ordonnent d'autre jeûne que le régime
46	édit d'Henri III concernant les médecins
48	des médecins arabes

b. Maladies

Vol.	Entrée de la table des matières
4	maladies contagieuse la fermeté d'ame en préserve
9	de la peste
18	maladies elles ont un cours fixé
30	maladies elles viennent presque toutes de notre faute
23	de l'état de maladie
24	peste causes qui l'entretiennent à Constantinople. sans la grande sobriété des peuples chez qui elle regne souvent, il y a longtemps que ces pays seraient entièrement dépeuplés.
26	sur la petite vérole
32	sur les contagions
32	rhume ils sont dangereux lorsqu'on les néglige
34	contre toutes les maladies préservatifs
37	constitutions disposées aux maladies inflammatoires
38	de l'épilepsie
39	Calmat a soutenu ridiculement que la lèpre n'était autre chose que la vérole
41	effets singuliers du virus de la rage
42	sur la fièvre
43	la lèpre n'est pas la même maladie que la vérole sur les maladies héréditaires
45	– causes de la goutte – sur la maladie pédiculaire
46	nous sommes sujets à une foule de maladies dont le sauvage est exempt
49	la lèpre doit son origine à l'usage des mauvais aliments

c. Médecine

Vol.	Entrée de la table des matières
5	médecine un art bien conjecturel
13	médecine des Anciens
21	ce que Descartes pensait des progrès que peut faire la médecine
29	sur la médecine
38	sur les abus en médecine
41	sur les réalités de la médecine
46	<ul style="list-style-type: none">– des abus de la médecine à l'égard de Louis XIII– sur la nécessité des écoles de médecine– autrefois les prêtres s'emparèrent de la médecine– les erreurs sont bien plus funestes en médecine que dans les autres sciences– la médecine exige la perfection des [écrits] philosophiques

d. Conseils thérapeutiques et préservation de la santé

Vol.	Entrée de la table des matières.
14	sur la santé
24	santé elle dépend de la tempérance et de l'exercice
25	<ul style="list-style-type: none"> – la santé est le plus précieux des biens – trois choses pour la conserver
27	<ul style="list-style-type: none"> – Cardan ses opinions sur la santé – divers passages de Gallien sur la Santé – saignée les médecins Orientaux ne saignent jamais – sur la santé
30	préceptes de santé
31	conseils aux Goutteux
32	<ul style="list-style-type: none"> – cautère il est très utile en tems d'épidémie – la tempérance et l'exercice sont les meilleurs – le régime est plus nécessaire dans les maladies que les remèdes – par un régime convenable on peut changer sa constitution – remèdes les plus simples sont les meilleurs et les seuls nécessaires
34	sur la vaccine
36	singulier remède contre la fièvre tierce
37	il faut prévenir les maladies par une bonne conduite
38	<ul style="list-style-type: none"> – conseils relatifs à la santé – ce que les médecins arabes recommandaient pour la conservation de la santé
41	les femmes sont bien plus propres que les hommes à servir les malades
42	sur l'inoculation
43	<ul style="list-style-type: none"> – le regime mixte est le meilleur – le vegetal diminue les forces par Cabanis
44	<ol style="list-style-type: none"> 1. sur la longevité de la santé 2. préceptes sur la santé 3. sur l'usage du sucre, des épiceries, du caffè par Cabanis
45	<ul style="list-style-type: none"> – de l'eau considérée comme le meilleur des remèdes – les médecins n'ordonnent d'autre jeûne que le régime – les doses des médicamens doivent varier selon les pays et les saisons – les changements subit dans la manière de vivre nuisent souvent à la santé – l'exercice est le meilleur remède pour dissiper les sérosités
46	excellents effets du regime

ANNEXE B-15 : Commentaire de Charles d'Herculais sur la médecine

BMG, R8839, Charles d'Herculais, *Recueil d'anecdotes*, vol. 8, p. 350-351

je doute que l'auteur pût convaincre les gens impartiaux au sujet de la conclusion de ses réflexions. comment persuaderait-il qu'il vaut mieux laisser subsister la médecine, telle qu'elle est avec tous ses abus, que de la rendre plus utile au genre humain, et qu'il est nécessaire pour le maintien de l'ordre social que nous gardions nos maladies et nos drogues. quel Sophisme ! pourquoi la permanence de la Santé dans les individus ne s'allierait-elle point avec la société ? de bonnes loix ne suffiraient-elles pas pour réprimer les écarts, supposé que l'amélioration de notre constitution nous rendît plus méchants ? nous serions aussi plus à même avec une bonne santé d'augmenter le nombre de nos jouissances ; loins d'avoir une existence stupide et bornée, nous serions infiniment plus heureux. notre sensibilité, par la disparition de cette foule de maux, serait, il est vrai, moins exercée, mais nous jouirions d'un bien plus grand calme et d'un bonheur réel. Enfin on a en tout tems regardé la Santé comme le 1^{er} des biens et celui qui trouverait le secret précieux de la préserver des ravages du tems serait le plus grand bienfaiteur de l'humanité.

**ANNEXE B-16 : Entrées des tables des matières se rapportant
aux animaux de l'*Histoire Naturelle* de Buffon**

APH, Charles d'Herculeis, *Extraits de mes lectures*, 50 vol.

a. Entrées renvoyant explicitement à l'*Histoire Naturelle* de Buffon

volume des Extraits	Entrée de la table des matières	tome de l'histoire naturelle
11	sur les animaux par Buffon	4
19	sur le cheval sur Buffon	4
20	du lion par Buffon	9
22	sur l'éléphant par Buffon	11
23	sur le mulet par Buffon	4
25	sur le condor par Buffon	25
27	réflexion de Buffon au sujet de la Perdrix	17
45	extrait de l'article de Buffon sur les animaux carnassier	7

b. Entrées ne renvoyant pas explicitement à l'œuvre de Buffon, mais dont l'intitulé se retrouve dans l'*Histoire Naturelle* de Buffon.

volume des Extraits	Entrée de la table des matières	tome de l'histoire naturelle
10	sur l'Orang-Outang	14
19	sur les ânes	4
20	sur les castors	7
	loirs sur leur engourdissement	6
	sur l'ours	7
	sur le tigre	9
24	du phoque	13
	sur les oiseaux de proie	16
25	autruche	16
	sur les oiseaux en général	16
	sur les proies nocturnes	16
	sur les vautours	16
28	sur les cailles	17

	sur les fauvettes	20
	de la fauvette à tête noire	20
	sur les hirondelles	21
	sur le paon	17
	des perroquets	21
	du rossignol	20
30	sur les canards	24
	sur le petit Cormoran	23
	sur l'Eider oiseau dont on tire l'édredon	24
	sur les grues	22
	sur l'oie	24
	sur les toucans	22
35	sur l'éléphant	9
	sur la marmotte	8
	sur l'orang-outang	14

**ANNEXE B-17 : Entrées des tables des matières se rapportant
à la réflexion politique**

APH, Charles d'Herculeis, *Extraits de mes lectures*, 50 vol.

a. République

Vol.	Entrée de la table des matières.
14	républiques elles doivent avoir la vertu pour base tableau d'une République bien constituée République bien constituée
22	avantages de la république sur la monarchie
31	des Républiques
46	des Républiques fédératives

b. Monarchie

Vol.	Entrée de la table des matières.
14	sur la monarchie ses inconvénients
15	sur la monarchie ses inconvénients
22	abus des monarchies concernant les impôts
24	des gouvernements, leurs abus et surtout des dangers de la monarchie
48	du gouvernement monarchique

c. Démocratie

Vol.	Entrée de la table des matières.
11	démocraties elles sont de vraies aristocraties
15	sur la démocratie
27	réflexion de Hobbes sur la démocratie
32	avantages de la démocratie de la démocratie

d. Despotisme

Vol.	Entrée de la table des matières.
9	despotisme. celui d'un seul vaut mieux que celui de plusieurs.
10	despotisme il ne peut jamais être légitime
15	sur le despotisme de Louis XIII et Louis XIV sur celui qui règne en Asie
18	despotisme il a sa source dans le cœur humain les grands en sont les 1 ^{er} soutiens dans les Etats despotiques, les peines sont barbares
32	l'empire d'un despote a bien peu de solidité

e. Réflexions générales sur la politique

Vol.	Entrée de la table des matières.
9	des diverses formes de gouvernement
10	des parlements
11	gouvernements mixtes ... ils sont les meilleures dangers des innovations dans les gouvernements
12	souveraineté, Locke l'a distinguée le premier du gouvernement
14	du gouvernement représentatif sur les divers gouvernements et le bonheur
15	sur les trois gouvernements considérations sur le gouvernement français en 1795
21	politique elle doit s'occuper surtout de la reproduction
22	gouvernement représentatif il est meilleur ses inconvénients
25	le meilleur gouvernement est d'être juste
31	contre la fourberie en politique
32	pouvoir arbitraire ce qui le distingue du pouvoir légitime
33	maux de l'anarchie
34	Gouvernement il ne doit pas être confondu avec la société
41	du droit naturel et du droit des gens sur les Etats
43	quel est le meilleur des gouvernements
47	réflexions sur la politique

ANNEXE B-18 : Lettre adressée au conseil des Cinq Cents

BMG, Ms R8840/11, pièce n° 50, Charles d'Herculais, Lettre adressée au Conseil des Cinq-Cents,
2fol.

j'ai envoyé ce mémoire à quatre membres du Conseil des cinq cents. j'ai choisi ceux qui paraissaient avoir le plus d'influence.

Citoyen

On vient donc de décider au Conseil des Cinq-Cents la Spoliation des Créanciers de l'Etat, de cette classe nombreuse de citoyens qui avait été mise sous la sauve-garde de la loyauté française. ainsi ce que les tyrans n'avaient pas osé, des Républicains n'ont pas honte de le faire. Louis XVI assembla les Etats-Généraux, parce qu'il ne voulut pas faire banqueroute ; mais s'il eut moins de délicatesse, il aurait pu supprimer par un manque de foi une grande partie des impôts et il n'aurait pas fait naître la Révolution qui l'a conduit à l'échafaud. il y a un honneur pour les Etats comme pour les particuliers sans lequel les uns et les autres ne peuvent prétendre à la considération ni à l'estime. les loix sévissent contre un citoyen qui ne paie pas ses dettes : et un gouvernement, parce qu'il a en son pouvoir tous les moyens de force, se mettre au-dessus de ce dictamen intérieur de la conscience qu'on doit toujours écouter en faisant les loix ! quel exemple ! et ne craint-on pas que les pervers n'en profitent pour se confirmer dans leur immoralité ! dans tous les tems on a pensé qu'il était juste de remplir les engagements qui avaient été contractés ; la morale des Gouvernans et celles des Gouvernés doivent être d'accord là-dessus comme sur tout le reste : car elle doit être la même, sans quoi les choses iront, toujours mal. Certainement le bonheur n'existera dans les différentes associations humaines que lorsqu'elles seront régies d'après les principes moraux qui dérivent de la nature de l'homme et dont toute personne éclairée et impartiale sent la vérité au fond de son cœur.

Vous direz, Citoyen, qu'on ne fait pas banqueroute, puisqu'on assure aux Rentiers le paiement du tier de leur rentes, et que pour le capital de deux autres tiers on leur donne des bons avec lesquels ils pourront acheter des biens nationaux. d'abord, comment les rentiers auront-ils confiance en des promesses qui, semblables à celles qu'on leur a fait autrefois, pourront comme elles être violées à la première occasion. là-dessus comme sur d'autres choses il n'ya que le premier pas qui coûte. dès que les embarras de fiances se renouvelleront, on tombera encore sur les pauvres

rentiers, et bientôt leurs tiers se réduira à Zéro. au fond c'est-là ce qu'on veut, et depuis quelque tems il est aisé de voir qu'on chemine peu-à-peu vers cette atrocité. quant aux bons avec lesquels on compte rembourser le capital des deux autres tiers, il est clair, comme a fort bien dit votre collègue Betz, qu'ils mourront, comme les assignats, dans les mains des malheureux rentiers. en effet, supposé qu'il reste encore assez de biens nationaux pour la liquidation, ce qui est fort douteux, il y aura toujours une infinité de rentiers qui ne pourront pas acquérir ces biens, soit parce qu'il n'y en aura point qui soient à leur convenance et à portée de leur domicile ou des autres parties de leur fortune, soit parce que la valeur de ces biens surpassera beaucoup celle des bons dont ils peuvent disposer. dans ces cas que peut faire le rentier. vendre ses bons. c'est sa seule ressource ; mais l'agioteur est là tout prêt, comme un loup affamé, pour profiter de sa position critique, et lui acheter à vil prix ses papiers. c'est-là ce qui arrive pour les bons $\frac{3}{4}$ qui perdent 96 pour cent, et c'est ce qui arrivera inmanquablement pour les nouveaux qu'on va émettre.

de bonne foi, citoyen, convenez qu'on ne peut pas se croire acquitté envers les Créanciers de l'Etat, en les traitant ainsi, et qu'on a grand tort de dire que leur sort sera amélioré. c'est une vrai spoliation, avouez-le franchement vous vous retrancherez peut-être sur l'impossibilité de faire autrement ; c'est ce qu'il aurait fallu du moins examiner bien mûrement : car une décision qui consomme la ruine d'une infinité de gens ne doit pas être prise à la légère. je sais que les besoins sont immenses ; mais pourquoi ferait-on la guerre aux dépens des rentiers ? certes si l'on doit prendre les deux tiers de leurs bien pour faire face aux dépenses, on doit agir de même envers les autres citoyens : car l'égalité répartition de l'impôt est un principe sacré pour de sages Administrateurs. néanmoins je suis persuadé que les rentiers auraient consenti, sans grands regrets, à ne recevoir qu'un tiers en numéraire de leurs rentes jusqu'à la paix, à condition qu'on leur aurait ensuite tenu compte du reste ; lorsque la paix général aurait été conclue, on aurait pu commencer à payer par tous les moyens possibles la vente des biens nationaux : leur produit aurait été exclusivement employé à la liquidation des rentes perpétuelles et des arrérages contractés pendant la guerre. je ne pense pas qu'on eût dû liquider les rentes viagères qui s'éteignent journellement et dont l'Etat sera un jour entièrement libéré. si après la liquidation des rentes perpétuelles et des arrérages tant des rentes perpétuelles que des rentes viagères, il fût encore resté quelques biens nationaux, on les aurait vendu. et sûrement on n'aurait pas été embarrassé d'employer utilement ce produit : car que de maux à réparer ! que d'établissements nécessaires à fonde. après une révolution aussi destructive que l'a été la nôtre, on peut pas avoir trop de

moyens en réserver pour réorganiser la chose publique d'après des plans approuvés par la raison et par l'humanité.

en procédant avec cette bonne foi, le gouvernement aurait été à l'abri de tout reproche. les Créanciers de l'Etat recevant une somme égale à celle qu'ils avaient donnée, n'auraient eu aucune plainte raisonnable à élever; au lieu que le remboursement projeté étant illusoire ne peut qu'exciter au mécontentement général et réduire au désespoir une foule de gens qu'on aurait dû mieux traiter, ne fût-ce que pour les dédommager de la détresse dans laquelle on les a laissé languir depuis plusieurs années. D'ailleurs ce remboursement en papiers anéantira totalement le crédit de l'Etat, il fournira un nouvel aliment à la voracité des agioteurs. une nuée de vautours s'engraissera aux dépens des rentiers qui crieront, non sans raison, que les français vivent sous un gouvernement violateur des propriétés. J'aime à croire que le Conseil des Cinq-Cents reviendra sur la partie du décret qui regarder le remboursement en Bons, et que le conseil des Anciens ne le sanctionnera point.

J'ai cru, citoyen, devoir soumettre ces réflexions à votre jugement. mes intentions sont pures, je n'ai que la justice en vue. Vous êtes sans doute trop éclairé et trop droit pour repousser la vérité dont je dois la manifestation à tous mes concitoyens.

...D

**ANNEXE B-19 : Annexe Entrées des tables des matières
se rapportant à la religion**

APH, Charles d'Herculeis, *Extraits de mes lectures*, 50 vol.

a. Réflexion et critique générale autour de la religion

Vol.	Entrée de la table des matières
4	il y a toujours du danger à fondre la dominante
5	sur la religion chrétienne
11	religion elle doit être sérieuse
11	christianisme selon lui il ne faut pas raisonner
14	<ul style="list-style-type: none"> - avantage de la religion - celle des anciens était plus riante et poétique que la nôtre
15	<ul style="list-style-type: none"> - opinions religieuses ... si elles sont utiles - religions, elles ne peuvent nuire, si le gouvernement ne s'en mêle pas
17	religion, quand même il n'y en aurait point, la justice n'en existerait pas moins parmi les hommes
19	religion naturelle
20	Dieu sur la doctrine d'un dieu rémunérateur et vengeur
21	<ul style="list-style-type: none"> - religion elle est nécessaire à la morale et utile à la politique - réflexions contre la religion chrétienne - les politiques l'ont employé pour contenir le peuple qui n'est pas en état de se conduire par les mêmes idées que les philosophes
24	<ul style="list-style-type: none"> - religion comparaison avec la morale - ce qu'on peut dire en faveur de la religion
27	horreurs produites par la religion chrétienne
29	contre les idées religieuses
30	<ul style="list-style-type: none"> - sur la croyance d'un dieu Rémunérateur et vengeur - la croyance d'un Dieu vengeur n'est pas toujours un frein assez puissant - considérations sur la religion et sur le préjugé qu'elle est un frein
32	contre la religion
33	<ul style="list-style-type: none"> - Jésus son existence n'est pas mieux prouvée que celle d'Osiris et D'Hercule - ordres religieux sur le bien qu'ils ont fait - la religion chrétienne porte à la mélancolie
34	considérations politique sur la religion
38	<ul style="list-style-type: none"> - réflexion au sujet d'une définition de dieu - religion chrétienne combien elle est décriée

41	du fanatisme
42	sur le fanatisme
48	<ul style="list-style-type: none"> - il est aisé de trouver partout des hérésies - on pourrait gouverner une nation sans le secours de la superstition

b. Athéisme

Vol.	Entrée de la table des matières.
1	athée, Descartes et Racine accusés de l'être
11	athée il y en a plus parmi les Grands que parmi le peuple
16	de ce qu'on est athée il ne s'ensuit pas qu'on est un homme abominable sur l'existence de Dieu
19	Dieu l'invention de son existence a toujours porté des grandes atteintes à la liberté dialogue sur son existence.
22	principes de l'athéisme
26	athées sur les
31	les athées aurait tort de chercher à propager leur doctrine qui n'est point à la portée du peuple
33	Liszinski, il fut brulé en 1689, ayant été accusé d'athéisme
38	Pomponace et à son occasion de l'athéisme et de l'immortalité de l'âme.

c. Critique des ecclésiastiques

Vol.	Entrée de la table des matières.
5	clergé sur le don gratuit, sur les vaux à ferme abus clergé de France injustice des privilèges
10	religion les faits prouvent que beaucoup de Cardinaux et de pages n'en ont point eu
11	sur les usurpations du clergé
12	clergé combien sa conduite est opposée à l'esprit de l'évangile
13	théologien que de folies n'ont-ils pas soutenues !
25	contre les prêtres
26	prêtre ils sont tous des charlatans de leur orgueil de la soumission qu'ils exigent
27	moines maux qu'ils ont faits
31	contre le monachisme

33	fourberies du clergé pour faire payer la dixme
34	vice de la dixme ecclésiastiques
43	les pretres ont toujours voulu se charger de ce qui ne regardait que les philosophes.

ANNEXE B-20 : Comparaison entre la préface du tome 22 « sur la mort »
et le chapitre 13 du tome 1^{er} du *Système de la Nature*

APH, Charles d'Herculeis, *Extraits de mes lectures*, vol. 22.

Paul-Henri Thiry, Baron d'Holbach, *Système de la Nature ou Des Loix du Monde Physique & du Monde Moral*. Par M. Mirabaud, Londres, 1770, t.1, pp. 257-289.

Extraits de la préface « sur la mort »

Extraits du *Système de la Nature*

[...]

Il est probable que les astres sont assujettis à cette loi comme les autres corps. Ce Soleil qui nous éclaire, et qui est pour nous la source de la fécondité, disparaîtra un jour. Il s'écoulera sans doute des milliers de siècle, avant que cela arrive; mais le temps ne coûte rien à la nature. Il n'y a d'impérissable que la matière et l'énergie qui lui est propre. Ses formes sont passagères. On ne voit dans le monde que composition et décomposition.

O homme! Cesse donc d'être étonné de l'idée de ta mort. Tu frissonnes à l'aspect de la Parque! Tu voudrais te soustraire à la loi générale! Comment ne vois-tu pas que, pour réaliser un pareil souhait, il faudrait que tu eusses le pouvoir d'arrêter la marche éternelle de la nature? Songe, être faible et borné, que tu n'es important qu'à tes propres yeux. Que, pour la nature, tu n'es pas plus qu'un ver de terre; que les privilèges n'existent que dans l'ordre social, et que si la nature pouvait en accorder, elle ne serait plus ce qu'elle est.

[...] Si tout naît & périt, si tout se change & se détruit ; si la naissance d'un être n'est jamais que le premier pas vers sa fin, comment eût-il été possible que l'homme, dont la machine est si frêle, dont les parties sont si mobiles & si compliquées, fût exempté d'une loi commune qui veut que la terre solide que nous habitons se change, s'altère & peut-être se détruise ! Foible mortel ! Tu prétendrais exister toujours ; veux-tu donc que pour toi seul la nature change son cours ? Ne vois-tu pas dans ces comètes excentriques qui viennent étonner tes regards, que les planètes elles-mêmes sont sujettes à la mort [...].³

³ Paul Thiry baron d'Holbach, *Système de la Nature ou Des Loix du Monde Physique & du Monde Moral*. Par M. Mirabaud, Londres, 1770, t.1, p. 268.

Ce changement nécessaire de formes que nous avons appelé mort, lorsqu'il s'agit des animaux et des végétaux, nous devons l'avoir sans cesse présent à notre esprit. C'est selon moi, un des meilleurs moyens de nous consoler de notre fin, et de nous porter doucement à la résignation. Chacun répugne à sa destruction. C'est une suite de cette tendance à se conserver, naturelle à tous les êtres, dont j'ai parlé ci-dessus.

[...] LES craintes de la mort sont de vaines illusions qui devraient disparaître aussitôt qu'on envisage cet événement nécessaire sous son vrai point de vue. Un grand homme a défini la philosophie une *méditation de la mort* ; Il ne veut point par là nous faire entendre que nous devons nous occuper tristement de notre fin, de la vue de nourrir nos frayeurs ; il veut sans doute, nous inviter à nous familiariser avec un objet que la nature nous a rendu nécessaire, & nous accoutumer à l'attendre d'un front serein. Si la vie est un bien, s'il est nécessaire de l'aimer, il n'est pas moins nécessaire de la quitter ; et la raison doit nous apprendre la résignation aux décrets du sort. Notre bien-être exige donc que nous contractions l'habitude de contempler sans allarmes un événement que notre essence nous rend inévitable [...].⁴

⁴ M Paul Thiry baron d'Holbach, *Système de la Nature ...*, *op.cit.*, t.1, p. 267.

Il n'est que trop commun de voir des personnes se livrer à la tristesse aux approches du trépas. Leurs craintes, leur lâcheté doublent leurs maux, au lieu que le courage les aurait allégés. Appelons donc à notre secours la raison, elle nous affermira dans notre dernière heure. En nous représentant que tout ce qui existe aura le même sort que nous, elle nous empêchera de tant regretter la vie. Et d'ailleurs, si l'on fait réflexion aux embarras, aux inquiétudes, aux dégoûts, aux maux, qui empoisonnent notre existence, comment pourrait-on gémir en recevant le coup qui doit nous affranchir de toutes nos misères ?

[...] Vis donc en paix, tant que la nature le permet, & meurs sans effroi, si ton esprit est éclairé par la raison

MALGRÉ la simplicité de ces réflexions rien de plus rare que les hommes véritablement affermis contre les craintes de la mort ; le sage lui-même pâlit à son approche ; il a besoin de recueillir toutes les forces de son esprit pour l'attendre avec sérénité. Ne soyons donc point surpris si l'idée du trépas révolte tant le commun des mortels [...].⁵

⁵ Paul Thiry baron d'Holbach, *Système de la Nature ...*, *op.cit.*, t.1, pp. 268-269.

Outre la nécessité de la mort, il faut encore envisager qu'après notre vie nous n'avons absolument rien à craindre. Nous ne sentons que par le moyen de nos organes. Or, ceux-ci étant détruits, il ne peut plus exister de sentiment. Le cœur n'a pas plutôt cessé de battre, que nous sommes devenus insensibles, et que nous n'avons plus la conscience de notre existence. Bientôt nos corps se dissolvent, et leurs éléments forment d'autres composés. C'est là le cercle éternel de la nature, et c'est sans-doute ce que Pythagore a voulu faire entendre par la métempsychose.

[...] MORTEL égaré par la crainte !
Après ta mort tes yeux ne verront plus, tes oreilles n'entendront plus ; du fond de ton cercueil tu ne seras point le témoin de cette scène que ton imagination te représente aujourd'hui sous des couleurs si noires ; tu ne prendras pas plus de part à ce qui se fera dans le monde, tu ne seras pas plus occupé de ce qu'on fera de tes restes inanimés, que tu ne pouvois faire la veille du jour qui te plaça parmi les êtres de l'espèce humaine. Mourir, c'est cesser de penser & de sentir, de jouir & de souffrir ; tes idées périront avec toi ; tes peines ne te suivront point dans la tombe. Pense à la mort, non pour alimenter tes craintes & ta mélancolie, mais pour t'accoutumer à l'envisager d'un oeil paisible, & pour te rassurer contre les fausses terreurs que les ennemis de ton repos travaillent à t'inspirer [...]⁶

⁶ Paul Thiry baron d'Holbach, *Système de la Nature ...*, *op.cit.*, t.1, pp. 266-267.

Tout ce que l'on a débité sur une autre vie est chimérique. Le Tartare des Anciens, l'Enfer des modernes sont des fables. Des politiques ont cru que ces inventions étaient nécessaires pour servir de frein aux hommes; mais ils ont souvent été dans le cas de voir qu'elles étaient impuissantes, et quelles n'arrêtaient pas les criminels hardis. Ces rêveries ont fait le tourment d'une infinité de gens.

[...]

[...] CEPENDANT le dogme d'une vie future, accompagnée de récompenses et de châtimens, est depuis un grand nombre de siècles regardé comme le plus puissant, ou même comme le seul motif capable de contenir les passions des hommes, & qui puisse les obliger d'être vertueux ; peu à peu ce dogme est devenu la base de presque tous les systèmes religieux & politiques, & il semble aujourd'hui que l'on ne pourroit attaquer ce préjugé sans briser absolument les liens de la société. Les fondateurs des religions en ont fait usage pour s'attacher leurs sectateurs crédules ; les législateurs l'ont regardé comme le frein le plus capable de retenir leurs sujets sous le joug ; plusieurs Philosophes eux mêmes ont cru de bonne foy que ce dogme était nécessaire pour effrayer les hommes et les détourner du crime [...].⁷

⁷Paul Thiry baron d'Holbach, *Système de la Nature ...*, *op.cit.*, t.1, pp. 279-280.

**ANNEXE B-21 : Extraits des *Recueils d'anecdotes*
et entrées des tables des matières se rapportant à la crainte de la mort**

BMG, R8839, Charles d'Herculais, *Recueils d'anecdotes*, vol. 1 à 10

APH, Charles d'Herculais, *Extraits de mes lectures*, 50 vol.

Vol.	page	Extraits des <i>Recueils d'anecdotes</i>
2	218	L'homme sauvage n'a pas peur de la mort, la crainte de mourir est une acquisition faite par l'homme en s'éloignant de la condition animale
2	286	les bêtes ne craignent pas la mort
4	329	selon Descartes il ne faut pas en avoir peur
4	135	idée affreuse de la mort selon Lucrèce
6	355	lorsque la mort s'allie avec la fonction d'État, ceux qui en avait peur la brave plus facilement
7	65-66	dégout de la mort de Mme de Sévigné
Volume	Entrée de la table des matières	
4	sur la crainte de la mort	
17	mort est le spectre le plus effrayant	
22	mort. Buffon a fait tous ses efforts pour guérir les hommes de la crainte de la mort	
46	sur la crainte de la mort	

ANNEXE B-22 : Extraits des *Recueils d'anecdotes*
et entrées des tables des matières se rapportant à l'âme

BMG, R8839, Charles d'Herculais, *Recueils d'anecdotes*, vol. 1 à 10

APH, Charles d'Herculais, *Extraits de mes lectures*, 50 vol.

Vol.	page	Extraits des <i>Recueils d'anecdotes</i>
2	115	caractère mortel de l'âme
2	232	l'âme dépend de la condition physique
5	77-79	
5	105-06	
7	310-316	
7	145-146	caractère immortelle de l'âme
Volume	Entrée de la table des matières	
12	ce que les Anciens pensaient de son immortalité	
17	ame elle est une chimère	
19	sur les causes de l'opinion de son immortalité sur cette option parmi les anciens l'invention de l'âme est un effet de notre orgueil	
23	contre l'ame par Voltaire	
26	les chrétiens qui croient à son immortalité n'en sont pas plus réglés pour cela	
32	de l'élévation de l'ame	
34	vers sur l'immortalité de l'âme	
37	sur la vigueur de l'ame	
38	ame sur son immortalité prétendue	
40	sur l'ame par Voltaire de l'ame de bêtes par le même	
42	les facultés de l'ame dépendent de l'organisation	
45	de la force de l'ame	
48	sur l'immortalité de l'âme	